

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

L'ÉPIGONE  
SUIVI DE  
ENQUÊTE ET MÉDIATIONS IDENTITAIRES

MÉMOIRE  
PRÉSENTÉ  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR  
DAVID SAMBORSKI

JUIN 2023

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.04-2020). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

Je souhaite tout d'abord remercier ma directrice de recherche, Cassie Bérard, pour sa confiance, sa disponibilité et ses précieux conseils, mais surtout pour son enseignement qui a permis le déploiement de la théorie et de la pratique développées dans ce mémoire.

Un merci tout spécial à Cintia, pour sa révision, ses commentaires judicieux et son appui indéfectible.

Merci à mes ami.es et à ma famille, de loin comme tout près, pour le soutien moral.

Un merci singulier à mon père pour les archives familiales et sa passion (contagieuse) pour l'histoire.

À Kazimierz, Max et Sacha.

...et, bien sûr, à Trinité (Zach).

## TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ .....	v
L'ÉPIGONE.....	1
I.....	2
II.....	8
III.....	12
IV.....	18
V.....	25
VI.....	32
VII.....	39
VIII.....	45
IX.....	53
X.....	60
XI.....	67
XII.....	75
XIII.....	84
XIV.....	92
ENQUÊTE ET MÉDIATIONS IDENTITAIRES .....	110
La révélation de William Issac Thomas .....	111
La rupture identitaire .....	115
L'occupation fantasmatique .....	119
Par le détour des figures antérieures (et des archives) .....	123
Contre-enquête sur le <i>paysan polonais</i> .....	127
L'échec d'une personnalité non créative.....	132

L'histoire de vie de Wiśniewski, une autobiographie ? .....	138
Traces d'une hypothèse indéfendable (La branche polonaise de l'autofiction) ..	143
L'autofiction est-elle un remède à la dissolution du sujet post-moderne ? .....	154
ANNEXE .....	163
BIBLIOGRAPHIE .....	166

## RÉSUMÉ

### *L'épigone*

Le récit autofictionnel met en scène un écrivain fantôme dont l'identité semble s'atomiser. Deux événements l'entraîneront néanmoins dans une quête des origines. Il recevra d'abord un contrat consistant à réécrire la biographie d'une personnalité publique (rédigée maladroitement par un autre prête-plume), puis, peu de temps après, il apprendra de manière fortuite le décès de son père. Dans l'appartement de ce dernier, le narrateur fera la découverte de photos, de lettres et de documents personnels ayant appartenu à son grand-père, ainsi qu'un curieux manuscrit intitulé *Kazik of Jagielnica* — qui ne contient qu'une introduction. Il se lancera sur les traces de son aïeul afin de découvrir les circonstances qui l'ont forcé à quitter l'Europe à bord d'un navire militaire américain et à changer d'identité lors de son arrivée à Halifax en 1951.

### *Enquête et médiations identitaires*

Le narrateur de l'essai, extirpé de l'autofiction, se livre cette fois à une contre-enquête sur l'étude fondatrice de la sociologie pragmatique menée par William Isaac Thomas et Florian Znaniecki au début du siècle dernier. C'est par le biais de cette analyse psychosociale, qui avait pour objet l'immigration des paysans polonais à Chicago, que le narrateur poursuivra l'exploration des principaux thèmes amorcés dans le volet création : la médiation du récit dans la constitution du sujet, la bascule fictionnelle de l'autobiographie et l'utilisation d'un appareil factuel (expériences vécues, documents, ancrage théorique, etc.) comme générateur de fiction. En filigrane, l'essai propose une réflexion sur une démarche d'écriture qui se nourrit à même le foisonnement des voix, des discours et des versions.

Mots clés : autobiographie, autofiction, héritage, exil, archives, document, version.

L'ÉPIGONE

(Autofiction)

## I

C'est le bruit de la sonnette qui m'avait tiré du sommeil. J'avais ouvert la porte sur un livreur qui me tendait une boîte adressée à Marc Denis. Ce pseudonyme était le dénominateur commun de tous ces noms de plume qui se sont multipliés au fil du temps : Mark Davidson, Kate Bronson, Luke Friedman, Jack Milton, Melina Bushell et tant d'autres. D'un goût horrible, ces hétéronymes trahissaient avant tout l'empreinte de mon éditeur qui considérait que ces noms anglo-saxons moussaient les ventes de la collection. Pour tenter de m'en persuader, il avait sans doute usé de l'un de ces dictons dont il était friand, du genre nul n'est prophète en son pays. Puis à l'instant où je refermais la porte, mon cellulaire s'était mis à vibrer. La voix de Fanny me suppliait :

– Tu peux m'dépanner ce soir ? Un vernissage, 250 mots maximum...

Je<sup>1</sup> ne pouvais lui refuser quoi que ce soit, d'autant que j'étais le seul capable de la consoler. Fanny avait développé une attirance délétère pour les pompiers et elle en était déjà à son troisième depuis mars. Des rapports hygiéniques qui se métamorphosaient en des relations d'attachement illusoire, puis en des chagrins bien réels — pour Fanny, un homme qui jouissait en elle lui adressait une véritable déclaration d'amour. Peu importe, je n'avais pas la tête à m'apitoyer sur le sort des autres. Ce vernissage m'obligeait à me laver, à sortir de chez moi et m'offrait une occasion inespérée de grappiller quelques verres de rouge.

Après ce tumulte, j'ouvris la boîte destinée à mon alter ego. Par nostalgie, je suppose, mon éditeur lui rédigeait des mots à la main : *Je ne vois que toi pour écrire cette biographie en 30 jours*. Plus étonnant encore, un chèque de 1750 \$ était attaché à la note. Non seulement il ne m'avait jamais rétribué à l'avance par le passé, mais ce montant dépassait mes appointements habituels. L'ego de Marc Denis se porterait bien pour quelques jours ; le mien aussi, par extension. Je découvris ensuite un épais dossier médical, ressentant cependant

---

<sup>1</sup> À ce moment précis, ce « je » est nul autre que moi-même.



quelques scrupules à fouiller dans la vie de cet inconnu, je décidai de remettre sa lecture au lendemain. Puis je retirai de la boîte deux enveloppes dans lesquelles se trouvaient des DVD et de petites cassettes audio pour dictaphone — ma vie, me sembla-t-il, était à l'image de ces bandes surimprimées qui suivaient un parcours en boucle. Dès lors, le défi ne consistait plus à écrire cette biographie en un mois, mais bien à dénicher un appareil capable de lire ce support révolu.

Encore plus étranges furent les circonstances de ma rencontre avec Francis Desmeules. La galerie d'art logeait dans un ancien appartement. Toute trace d'ordinaire quotidien avait été supprimée au profit d'un décor proche du dépouillement, de murs et de plafonds blancs (si on s'y attardait, on apercevait des fissures mal colmatées et des zones de gondolements). Ne restait du cachet originel que la configuration des lieux, une pièce centrale sur laquelle débouchaient toutes les chambres sauf une. Cette segmentation de l'espace forçait à la cordialité et donnait l'impression que la galerie était plus achalandée qu'elle ne l'était en réalité.

L'alcool me désinhibant, je me risquai à examiner de plus près les toiles exposées dans la grande salle qui, jadis, devait tenir lieu de salon — sous la fenêtre au vitrage fissuré, j'imaginai un énorme récepteur diffusant un radiroman pour une famille ouvrière, harassée et silencieuse. Je cherchais mon carnet rouge dissimulé dans l'une des poches intérieures de ma veste pour y noter *filiation avec Frida*, quand je pris conscience que mon chandail était à l'envers. En urgence, je partis à la recherche de la salle de bain pour me remettre en ordre. L'organisatrice du vernissage semblait avoir remarqué mon embarras (ou bien elle avait tout simplement comptabilisé les verres de blanc que j'avais enfilés en si peu de temps) puisqu'elle m'indiqua discrètement où se trouvait l'endroit.

Alors que j'enlevais mon t-shirt, la porte s'entrouvrit sur un homme tout étonné de me voir là torse nu. Il prit la peine de s'excuser puis referma la porte derrière lui. Pourtant, j'étais certain de l'avoir verrouillée. Je testai le loquet qui, de fait, ne fonctionnait plus. Je m'habillai à la hâte pour ne pas susciter les commérages. Puis, après m'être faufilé difficilement à

travers une discussion de couloir (si je ne m'abuse, il était question de l'hétéronormativité dans les films de Disney), j'aperçus à ma droite une pièce que j'avais omis de visiter ; je me suis donc obligé à inspecter la dizaine de petits bibelots agencés avec une négligence feinte.

J'allais sortir de la pièce quand l'inconnu qui m'avait surpris à moitié dévêtu franchit l'embrasure de la porte. Un échange s'imposait. Heureusement, c'est lui qui intervint le premier : il réitéra ses excuses, se présenta et ajouta d'un ton désinvolte *je suis critique d'art*. De toutes les personnes présentes à ce vernissage, il fallut que je tombe sur le critique le plus connu de Montréal. Pris de court, j'en échappai mon nom, du moins celui inscrit sur mon acte de naissance (pour une raison que j'ignore, mon grand-père avait quitté l'Allemagne à bord d'un navire militaire américain pour réapparaître sous un nouveau nom à Halifax en 1951 : Kazimierz Dombrowski. Ce changement de nom était-il une ruse pour effacer ses traces ? Pour échapper à la justice ? Ou alors, s'agissait-il tout bonnement d'une maladresse du douanier à son arrivée au pays<sup>2</sup> ? Incapable de soutirer à mon père quelque information concluante, j'avais dû composer l'histoire de mon aïeul avec des suppositions).

À vrai dire, ma rencontre avec Francis Desmeules — que je m'étais figuré plus petit et hautain — me faisait perdre toute contenance. Ses articles avaient fortement inspiré mes premiers papiers sur l'art contemporain. Du fait de l'incongruité de la situation notamment, je m'accordai quelques circonstances atténuantes. Et à bien y penser, l'utilisation de mon nom officiel était la plus efficace des impostures en ce lieu où je n'étais pas censé me trouver. *D'origine polonaise ?*, me demanda Desmeules pour me faire savoir ensuite que sa petite amie était allemande. Dans l'éventualité qu'une relation se développe entre nous, je me gardai de lui confier que ma grand-mère paternelle était née à Frankfort, cette information pouvant susciter, à long terme, un intérêt supplémentaire ou un regain par effet de surprise si

---

<sup>2</sup> J'ai lu quelque part que les erreurs de notation n'étaient pas rares à Ellis Island. Située à l'embouchure de la rivière Hudson à New York, l'île était l'entrée principale des immigrants européens entre 1892 et 1954 et a accueilli plus de 12 millions de personnes. En forme de « U » pour faciliter l'arrivée des navires, l'île est constituée d'une partie naturelle appartenant à l'état de New York, mais sa plus grande partie est artificielle et appartient à l'état du New Jersey.

jamais notre amitié s'enlisait. Je ne lui dis pas non plus qu'elle avait abandonné mon père dans son landau à la gare Windsor tout en ayant pris soin de lui suspendre un écriteau en carton autour du cou : *Please adopt me : my name is Michaël*.

Quelques confidences plus tard, nous quittâmes le vernissage pour enfile des gin-tonics dans une taverne urbaine.

- Et toi, que fais-tu ?
- J'écris (concept tellement vague qu'il souleva une autre question).
- T'es publié ?
- En fait, j'écris pour les autres ; un écrivain fantôme, comme on le dit maintenant (bien qu'un autre terme en « n », qui désignait ce travail dans un passé pas si lointain, avait traversé mon esprit. Évidemment, je ne pouvais m'approprier un tel mot, quoique, métaphoriquement parlant, ce boulot faisait de moi un esclave).

Desmeules fut intrigué par la nature de mon travail et commanda une nouvelle tournée pour que je lui en dise davantage. Après avoir épuisé le sujet rapidement, je me déroba toujours à parler de moi, le critique me demanda alors ce que je pensais du travail de Marie-Ève Larrivée. J'essayai en vain d'associer un visage à cette femme, quand il vint à ma rescousse avec une dose d'ironie : *Tu te souviens du vernissage de ce soir ?* Tout en mettant ce moment d'« absence » sur le compte de la fatigue, je restai vague et m'abstins de toute appréciation approfondie ; je craignais que Desmeules lise l'article de Fanny (moi, en l'occurrence) et fasse le rapprochement entre mon amie et moi — pour le même motif, je lui avais raconté que j'étais entré dans la galerie par hasard, appâté par les tableaux qui figuraient derrière la vitrine. Du reste de notre conversation, je n'avais pas grand-chose à relater, sinon qu'il m'invita à l'accompagner dans le quartier des textiles pour danser. Je déclinai son offre, prétextant que je devais réviser un manuscrit et lui rappelant que de son côté il avait un article à écrire pour le lendemain, ce qui le fit bien rire.

De retour à la maison, j'étais squetté<sup>3</sup>. Par distraction, je m'étais retrouvé à la station Crémazie et plutôt que de prendre le métro en sens inverse, j'avais décidé de marcher pour éclaircir mes pensées. Avant de me mettre au travail, je préparai une carafe de café et profitai de l'attente pour caresser et nourrir Trinité qui geignait devant son bol. Quelques mois auparavant, j'avais recueilli la petite « tripède » dans la ruelle donnant sur la cour de mon logement. J'ignorais encore si l'atrophie du membre arrière gauche de ma chatte était due à une malformation congénitale ou à un accident. Quoi qu'il en fût, elle était aussi agile et rapide que ses semblables qui traînaient aux alentours.

À cette heure de la nuit, le vernissage appartenait déjà à un lointain passé. Je naviguai quelque temps sur le web pour nourrir mon inspiration. Sur le site d'une artiste de New York, je découvris des œuvres qui ressemblaient curieusement à celles que j'avais vues plus tôt à la galerie. Dans la foulée de ces images d'autres surgirent : mon t-shirt à l'envers, mon carnet de notes, une toile qui me faisait penser à Frida Kahlo. Certains tableaux des trois artistes (Frida, Marie-Ève et la New-Yorkaise) représentaient des femmes aux membres fragmentés et superposés en des endroits incongrus, quoique les deux émules peignaient des inconnues plutôt qu'elles-mêmes. Les créations de la New-Yorkaise me semblaient toutefois plus senties, plus personnelles, dénotaient même un esprit tordu, alors que le travail de la Montréalaise laissait paraître l'ambition de s'inscrire dans une lignée — pure spéculation de ma part. Mais cette filiation, légitime ou pas, ne m'était d'aucun secours. Il convenait plutôt de trouver deux articles portant sur les œuvres de l'Américaine, de les fondre dans le contexte de l'exposition que je venais de voir, pour ensuite adapter mon texte en français (les origines de mon plagiat se perdraient ainsi à travers le filtre de la traduction). Je devais par ailleurs me décaler de moi-même pour emprunter le style de Fanny : me joindre à la musique de ses mots pour rédiger ce qui deviendrait son compte rendu.

---

<sup>3</sup> Expression belge qui exprime l'épuisement, s'écrit aussi « sketté ». Il y a quelques années, Marc Denis a rédigé la biographie d'une chanteuse d'origine sénégalaise qui s'est exilée au Québec afin de fuir sa famille dysfonctionnelle. Elle employait fréquemment ce terme à la fin de leurs longs entretiens.

Je ne parvenais pas à chasser de ma conscience les coïncidences qui s'étaient accumulées tout au long de cette journée : ma soirée avec Francis Desmeules, l'appel de Fanny et la livraison du colis destiné à Marc Denis (ironiquement, je n'utilisais ce pseudonyme, qui n'apparaissait même pas dans les livres, que pour signer les manuscrits d'autobiographies de personnalités publiques : un moyen de laisser ma trace, si ce n'était que provisoirement, sur un fichier informatique. Mon éditeur avait refusé ma proposition de recourir au nom de Marc Denis, le substituant plutôt par Mark Davidson — celui-ci signait principalement des ouvrages de « psycho-pop ». C'est d'ailleurs ma rencontre avec Fanny qui m'avait inspiré ce premier nom d'emprunt ; elle m'avait abordé dans un café que l'on fréquentait tous les deux et où nos regards se croisaient la plupart du temps. *Salut ! Je sais que c'est bizarre parce qu'on se connaît pas vraiment, mais tu ne t'appelleras pas Marc ou Denis ? Je préfère David*, avais-je répondu avec amusement. Fanny s'était assise à ma table sans plus de préambule, m'expliquant qu'elle « souffrait » de synesthésie : elle me voyait en blanc, couleur qu'elle associait à ces deux prénoms).

## II

Le lendemain, je scrutais encore les œuvres de Frida à l'écran. J'avais l'impression de pénétrer derrière le mur des apparences, d'accéder à quelque chose qui s'approchait du vrai, l'impureté. Plutôt que de se magnifier, Frida amplifiait l'écart entre ses yeux, la taille de son nez ou sa pilosité. La façon dont elle se représentait s'opposait par anticipation à l'égoportrait numérique, trop lisse, artificiel.

De toute évidence, l'invention de la caméra numérique a changé le cours de l'histoire, sonnait le glas de l'authenticité et de la spontanéité, complexifiant le rapport des êtres humains avec leur image de soi, si ce n'est avec le réel. C'est d'ailleurs en décembre de l'année de ma naissance qu'un ingénieur employé par Kodak mettait au point le premier appareil qui n'utilisait pas de film photographique. Le prototype était constitué d'une caméra Super 8 et d'un enregistreur à cassette. Des décennies avant les albums numériques, il était possible de relier l'appareil à une télévision pour faire apparaître ses souvenirs.

À l'occasion de l'anniversaire d'une amie de Fanny, j'avais fait les frais de cette obsession pour la perfection. Désirant immortaliser la fête de son trentième anniversaire, dont le point culminant était de recevoir un gâteau opéra en compagnie de convives enthousiasmés, la « fêtée » m'avait pressé de filmer cette partie des célébrations. En tant que pièce rapportée, disait-elle, ce rôle m'incombait. Or, les invités avaient dû sourire et chanter *Happy Birthday* à en faire une indigestion. Après chaque captation, l'amie en question m'arrachait la caméra des mains pour visionner la vidéo et, insatisfaite, la supprimait sans vergogne : évoquant un problème d'éclairage, de cadrage (dont j'étais coupable), une chandelle rebelle ou un menton surnuméraire. Seul son menton semblait néanmoins motiver ces multiples prises : aucun angle, aucune prise de vue ou contorsion du « sujet » ne pouvait contourner cet écueil. On avait dû remplacer les chandelles qui fondaient au même rythme que l'indulgence des invités ; même que la sœur de la « fêtée » ne cachait plus les signes de son exaspération. J'avais alors confié à Fanny qu'à l'évidence les deux sœurs ne partageaient qu'un seul point

commun : leur ADN<sup>4</sup> — cette raillerie, qui ne me ressemblait pas, je l’attribuerai plus tard aux journées caniculaires précédant la célébration durant lesquelles j’avais dû me consacrer à des obligations professionnelles, et ce, malgré la climatisation défailante de mon appartement. Cela pouvait aussi expliquer pourquoi j’avais ensuite lancé cette remarque intempestive à l’amie de Fanny : qu’elle devrait remercier le juge George H. King pour son verdict dans l’affaire Warner/Chappell Music inc. qui stipulait que l’entreprise ne pouvait plus percevoir les redevances pour l’utilisation des paroles de la chanson *Happy Birthday*. Ignorant ce fait judiciaire plutôt anodin (mais de la plus grande importance dans ma profession), elle m’avait suggéré de prendre la porte.

Vers les dix heures, pressentant sans doute mon anxiété, Fanny m’informait qu’elle était ravie de l’article que je lui avais soumis durant la nuit. Une longue série d’émojis traduisait ensuite son euphorie du moment et son intention de me narguer (je considérais l’utilisation des émoticônes comme le symptôme d’une certaine paresse intellectuelle ; peut-être étais-je de plus en plus en décalage avec mon époque). Je n’arrivais plus à me débarrasser de cette image qui m’obsédait : la tête de Fanny lovée contre la poitrine athlétique d’un soldat du feu qui dormait repu de jouissance. Pour échapper à cette vision cauchemardesque, je m’étais mis au travail. Il me fallait un dictaphone.

D’innombrables véhicules de luxe jouxtaient la modeste église où était sis le comptoir communautaire. Indigné, j’empruntai tout de même l’escalier qui menait à un sous-sol délabré. Je pris soin de ne toucher à rien dans ce fatras. Ce qui m’était grandement simplifié par le fait que j’étais le seul à m’aventurer à l’extérieur des longues rangées de vêtements qui envahissaient presque tout l’espace. Tandis que je repérais le coin réservé aux appareils électroniques, me revint à l’esprit un projet d’invention de Thomas Edison. Sur le modèle du

---

<sup>4</sup> Plus tard, Fanny vint ébranler cette certitude en me relatant le fait suivant. Curieuses de connaître leur ascendance génétique, les deux sœurs avaient passé un test d’ADN quelques années auparavant. Les résultats avaient été des plus incompréhensibles : bien qu’elles eussent hérité de l’ADN d’origine espagnole de leur mère et allemande de leur père, l’aînée avait reçu en supplément une contribution génétique d’Italie de 30 % contre seulement 9 % pour la cadette.

phonographe, le génie américain espérait construire un appareil capable d'enregistrer la voix des morts — c'est bien parce que je me trouvais dans les soubassements d'une église que je me souvins du nécrophone. Quelques instants plus tard, j'apercevais un dictaphone portatif qui reposait sur un vieux tourne-disque poussiéreux (étrange coïncidence tout de même) et qui semblait en bonne condition. Je me dirigeai aussitôt vers la caisse et refusai poliment le sac décoloré et froissé, et vraisemblablement malodorant (il affichait le logo d'un magasin à grande surface qui avait fait faillite une décennie plus tôt), que me tendait la bénévoles.

Désinfectant d'abord l'extérieur de l'appareil, j'avais ensuite nettoyé méticuleusement son mécanisme avec un coton-tige et un peu d'alcool. J'étais prêt à débiter mon travail de biographe. Je consultai un document qui détaillait le contenu d'une série d'entretiens accordée par Fabrice Degas en 2010, le sujet de mon contrat. Intrigué par le titre de la face B de la première cassette intitulée *L'exilé de l'intérieur*, je décidai d'omettre, du moins pour l'instant, la face A, *Souvenirs de mon oncle Richard*. La voix pâteuse de Degas trahissait son enivrement et ce n'est qu'à la vingt-sixième minute que j'entendis finalement celle de l'intervieweuse qui, elle, dénotait un fort accent parisien. Le monologue, aussi interminable que décousu, retraçait ses années de jeunesse : il avait vécu dans le Bas-du-Fleuve jusqu'au début des années soixante, moment du déménagement de sa famille à Montréal-Nord. Fabrice Degas avait eu le sentiment d'être un exilé dans son propre pays. Provenant d'un milieu rural où les mœurs et la langue différaient quelque peu de la métropole, il s'était trouvé plus d'affinités avec les élèves d'origine italienne, polonaise ou ukrainienne. Leurs pères, tout comme le sien, étaient des journaliers qui occupaient de mauvaises jobs mal rémunérées (c'étaient ses mots). À la fin de l'enregistrement, Degas relatait que son paternel ne s'était jamais aventuré à l'ouest de la rue Saint-Laurent, qu'il n'avait jamais franchi ce mur invisible, craignant les « étrangers » autant que ses semblables.

Je ne savais toujours pas qui était exactement cet individu dont j'allais raconter la vie. En lisant le dossier en diagonale, j'appris finalement qu'il s'agissait d'un acteur qui reparaisait publiquement grâce à la sortie DVD d'une série télévisée dans laquelle il avait tenu la vedette une vingtaine d'années plutôt — de l'avis de mon éditeur, une biographie était le dernier



recours pour renouer avec la célébrité. Sur une cassette V.H.S., cette fois, je trouvais l'enregistrement d'une émission de variétés (datant de l'année précédente) où Degas annonçait qu'il était sur le point de terminer l'écriture du récit de sa vie. Des émotions ambivalentes s'emparèrent de moi, anxiété et irritation alternaient. L'acteur paraissait toutefois sincère lorsqu'il confiait à l'animateur que l'exercice s'était révélé à la fois pénible et thérapeutique. Icône de la télévision québécoise dans la décennie 1990, Fabrice Degas avait néanmoins figuré dans une seule série. Selon ses dires, le public se souvenait encore de lui, bien que, si on le hélait dans la rue, c'était en l'interpellant du prénom de son personnage de détective. L'acteur désœuvré avouait ensuite la honte qui le rongait de l'intérieur : trop longtemps, par fierté, il avait menti à ses précieux admirateurs, s'employant à les convaincre que son absence du petit écran était due à sa passion pour le travail derrière la caméra.

En fin d'émission, un invité-surprise faisait irruption sur le plateau pour louer l'acteur. Le réalisateur de la défunte télésérie clamait que le Québec n'avait toujours pas trouvé un digne successeur à Fabrice Degas. *Crever l'écran, ça ne s'explique pas, c'est une alchimie, un mélange de présence, de regard et d'énergie.* Je ressentis une vive compassion pour l'acteur dont le visage s'était assombri sous les éloges du réalisateur. Je présumais que ceux-ci creusaient encore plus le fossé qui séparait Degas de sa gloire passée, lui rappelaient que sa carrière s'était arrêtée brusquement le jour où son œil droit avait été perforé lors d'un accident de ski dans les Alpes françaises (il arborait depuis un œil de pirate). Triste sort pour celui dont le talent semblait se résumer à l'intensité de son regard. Cet événement était incontestablement le point de bascule de la vie de l'acteur. Degas portait désormais sur son visage les stigmates de sa dépendance à l'alcool et aux drogues : un teint gris, la peau distendue sous les yeux, une énergie disparue.

## III

Le concierge accusait plus de dix minutes de retard. Je marchais de long en large sur un tapis souillé dont je n'aurais pu préciser la couleur d'origine. L'immeuble de douze étages se trouvait dans un état délabré et insalubre. Depuis peu, étrangement, tous les lieux que je visitais souffraient de décrépitude. Je ressentis d'ailleurs la nausée en imaginant un mélange d'effluves composé de moisissures, d'urines animales et d'épices. Peut-être était-ce mon anosmie qui me jouait des tours. L'écho des discussions menées dans une multitude de langues et le tapage des bulletins télévisés étaient, eux, bien réels. Pour meubler mon attente, je tendis l'oreille à une porte au hasard et y entendis la diffusion d'un reportage concernant un pompier volontaire : celui-ci était intervenu sur trois incendies qu'il aurait lui-même allumés. Le fait divers me fit inévitablement songer à Fanny, mais, interpellé par le grincement de l'ascenseur, je me dirigeai aussitôt vers l'appartement de mon père.

Précédé par le cliquetis de son trousseau de clefs (j'ai toujours préféré l'ancienne graphie de ce mot ; le F ne ressemble-t-il pas à la forme des clefs du 18<sup>e</sup> siècle ?), le concierge sortit de la cage, me salua de la tête et d'un pas balourd me rejoignit. D'une voix embarrassée, il me rappela que l'appartement devait être libéré des effets de mon père au plus tard à minuit, des travailleurs venant repeindre le lendemain matin. Le vieil homme déverrouilla finalement la porte et, avec plus d'aplomb cette fois, m'avisa que les meubles identifiés d'un autocollant devaient demeurer à leur place puisqu'ils appartenaient au locateur. Par mesure de sécurité, les items avaient préalablement été photographiés. *Vous savez comment les gens sont...*

Comme dans un institut psychiatrique, les murs du logement étaient blancs. Pour éviter la folie, paraît-il, Serge Gainsbourg faisait peindre l'intérieur de ses demeures en noir<sup>5</sup> — je m'étonne toujours de mémoriser des détails de la sorte. Dans ce cas précis, c'est probablement parce que, comme Gainsbarre, sobriquet de sa propre invention, j'étais un maniaque de l'ordre. Quoi qu'il en soit, le minuscule trois-pièces ressemblait à un lieu de passage. En examinant le salon, je fus troublé de n'y trouver aucun objet appartenant à mon paternel, pas même une sculpture inuite qu'il collectionnait depuis son exil professionnel dans le Grand Nord québécois. C'est d'ailleurs dans cette région reculée que mes parents s'étaient rencontrés en 1973. Mon père m'avait raconté que le nom *Chimo* tirait son origine d'une déformation d'une expression inuktitute — que j'ai oubliée, curieusement — qui signifie approximativement *serrons-nous la main*. Apparemment, comme les Inuits accueillaient les commerçants de fourrure par cette affirmation, ces derniers avaient baptisé le poste de traite Fort Chimo<sup>6</sup> (ce toponyme sera remplacé par Kuujjuaq quelques années après ma naissance).

Avant ma naissance, certains villageois, qui considéraient mes parents comme des leurs, s'attendaient à ce qu'ils « offrent » leur premier-né à la communauté (à un couple incapable de procréer ou ayant perdu tragiquement un enfant, par exemple). Si mes parents dérogeaient à cette tradition, je me suis souvent demandé ce qu'aurait été ma vie sous un autre nom, au sein d'une famille et d'une culture différentes, dans un lieu éloigné aux limites de la toundra.

---

<sup>5</sup> Gainsbourg aurait été inspiré par Salvador Dalí. C'est que Lise Lévitky, la première femme de l'auteur-compositeur, était aussi l'amie du célèbre peintre de qui elle empruntait les clés de son appartement. Avant leur mariage, Lévitky et « l'homme à tête de chou » (autre surnom de Serge Gainsbourg et titre de l'un de ses albums) s'y rencontraient pour faire l'amour dans une chambre dont les murs étaient entièrement tapissés de fourrure noire d'astrakan (agneau provenant de Russie d'Asie qui est tué quelques jours après sa naissance pour son bouclage).

<sup>6</sup> En m'intéressant à ce village, j'appris qu'en 1942 l'armée américaine y avait construit une base portant le nom de Crystal I. Dans le cadre du projet Crimson, qui visait à favoriser le trafic aérien transatlantique, l'armée de l'air américaine avait établi deux autres sites au Canada : soit à Frobisher Bay sur l'île de Baffin (Crystal II) et une autre sur l'île Padloping (Crystal III). Étant donné l'efficacité d'une autre voie aérienne, qui passait notamment par le Groenland, et la victoire au printemps 1943 de la bataille de l'Atlantique, les autorités américaines ont abandonné le projet ; et après la guerre, les trois aérodromes ont été transformés en postes météorologiques et de communications.

Ce ne fut pas la seule occasion où mes géniteurs durent transgresser une convention pour préserver mon identité. En raison d'une panne des moyens de communication causée par une éruption solaire, c'est avec deux jours de retard que mon père informait son paternel de mon arrivée (par le siège) et de mon prénom. À travers la ligne parasitée, Kazimierz lui rappela avec véhémence que la tradition polonaise voulait que l'aîné porte le nom du grand-père, en arguant de surcroît que cet anthroponyme d'origine juive pourrait me porter préjudice, lui qui avait été un témoin direct de la persécution des Juifs en Pologne et en Allemagne.

J'ignorais comment se dénoua cet incident familial. Mon père avait sans doute raccroché le radiotéléphone et quitté promptement l'infirmerie (où travaillait ma mère et où se trouvait le seul téléphone du village) pour chercher sous le balcon de notre habitation des mégots abandonnés — il arrêta de fumer plusieurs fois par année. Et bien que 1445 kilomètres le séparaient de son paternel, Michaël devait encore ressentir son emprise. Par ailleurs, il était possible aussi que ma mère eût voulu me donner le prénom d'une figure biblique, elle qui, durant l'adolescence, rêvait de devenir une sœur blanche et de partir en mission en Afrique. Avec le recul, j'avais l'impression que mon existence empruntait malgré moi un chemin à travers des bifurcations aussi incertaines qu'imprévisibles.

Encore perturbé par l'absence d'une quelconque trace de mon père, je pénétraï dans la cuisine, espérant y découvrir des croûtes de pain dans une assiette — il les boudait —, un restant de jus d'orange ou encore, une bouteille de rouge à moitié pleine. Mais je ne trouvai qu'un ordinateur archaïque sur la table à manger, de la vaisselle propre dans un panier à séchage et un réfrigérateur qui ne contenait que des condiments ; ce qui ne correspondait pas à ses habitudes. Comment aurait-il pu changer à ce point en dix ans ? Il est vrai que depuis mon départ du nid familial, notre relation se limitait à des courriels convenus que nous nous échangeions à Noël ou le premier jour de l'année. Nous avions pris nos distances sans raison apparente et, graduellement, je m'étais accoutumé à notre séparation. Cette inexplicable indifférence m'affligeait aujourd'hui.

La chambre à coucher dénotait la même banalité : un lit fait à la va-vite, des sous-vêtements d'une marque connue et bon marché empilés sur une chaise, un magazine sur l'actualité et de la menue monnaie sur une table de chevet. En apercevant la commode et le placard vides, je pris véritablement conscience de sa disparition. La veille, j'avais reçu l'appel d'un certain Pierre Lévesque. Apparemment, mon père était décédé d'une crise cardiaque trois jours auparavant. J'étais demeuré silencieux un long moment, tentant d'absorber le choc de la terrible nouvelle. L'homme qui prétendait être un ami proche m'avait offert ses condoléances avant de m'informer que selon la volonté de Michaël, c'est lui qui organiserait les obsèques.

Déboussolé, et avec le sentiment qu'on m'éloignait définitivement de mon père, j'avais sursauté lorsque la sonnerie du téléphone avait retenti à nouveau. Cette fois, c'était le concierge de l'immeuble qui me proposait un arrangement. Dans l'éventualité où je libérais complètement le logement de mon paternel, je n'aurais qu'un seul mois de loyer à acquitter plutôt que les deux mois prévus par la loi. Lui demandant s'il était nécessaire de louer un camion pour le déménagement, l'homme avait paru surpris : le frère de Michaël avait récupéré la plupart des effets le matin même. J'étais stupéfait : mon paternel était enfant unique ! À son tour, le concierge m'avait exprimé ses soupçons à l'égard de mon soi-disant oncle : celui-ci ne dépassait pas les 5 pieds 10 pouces, alors que mon père, un homme très poli selon lui, mesurait plus de 6 pieds 6 pouces.

L'imposteur ne pouvait être que Pierre Lévesque. Et s'il avait subtilisé des vêtements, il était bien capable de voler des objets de plus grande valeur — je pensais aux sculptures inuites. Que pouvait-on tirer de vêtements de si grande taille ? Ce qui me troublait bien davantage, c'était cette sensation que Lévesque tentait de s'arroger la mémoire de mon père. Après mon inspection de l'appartement, j'arrivai à la conclusion qu'il n'y restait qu'un coffre cadenassé dont la peinture s'écaillait — découvert dans le placard d'entrée — et l'ordinateur désuet. Par automatisme, j'appuyai sur la barre d'espacement et deux fenêtres apparurent à

l'écran : la première affichait une *to-do list*<sup>7</sup> et la seconde, un document intitulé *Kazik de Jagielnica*.

*Mon père est né dans une ville appelée Jagielnica en Pologne (maintenant en Ukraine et nommée Yahil'nytsya). Il est allé à l'école jusqu'au début de la Seconde Guerre mondiale. Après la guerre, il s'est marié en Allemagne où son seul fils est né. Mon père, sa femme et moi avons émigré à bord d'un navire américain (USNS General C. C. Ballou). Des années après, il s'est divorcé par procuration de sa première et unique femme (état du Nevada aux États-Unis). Vingt-sept années plus tard, le samedi 12 juillet 1980, mon père est mort d'une crise cardiaque à Montréal sans jamais avoir pu retourner dans sa ville natale. Pour ma part, il a fallu beaucoup de temps avant que je trouve le courage nécessaire pour me lancer à la recherche de la vérité.*

*Nous sommes à la fin du mois de juillet 2008. Ma cousine XX XX<sup>8</sup> est venue me visiter au Canada. La ville de Québec célèbre son 400<sup>e</sup> anniversaire (depuis sa fondation par Champlain en 1608). Au cours de son séjour qui a duré presque trente jours, nous avons parlé de l'histoire de la famille Samborski et de ses secrets. Mais plus particulièrement de celle de Kazik (surnom de mon père dans sa famille), car personne ne semble savoir ce qui lui est arrivé après 1942 : sa capture par les Allemands, sa déportation vers Kassel en Allemagne, son arrivée au Canada comme réfugié en janvier 1951. Elle m'a alors révélé qu'elle avait découvert (après la mort de son père le 8 mars 2006) une lettre que Kazik a écrite à son frère Boleslaw. Cette lettre envoyée de Kassel en décembre 1942 a changé ma perception des événements qui ont ponctué la vie de Kazik après l'invasion et l'occupation allemandes de la Pologne.*

---

<sup>7</sup> Je ne consulterai le fichier que bien plus tard. En voici quelques éléments : (1) Prendre mes médicaments à mon réveil ; (4) Écrire l'histoire de Kazik ; (5) Arrêter de fumer (pour de bon) ; (8) Refaire mon testament ; (10) Parler à Pierre (clés) ; (15) Remettre mon voyage en Pologne ; (19) Retourner l'appel de Denis.

<sup>8</sup> Pour une raison que j'ignore, mon père a « caviardé » le nom de sa cousine.

*Vers la fin du séjour de ma cousine, je l'ai amenée à la tombe de son oncle. C'était un moment bien triste, mais en même temps, j'étais soulagé que finalement quelqu'un de la famille en Pologne ait enfin l'occasion de lui rendre hommage. Nous avons aussi visité le couvent de Montréal où j'ai été élevé par des religieuses polonaises (entre deux et dix ans). Sœur Stanisława, que je connais depuis que je suis tout petit, était là, et nous nous sommes souvenus des bons moments à Knowlton, un camp d'été pour de jeunes Polonais orphelins ou semi-orphelins. Pendant cette visite, j'ai été surpris d'apprendre que le Père Lucjan Krolikowski était dans la pièce d'à côté en train de se reposer. Il a souvent dit la messe à notre colonie de Knowlton et dans notre paroisse polonaise de Montréal où mon père et moi avons vécu. J'ai appris que le Père Krolikowski venait d'arriver de Chicopee au Massachusetts et que le but de sa visite était de rencontrer les orphelins polonais qu'il avait aidés à s'échapper de la Sibérie pendant la Seconde Guerre mondiale. Heureusement, j'ai eu la chance de lui parler, car il avait rencontré mon père et ma mère à quelques reprises quand il demeurait à Montréal dans les années 1950.*

Le reste du document, inachevé, consistait en un long résumé de l'histoire de la Pologne. Si je n'y apprenais rien de nouveau sur mon grand-père, je fus ravi de pouvoir amener quelque chose de mon père avec moi. Mais comme l'ordinateur n'était pas connecté à Internet et que je n'avais pas à portée de main un support me permettant de copier les fichiers, j'appelai un taxi pour transporter mon héritage.

## IV

L'esprit embrouillé, je ne parvenais pas à me concentrer sur une seule tâche à la fois. Il faut dire que la veille, ainsi que la nuit qui l'avait précédée, j'avais bu plus qu'à l'habitude. Le décès de mon père pouvait sans doute justifier cet excès et tous ceux à venir. Parce que dans l'immédiat, j'étais trop las pour changer quoi que ce soit : d'autant qu'il ne me restait plus que 25 ou 26 jours pour rédiger la biographie de Fabrice Degas, dépendamment du point de départ de ce compte à rebours. Fait inusité pour moi, cette incertitude n'amplifiait pas mon anxiété, j'avais même négligé de m'enquérir de la date de tombée « officielle » auprès de mon éditeur. Il n'y avait pas l'imminence d'un péril et encore moins celle d'une catastrophe. Je me laissais tout bonnement emporter par une vague invisible, insensible à tout dénouement.

Du reste, je n'avais toujours pas entamé la lecture de la biographie rédigée par mon prédécesseur. Pour que ce contrat aboutisse entre mes mains, supposais-je, une maison d'édition ou l'acteur lui-même l'avait refusée en bloc, ce que suggéraient les commentaires de mon éditeur : *c'est une tentative maladroite, trop érudite* (brouillonne ou trop savante?). Il ajoutait un peu plus loin : *le littéraire a transformé l'écriture infantile de l'acteur en un charabia d'universitaire [...] surchargé de notes de bas de page, de dates, de références sociohistoriques et d'explications psychologisantes*. L'analyse dénotant une certaine acuité d'esprit, ainsi qu'un argumentaire plutôt solide, me laissait croire que mon éditeur avait tout simplement retranscrit les remarques de celui (ou celle) qui lui avait cédé ce contrat épineux.

Si je résistais encore à parcourir le manuscrit rejeté, l'identité de son auteur me titillait. Selon les informations qui figuraient dans les propriétés du document *Word*, le prête-plume se nommait François-Luc Deschambault-Leblond — on n'invente pas un tel nom ! Sur le web, j'appris que mon prédécesseur était âgé de 29 ans, qu'il affectionnait les bédés et le jeu *Pathologic*, qu'il avait terminé sa thèse littéraire en 2010 et que depuis deux ans, il occupait un poste de chargé de cours à l'Université du Québec à Rimouski. Cet automne, il dirigeait



un atelier d'écriture sur les haïkus (et autres formes brèves) ainsi que le cours *Littérature et psychanalyse*.

Mais c'est davantage le sujet de sa thèse de doctorat qui en imposait. Deschambault-Leblond s'était intéressé à la pulsion scopique (notion psychanalytique qui m'était étrangère), thème qu'il explorait à travers l'étude du corpus de deux auteurs scandinaves dont j'ignorais l'existence jusque-là. À ma grande stupéfaction, cette pulsion sexuelle consistait à prendre plaisir à posséder l'autre par le regard. Devais-je en déduire que la maison d'édition avait sciemment choisi François-Luc Deschambault-Leblond, spécialiste de la pulsion scopique, pour écrire la biographie de l'acteur Fabrice Degas, acteur reconnu pour le magnétisme de son regard ? S'il s'agissait du fruit du hasard, la coïncidence était des plus troublantes — ce contrat qui m'avait paru d'une banalité sans nom cachait en fin de compte des attraits insoupçonnés. L'expertise de mon prédécesseur suscita néanmoins mon insécurité, réveillant mon sentiment latent d'infériorité. L'autodidacte que j'étais devait maintenant rivaliser avec un homme armé d'un doctorat en études littéraires.

*Éprouver  
Que tout l'être craque  
De peur, de silence et de dérégulation.*

Ce haïku m'était venu subitement. Brève étincelle d'inspiration qui s'était éteinte aussitôt. Le reste de la matinée, je la passai donc à lire distraitement les notes autobiographiques<sup>9</sup> de Fabrice Degas. Puis, blasé par l'inanité et l'incohérence du récit, je m'amusai à copier-coller certains extraits dans un logiciel de traduction. Je corrigeais un passage, l'insérais dans l'algorithme pour le transposer en anglais, puis je répétais l'opération en sens inverse, de l'anglais au français. Le procédé se révéla décevant jusqu'au moment où, par une curieuse association d'idées<sup>10</sup>, j'ajoutai l'allemand à ma formule.

---

<sup>9</sup> Les notes décousues de Degas s'étendaient sur 87 pages.

<sup>10</sup> Sigmund Freud était le premier à avoir défini la notion de pulsion scopique, et ce, en allemand.

Fabrice Degas (avant ma correction) : *J'étais au bord du précipice, presque inconscient, pourtant on m'avait applaudit, adoré. Dans la prison de mon costume d'acteur aduler, je voulais me sauver pour toujours, car ça faisait longtemps que je travaillais plus, que je n'avais plus d'argent, mais je devais toujours faire semblant d'être le gars que j'étais avant, quand j'avais tout.*

Le traducteur web : *J'étais au bord du gouffre, presque inconscient, mais j'avais été applaudi, vénéré. Dans la prison de mon adorable comédie, je voulais me sauver pour toujours parce que je n'avais pas travaillé depuis longtemps, je n'avais pas d'argent, mais je devais encore faire semblant d'être le type que j'étais avant, quand j'avais tout le monde.*

Sans conteste, l'opération changeait le sens de l'extrait. Et avec un soupçon de mauvaise intention, on pouvait prétendre que cette modulation représentait plus fidèlement les désirs inconscients de Degas : posséder l'autre. En substituant *quand j'avais tout le monde* par *quand je subjuguais tout le monde du regard*, j'obtenais un fragment qui pouvait être greffé plus tard à l'autobiographie de Degas, maigre consolation pour cet avant-midi perdu.

Après le dîner, je me résignai à rompre avec mon emploi du temps habituel. Depuis peu, pour atténuer la monotonie de ma besogne, je répartissais mes journées en deux segments : le jour étant consacré aux contrats de mon éditeur et le soir, à des projets personnels. L'année dernière, j'avais eu l'idée de revamper ce concept éculé qui consiste, lors d'une fête, à projeter un diaporama — le plus souvent, une suite d'images agencée chronologiquement et dépourvue de toute intrigue. Inspiré par ma passion pour les œuvres de Charlie Chaplin, je proposais des projections qui s'apparentaient à des comédies muettes.

Cependant, la prolifération de logiciels gratuits pour réaliser soi-même ces diaporamas diminuait considérablement la clientèle potentielle. Heureusement, les concepteurs professionnels n'étaient pas nombreux et mes produits se distinguaient de ceux de mon principal compétiteur. Steven, pour le nommer, faisait le commerce de diaporamas aux cadres élégants, dotés d'effets 3D et d'animations de toutes sortes : rubans, ballons, papillons

colorés, bougies et je ne sais quoi encore. Plus racoleur, il promettait de faire pleurer de joie vos proches. Steven n’offrait rien de moins qu’un service clé en main : plusieurs modèles de diaporamas prédéfinis selon l’âge, le sexe, le type de célébration ou la personnalité. Les clients de Steven pouvaient même sélectionner les *vœux sincères*, les *paroles cordiales* ou les *poèmes bouleversants* qu’ils souhaitaient intégrer dans leur projection.

Je m’affairais en ce moment à un projet octroyé par une femme de 89 ans qui désirait célébrer l’anniversaire de son frère cadet. La semaine dernière, j’étais passé chez elle afin de récupérer ses photographies et discuter brièvement du diaporama. La boîte à souliers se trouvait maintenant sur ma table de travail — la veuve m’avait également fourni quatre albums de « portraits » en très bonne condition. J’extirpai donc ces souvenirs qui ne m’appartenaient pas. De façon délibérée, je ne portai pas attention aux personnages récurrents dont la morphologie s’amincissait à rebours tandis que le papier de moindre qualité cédait sa place au fini glacé de clichés en noir et blanc — sans l’artifice des couleurs, les contrastes et les détails paraissaient s’accroître. C’est peut-être pourquoi je n’arrivais pas à détacher mon regard de ces photos de famille pourtant des plus communes : des hommes à moustache au regard sévère, presque frondeur, et des femmes à l’air tout aussi coincé dans des robes qui ne dissimulaient pas leurs chevilles charnues. Enfin, comme une anomalie, je découvris plusieurs polaroids à la lumière surexposée qui s’étaient encore plus effacés avec l’écoulement des jours.

Je devais redonner vie à ce qui n’était plus qu’un amas d’images densifié par le temps et qui, sans une main volontaire, était voué à se fossiliser. Sur ma table, j’entremêlai les photographies pour en rompre l’ordre convenu. Je ne voulais pas m’astreindre à l’ordre chronologique de ces existences sans doute des plus ordinaires : celles-ci comportaient néanmoins des événements décisifs et des moments précieux, certains souvenirs qui adoucissaient temporairement l’âpreté de l’existence. Néanmoins, après avoir imposé le désordre, ma lassitude ressurgit aussitôt. Je rangeai les clichés dans la boîte. Rien ne parvenait à déloger ma morosité ce jour-là. L’impérieux désir de fuir mon esprit, de lui échapper par le mouvement du corps.

Les passagers du wagon sortaient et entraient, entraient puis sortaient. Leur démarche était résolue et semblait suivre la cadence d'une inlassable eurythmie. Amer, j'observais l'homme solitaire et décalé que j'étais, spectateur d'une chorégraphie dont il était exclu. Par dépit, je m'emparai d'un journal abandonné sur un siège vacant : c'était l'hebdomadaire pour lequel Fanny écrivait. Je le feuilletai en espérant y trouver mon article sur la peintre Marie-Ève Larrivée. Non signé, ce qui était inusité, il figurait modestement à l'avant-dernière page, au-dessus de la rubrique *Rencontres*. Bien que peu de modifications avaient été apportées à mon compte rendu, l'unique commentaire moins laudatif — m'étant conformé à l'ethos de Fanny — avait été tronqué. Je préférais croire qu'il s'agissait là de l'intervention du rédacteur en chef plutôt que de mon amie. Pour dévier mes pensées de cette trahison, je jetai un coup d'œil aux petites annonces. *À partager : nid chaud + relation amoureuse. Motard « gentleman » recherche passager fidèle pour amitié et sorties.*

La voix d'un agent qui ordonnait aux passagers de sortir du wagon interrompit ma lecture. Je me levai machinalement, passai devant un homme dans la bonne vingtaine, qui, lui, ne semblait pas alarmé par le zèle du constable — était-ce parce que son uniforme était dépourvu de pistolet ? Sur le quai, le réfractaire me dépassa tout en dictant des notes à son cellulaire. J'enviais sa totale nonchalance. Cheveux ébouriffés, barbe longue, sac en bandoulière et pardessus de type militaire : j'en déduisis qu'il était un étudiant aux idées progressistes. Je le suivis de près en espérant capter des bribes de son soliloque. Ne percevant que des sons inaudibles, j'abandonnai finalement ma filature pour refaire le trajet de métro en sens inverse. À la station Snowdon, j'empruntai la ligne bleue pour changer de faune. Quelques minutes plus tard, en voyant Station Côte-des-Neiges défiler sur le babillard électronique, je dus me rendre à l'évidence. Ma déambulation cachait une intention.

Une fois sorti, je pus observer la première neige de la saison au pied de la montagne — en fait, c'était la deuxième, mais ça ne changeait rien à mes états d'âme (peut-être que si, finalement). À travers cette couverture blanche qui uniformisait l'immensité de l'espace, il serait plus difficile de repérer la pierre tombale de mon grand-père. En marchant vers l'entrée du cimetière, je contemplai le portail en fer forgé qui ressemblait étrangement à celui que

mon aïeul avait dû franchir à Dachau, l'inscription *Arbeit macht frei* en moins. Le travail rend libre. Les nazis, comme bien d'autres tyrans, étaient maîtres dans l'art de déguiser leurs réelles motivations. Joseph Goebbels ne disait-il pas *qu'un mensonge répété mille fois devient vérité*<sup>11</sup> ? Mais dans un cimetière, il n'y a pas de mensonges, la vie n'est plus.

Comme des confettis, des flocons tourbillonnaient doucement avant de s'amonceler sur le sol et les stèles. Dans une œuvre cinématographique, cette chute de neige m'aurait paru superflue, trop appuyée — pareille à ces averses qui sont utilisées pour augmenter l'intensité d'un drame. Dans la réalité, j'aurais tout de même préféré la mélancolie de l'automne à l'aspect léthargique de cet hiver hâtif. Et, malgré le cadre naturel du cimetière, ce sont les innombrables monuments disposés de façon efficiente qui captèrent mon attention. Pour quelles raisons mes parents m'avaient-ils empêché de faire mes adieux solennels à mon grand-père ? Pourquoi avaient-ils préféré me laisser aux soins de ma grand-mère maternelle durant ses obsèques ? J'avais pleuré, peut-être même crié du haut de mes cinq ans — j'éprouvais encore les mêmes sentiments d'abandon et de trahison. Depuis, les souvenirs de mon grand-père me provenaient surtout des photographies en noir et blanc que m'avait montrées mon paternel. Et je n'arrivais plus à discerner les moments partagés avec mon aïeul des histoires que je m'étais construites à partir d'images figées.

Avec la conviction que mon intuition me conduirait à sa pierre tombale, je pénétrai dans cet horizon de blancheur pour arpenter les lieux. Au bout d'un chemin en dénivelé, qui aboutissait sur une longue bordure d'arbres nus, je suivis l'allée sur ma droite et m'approchai de la première stèle. Je déblayai la neige qui voilait partiellement l'épithaphe. Bien sûr, ce n'était pas le nom de mon grand-père. Pourtant, j'examinai toutes les pierres de la rangée, croyant chaque fois y découvrir la sienne. C'était absurde, et mes mains s'étaient engourdies en raison du froid. Je me résignai à consulter le site web du cimetière sur mon cellulaire. Numéro de la concession : M04484. Cela me fit penser au matricule qu'on lui avait attribué

---

<sup>11</sup> C'est néanmoins le général S.S. Theodor Eicke qui décréta que le slogan *Arbeit macht frei* soit inscrit sur l'arceau métallique des portails de la plupart des camps concentrationnaires nazis.

à Dachau. Une identité réduite à deux nombres. J'avais toujours entretenu une relation ambivalente avec les chiffres. À ce moment précis, je les détestais : ils balisaient, ils cernaient, ils figeaient. Inéluctables comme le destin de mon grand-père.

Ce n'est que beaucoup plus loin que je trouvai sa stèle. J'étais indigné. Plutôt que Kazimierz, on y avait ciselé Casimir, suivi des dates inévitables : 1924–1980. Mon père avait-il francisé le prénom ? Ou s'agissait-il d'une autre — et dernière — erreur administrative ? Emporté à la fois par la colère et la tristesse, j'inspectai les pierres alentour. Pas une seule ne portait un nom polonais. Ce pays d'accueil n'était pas son pays. Pas plus que ne l'était celui où il était né. Même dans la mort, mon grand-père souffrait l'exil.

## V

M’apprêtant à pister Lucjan Krolikowski à travers le web, mon regard s’attendrit sur ma petite chatte qui somnolait près de mon clavier. Habituellement, elle se lassait avant moi de ces interminables heures passées à ma table de travail. D’une voix douce, je prononçai son nom pour éviter qu’elle sursaute, *Zach*... Elle se recroquevilla aussitôt pour s’abandonner à mes caresses. La référence religieuse associée à son appellation antérieure avait fini par m’agacer. J’étais le seul à blâmer. Fasciné par son infirmité, je lui avais attribué non seulement un nom dont le préfixe s’accordait à ses trois pattes, mais sa signification venait symboliquement combler cette insuffisance — d’après le dogme chrétien, la trinité ne représente-t-elle pas la complétude<sup>12</sup> ?

Le dimanche précédent, alors que je m’alcoolisais dans mon appartement, un ingénieur trentenaire (qui avait perdu sa jambe lors d’un accident de moto) escaladait un gratte-ciel de 443 mètres en moins de 54 minutes. Zach Vawder<sup>13</sup> s’était livré à cette étonnante performance le 4 novembre 2012 afin de redonner espoir aux invalides. Sa prothèse s’activait grâce aux capteurs placés dans son cerveau. Ma chatte, elle, ne porterait jamais une patte prothétique. Outre le motif économique, mon égoïsme était en cause. C’est son handicap qui

---

<sup>12</sup> Le matin même, j’avais feuilleté la *Réponse à Job* de Carl Gustav Jung. Pour le psychanalyste, la question de la trinité pose la nécessité d’élargir le concept à la quaternité de Dieu. À l’instar du féminin, Jung considère que le mal (comme opposé au bien) devrait être intégré à Dieu. De ce que j’avais compris, Jung voit dans la quadrature du cercle le symbole de la réconciliation des opposés, soit une représentation de l’absolu plus « entière », intégrant l’aspect sombre et caché à ce qui est lumineux. Durant toute ma lecture, j’étais tenaillé par un sentiment de culpabilité. Je gâcherai sur l’étiologie de l’attribution nominale de mon chat alors que je n’avais toujours pas écrit une seule ligne de la biographie de Fabrice Degas.

<sup>13</sup> Le nom de famille Vawder ressemblait étrangement à Vader. Darth Vader, de son vrai nom Anakin Skywalker, est le principal antagoniste de la trilogie originelle de Star Wars. Selon la prophétie, un héros doit ramener l’équilibre dans la force. Vader est l’ élu, mais il succombe toutefois au côté obscur. Lors d’un affrontement avec son ancien mentor, il perd ses deux jambes et son dernier bras, l’autre ayant été sectionné dans un combat précédent puis substitué par une prothèse. Darth Vader se transforme ensuite en cyborg (c’est du moins ce que relaiaient certains articles, personnellement, je n’ai jamais visionné un seul épisode de la saga lucasienne).

m'avait poussé à la recueillir puis à la chérir. Sans cette défaillance, je n'aurais pu être témoin de sa résilience qui suscitait tant mon admiration. Elle n'aurait été qu'un chat errant comme les autres. Mais est-ce que Zach était consciente de sa différence ? Quoi qu'il en soit, bien que son nouveau nom fût masculin, Trinité, qui l'ignorait, s'y était habituée en une seule journée.

Quelques clics suffirent pour démanteler mes suppositions au sujet de Krolikowski. J'avais eu peu d'espoir de trouver des renseignements sur l'ecclésiastique qui, selon toute vraisemblance, avait rencontré mon père et mon grand-père. Cette appréhension résultait sûrement de mon insuccès à découvrir qui était Pierre Lévesque, ce soi-disant ami de mon paternel qui m'avait spolié d'une partie de mon héritage. Par ailleurs, du fait que les franciscains<sup>14</sup> s'astreignaient à une vie de pauvreté et de simplicité, j'avais présumé que Krolikowski cultivait l'anonymat. Il s'avérait que l'ecclésiastique avait publié cinq livres et rédigé une centaine de conférences pour une émission de radio intitulée *The Father Justin Rosary Hour* ; diffusée de New York, celle-ci était la plus vieille émission catholique de langue polonaise. Né en 1919, le père franciscain avait connu les affres de la guerre et de l'exil. Et, à mon grand étonnement, Krolikowski n'était toujours pas passé dans l'au-delà, il se consacrait toujours à Dieu et à ses « frères » dans la ville de Chicopee au Massachusetts.

D'après mes recherches, l'homme de foi ne s'était pas cantonné à une vie monastique. Il faut dire que le NKVD (police secrète russe qui deviendra plus tard le KGB) l'arracha à la tranquillité du monastère des Frères franciscains vers l'âge de vingt ans, alors qu'il terminait ses études en philosophie à Lwów en Pologne (devenue Lviv en Ukraine<sup>15</sup>). À l'époque, les forces allemandes et soviétiques venaient d'envahir la Pologne et s'étaient partagé le pays de

---

<sup>14</sup> Ordre religieux fondé en 1210 par Saint François d'Assise né Giovanni di Pietro di Bernardone.

<sup>15</sup> Située originellement en Pologne, la ville devint autrichienne de 1772 à 1918 (Lemberg) avant de redevenir polonaise sous le nom de Lwów au sein de la Deuxième République de Pologne (1919-1939). Durant la Seconde Guerre, les Allemands et les Soviétiques s'« échangèrent » la région à quelques reprises. Les oppresseurs y menèrent une politique de purification ethnique et intellectuelle. Après 1945, Lviv est annexée à l'Union soviétique jusqu'à l'indépendance de l'Ukraine en 1991.



mes ancêtres. Les autorités russes, hostiles à la population et à la culture polonaises, ordonnèrent la déportation de plus de deux millions de civils durant la Seconde Guerre mondiale (des enfants et des femmes pour la plupart). Pour désorganiser le pays, le Kremlin s'attaqua d'abord à son intelligentsia, dont les communautés religieuses. Le lendemain de son arrestation, Krolikowski fut condamné sans raison à dix ans de travaux forcés.

C'est dans un wagon à bestiaux qu'il parcourut plus de 3000 kilomètres à travers l'Asie. Lors des quatre grandes vagues de déportation, la moitié des passagers moururent de froid ou de faim durant le périple, ou alors quelques semaines après leur arrivée dans des camps de travail en Sibérie ou ailleurs en Russie. En dispersant ces « déportés libres » (c'est ainsi que les Russes les désignaient) dans des petites localités à travers le vaste territoire, les autorités soviétiques endiguaient toute possibilité de résistance tout en accélérant leur assimilation. Lucjan Krolikowski se retrouva quant à lui à Archangelsk dans un camp où se trouvaient principalement des vieillards, des malades, des femmes et des enfants. Affectés à la coupe de bois, les exilés polonais devaient travailler douze heures quotidiennement. Et à la tombée du jour, ils étaient confinés à des baraquements insalubres et infestés de punaises de lit. Non seulement on leur refusait de parler polonais, mais on leur réservait aussi une alimentation insuffisante : une louche de porridge pour le petit-déjeuner et, pour le repas du soir, une portion de pain et une soupe aqueuse — sur laquelle flottaient parfois quelques feuilles de chou.

L'attaque de l'Union soviétique par l'Allemagne nazie en 1941 conduisit à la libération de ces exilés et à la formation d'une armée polonaise en sol russe. Un flux de migrants désœuvrés se dirigea alors vers le sud en espérant trouver sécurité et nourriture auprès de l'armée polonaise, qui tentait tant bien que mal de leur venir en aide. À chaque gare et agglomération vagabondaient des corps faméliques et épuisés qui devaient la plupart du temps se contenter d'eau bouillie. En 1942, Staline consentit à l'évacuation des militaires polonais et de plusieurs civils vers la Perse. L'année suivante, Lucjan Krolikowski entamait des études de théologie à Beyrouth avant d'être ordonné prêtre trois ans plus tard. Il joignit l'armée à titre d'aumônier dans un hôpital en Égypte, puis, à la suite d'une autre

démobilisation de l'armée en novembre 1947, le Père franciscain se retrouvait en Afrique orientale.

Responsable de l'éducation des jeunes déportés dans un camp sis à proximité du mont Kilimandjaro en Tanzanie, Krolkowski devait jongler avec le manque de ressources et les pressions du gouvernement communiste polonais qui exigeait le retour au pays de ces orphelins. Montée en pleine jungle, l'installation rudimentaire ne comptait aucun livre éducatif et peu d'enseignants qualifiés. Après d'innombrables requêtes adressées aux pays libres et à diverses organisations de réfugiés, la solution vint finalement du gouvernement canadien, ainsi que des autorités catholiques québécoises qui manifestèrent le plus de diligence à accepter les 150 orphelins sous la responsabilité de Krolkowski. Le groupe quitta donc l'Afrique à bord d'un bateau à vapeur pour s'installer provisoirement à Salerne en Italie avant de prendre le train en direction de l'Allemagne quelques mois plus tard. Ces orphelins qui avaient erré en Asie, en Afrique et en Europe s'apprêtaient à effectuer la traversée de l'Atlantique. Le 7 septembre 1949, seize mois avant l'arrivée de mon grand-père, le Père Krolkowski et 123 enfants catholiques débarquaient au Quai 21 à Halifax<sup>16</sup>. À la suite de cet événement, les autorités communistes polonaises déclarèrent que le franciscain était un kidnappeur d'envergure internationale.

De toutes les informations que je recueillis, la plus digne d'intérêt attestait la présence du Père franciscain à Montréal dans les années 1950 et qu'il officiait à l'église Notre-Dame de Czestochowa entre 1958 et 1966. Bien qu'à cette époque mon père et mon grand-père habitaient un appartement proche du lieu de culte, il aurait été précipité de conclure qu'ils s'étaient côtoyés. Pour l'instant, seules les « mémoires<sup>17</sup> » de mon paternel témoignaient de leur familiarité. Or, c'était moins la sincérité de son récit que je mettais en doute que

---

<sup>16</sup> 27 enfants ont été refusés par les autorités canadiennes, notamment pour des raisons médicales.

<sup>17</sup> Si certains événements rapportés par le grand Chateaubriand dans *Les Mémoires d'outre-tombe* ont été remis en question — je pense plus particulièrement à sa rencontre avec le premier président des États-Unis —, il ne me semble pas irrévérencieux d'en faire autant avec certains faits mentionnés par mon père. Qui sait, peut-être caressait-il l'ambition d'écrire une autofiction.

l'authenticité de ses souvenirs. J'ai toujours eu l'impression que son imagination inventait des événements qui ne s'étaient jamais produits tandis que sa mémoire effaçait des épisodes trop pénibles. Mon père, me semblait-il, reconfigurait constamment son passé pour le rendre plus tolérable, lui donnant sens après-coup. Par conséquent, je ne pouvais écarter la possibilité qu'il eût lu le livre *Stolen Childhood*<sup>18</sup> de Krolikowski. Mon père avait bien pu greffer ce personnage admirable au récit de son existence, sa vie s'inscrivant alors indirectement dans l'histoire de la Pologne ; pays qu'il considérait le sien même s'il n'y était pas né. Par ailleurs, et bien que la coïncidence fût banale, le traducteur de la chronique autobiographique de Krolikowski se nommait Kazimierz (prénom de mon grand-père), ce qui était de nature à alimenter l'imaginaire de mon cher père. Dans un élan mêlé de curiosité et d'enthousiasme, je décidai d'appeler au Massachusetts pour interroger l'ecclésiastique.

M'en tenant à une résolution prise quelques mois plus tôt, je ne succombai pas à l'impulsivité. Un appel de cette importance ne pouvait souffrir de préliminaires bâclés. Il aurait été inconcevable d'aborder ce représentant de Dieu en lui demandant ex abrupto s'il se souvenait de mes ascendants, ou encore, ce qui avait causé la malédiction (terme certes un peu exagéré) qui pesait sur les hommes de ma famille. Pour susciter les révélations de mon vénérable interlocuteur, je crus utile de lui montrer ma bonne volonté. Un logiciel de traduction me fut à nouveau d'un grand secours. Cette fois-ci, l'objectif consista à maîtriser la prononciation de la phrase suivante : *Dzień dobry. Mam na imię David. Jestem synem Michała i wnukiem Kazimierz Dombrowski. Prowadzę dochodzenie w sprawie mojej rodziny i chciałbym wiedzieć, co o nich wiesz.*

Si tout se déroulait comme prévu, le Père franciscain percevrait aussitôt ma méconnaissance du polonais, saluerait en anglais mon effort tout en déplorant cependant ce triste état de fait — comme on me le répétait souvent —, puis me raconterait ce qu'il savait.

---

<sup>18</sup> Il y relate l'histoire des 380 000 enfants polonais qui ont été déportés en Russie. Krolikowski y raconte également sa propre expérience de « personne déplacée ».

- St. Stanislas Parish office, may I help you?
- Hi. Sorry... I got the wrong number.

Je m'étais attendu à une voix charitable et masculine, réverbérée dans la voûte où un frère standardiste était confiné. Je fus évidemment déconcerté par l'élocution normalisée de la réceptionniste. Pour ma seconde tentative, car je me devais de récidiver, j'empruntai une voix plus grave (j'avais patienté plus d'une heure avant de procéder, guettant obsessionnellement l'horloge au bas de mon écran). La réceptionniste m'informa que le Père se trouvait à la Basilique Saint Stanislaus puis s'enquit de mes coordonnées. Avec la même affabilité, elle me dicta l'adresse courriel de Krolikowski dans l'éventualité où je ressentais le besoin de correspondre avec lui par écrit. Si je me figurais aisément le Père habillé d'une tunique gris cendré prodiguant des conseils à une âme égarée, je préférais cette image mentale qui le plaçait dans le jardin luxuriant du monastère, tout admiratif devant un oiseau — générique — s'étant posé sur son épaule. Peu connaissant en matière d'ovipare ailé, le seul oiseau qui me vint à l'esprit fut un cardinal, mais cette piètre plaisanterie mit un terme à ma rêverie.

De style néogothique (c'est ce qui était précisé sur le site internet), l'église Notre-Dame de Czestochowa était située à l'angle de l'avenue Gascon et de la rue Hochelaga. Selon la même source, il s'agissait du centre névralgique des paroissiens d'origine polonaise de Montréal (lieu où Krolikowski avait vraisemblablement prêché à mon père et mon grand-père). Pourtant, ce jour-là, le stationnement était désert et la porte de l'entrée principale verrouillée. Je fis le tour de l'église, regardai à travers les fenêtres, cognai à toutes les portes, mais aucun signe d'une quelconque présence. Ayant d'autres projets en tête, je mis un terme à ma visite.

Je me rendis dans une quincaillerie pour me procurer un pied-de-biche qui me permettrait enfin d'ouvrir le coffre trouvé dans l'appartement de mon père. La veille, à mon retour du cimetière, une colère soudaine s'était emparée de moi et j'avais tenté de fracasser son cadenas à coups de pied. J'étais revenu à moi en apercevant Zach qui se tenait en boule au bout du couloir. Ne souhaitant pas qu'elle associe son nouveau nom à un changement de

comportement de son maître, je m'étais assis pour l'apaiser, la flattant assez longtemps pour que ma culpabilité se dissipe.

Le pied-de-biche empoigné bien solidement, je ne parvenais pas à conjuguer la rudesse de son utilité à la délicatesse d'une patte de cerf. N'importe. Je recouvris l'outil d'un linge à vaisselle et l'enrubannai méticuleusement. Je fis sortir Zach — j'avais appris ma leçon —, puis d'un coup violent je fis sauter le cadenas. Le coffre s'en tira avec de légères écorchures, c'est son contenu qui était précieux de toute façon. Je dénudai la pince-monseigneur (la barre de fer, l'arrache-clou...) pour m'assurer qu'elle ne portait pas de traces d'utilisation. J'avais trente jours pour la retourner et me faire rembourser.

## VI

En retard et le souffle court, je me retrouvai enfin devant le 7597. Pour rattraper le temps perdu en raison d'une panne qui avait paralysé le métro, j'avais pressé le pas à travers la névase tout en grillant quelques cigarettes pour atténuer, de façon illusoire, ma nervosité. Le condominium du critique se situait au deuxième étage d'un triplex patrimonial tout juste restauré. L'escalier métallique ressemblait étrangement à celui qui menait à l'appartement qu'avait habité mon grand-père sur la rue de Rouen. Je me souviens encore de la panique qui s'était emparée de moi lorsque, vers l'âge de quatre ou cinq ans, j'avais emprunté l'escadrin bancal duquel j'apercevais le sol à travers les interstices. Mes parents avaient dû me tenir la main pour le gravir et me rassurer à chaque marche afin que je surmonte mon effroi. Un an après cette visite familiale, Kazimierz s'effondrait sur le plancher de sa cuisine. La vieille femme qui logeait à l'étage inférieur avait bien perçu le bruit lourd et brusque causé par la chute du corps, sans pour autant penser qu'il s'agissait là de son ultime mouvement. Il avait fallu quatre jours d'inactivité au-dessus de sa tête pour que cette voisine se résigne à contacter la propriétaire de l'immeuble. C'est cette dernière qui avait découvert le cadavre putréfié et nauséabond.

Le visage sans doute rougi par l'effort et l'anxiété, je sonnai malgré mon embarras. Ce n'est qu'à ce moment que je pris conscience que mes mains étaient vides. Dans mon empressement, j'avais dû oublier mon sac sur le banc du wagon ; un sac qui recelait une bouteille que j'avais choisie pour son prix prohibitif. Une grande fenêtre éclairée de l'appartement laissait filtrer les notes graves d'un piano dont je ne reconnaissais pas la mélodie. Attendu pour dix-sept heures, j'appuyai à nouveau sur le bouton de la sonnette. Quelques instants plus tard, la porte s'ouvrait finalement sur Francis Desmeules. Seule une serviette enroulée autour de la taille l'habillait tandis que des gouttes perlaient sur le reste de son corps. La vue de son torse épilé et bien découpé me laissa pantois. Qui aurait pu soupçonner que les complets-vestons qu'il revêtait à la télévision dissimulaient un physique d'athlète.

- Il est déjà dix-huit heures ?
- Je croyais...
- C'est sûrement mon erreur, j'suis navré. J'ai entamé une bouteille, sers-toi, j'n'en ai pas pour longtemps. Les verres sont dans l'armoire à côté de la machine à eau, me lança-t-il en se dirigeant vers l'escalier en colimaçon qui devait mener à sa chambre.

Je me délestai de mon manteau et de mes bottes pour emprunter le couloir orné de photos de voyage qui conduisait à la cuisine. Je pris une coupe à l'endroit indiqué pour l'emplir à ras bord. D'un trait, je bus le rouge corsé et me resservis aussitôt. Retrouvant mes esprits, je demeurais perplexe : j'étais certain que Francis m'avait invité à dix-sept heures. Quoi qu'il en soit, je m'attardai plutôt à l'îlot en quartz sur lequel s'entassaient des plats préparés : arancinis, zuchinnis, calamars frits, prosciutto et melon, bruschetta, ainsi qu'une variété d'olives. Le gueuleton provenait d'un établissement de la Petite Italie que je fréquentais à l'occasion. Le reste de la cuisine du critique était rangée impeccablement. J'avais le sentiment d'être chez moi. Du moins, si j'omettais le raffinement et le faste de la décoration, ainsi que l'apparente non-utilisation des électroménagers. Seules les éclaboussures brunâtres laissées sur le bac d'égouttement de la machine à expresso trahissaient une activité humaine.

Je regagnai le corridor pour contempler les photographies. À l'évidence, mon hôte affectionnait les sentiers pédestres au sein des plus beaux monts de la planète. J'identifiai entre autres le Machu Picchu, le Grand Canyon et le Mont-Blanc. Francis figurait sur la plupart des clichés seul et de dos (mise en scène du parfait routard où l'on devinait une barbe de quelques jours) : il était muni d'un chapeau d'aventurier, de bottes et de shorts de randonnée qui laissaient paraître ses mollets hâlés et puissants. Si Desmeules ne s'était pas attardé aussi longuement à l'étage supérieur, je n'eus jamais distingué sa petite amie allemande. Sur la trentaine d'images, celle que je présumais être sa compagne n'apparaissait qu'à trois reprises. L'agencement était chaque fois le même : elle se tenait à gauche et Desmeules à droite — de fait, il portait une barbe naissante — puis, au milieu du couple, se trouvait une inconnue interchangeable. Fait étrange, la posture et quelque chose dans le

regard de Desmeules donnaient l'impression qu'il partageait, au moment du cliché — et ce dans les trois cas —, plus d'intimité avec la figurante que sa propre petite amie.

Me déposant sur le gigantesque canapé sectionnel dans le salon, je vis Francis apparaître dans la tenue que je lui connaissais : complet-veston anthracite, t-shirt à encolure en V noir et jeans couleur d'origine. À la vue de mon verre vide, il se dirigea aussitôt à la cuisine pour en revenir avec la bouteille, comme s'il s'agissait d'un terrible manquement.

- Pour moi, le premier devoir d'un hôte est de s'assurer que ses invités ne manquent jamais à boire... et à manger, bien sûr.

Ce principe faisait de moi un convive accaparant, me dis-je avec autodérision. Nous discutâmes de nos occupations professionnelles respectives avant de passer à table. Il va sans dire que nous bûmes plus que nous mangeâmes. Francis me raconta ensuite que son père étant attaché d'ambassade, son enfance avait été une succession de pays de résidence, d'écoles privées et d'amis circonstanciels. Cela expliquait selon lui son aversion pour toute forme d'attachement, pour la stabilité ou la vie ordinaire. C'est pourquoi, me confia-t-il, il n'avait jamais envisagé de cohabiter avec Hilde ni avec qui que ce soit d'ailleurs. Hilde, qui avait enfin un prénom, était sa cadette d'au moins une décennie selon mes observations dans le corridor. Je réalisai que Francis, et cela ombrageait partiellement l'admiration que je lui portais, reproduisait bon nombre de stéréotypes qu'on collait habituellement aux hommes de sa génération. Pour l'instant, son profil pouvait se résumer ainsi : le cinquantenaire soignait son apparence, s'adonnait au voyage, au trekking, à la bonne chère et au bon vin ainsi qu'au cinéma de répertoire ; fréquentait assidûment les événements culturels de la métropole et les plateaux de télévision ; selon ses intérêts ponctuels, se montrait ou non aux bras de sa petite amie, une jeune quadragénaire à la grande et fine silhouette d'environ 132 livres<sup>19</sup>.

---

<sup>19</sup> Possiblement la conséquence de mon anosmie : j'évalue le poids des gens avec une exactitude de plus ou moins deux livres. Selon une idée répandue, on compenserait l'absence d'un sens en renforçant un autre, si ce n'est tous les autres. Cela me fit penser à Max. Aveugle de naissance, mon ami avait certes



Je ne saurais dire si c'était en raison de la seconde bouteille, mais je me surpris à parler du décès de mon père. Comme si nous étions de vieux amis, Francis compatit à mon malheur en déposant sa main sur mon épaule. Bien que je ne le lui disse pas, il était le premier à qui je l'annonçais, même Fanny l'ignorait. Une brèche s'était ouverte, car je lui fis part de ma conversation avec Pierre Lévesque. En après-midi, l'imposteur m'avait fait « l'honneur » de m'inviter à l'incinération de mon père. La mise à feu de son corps, organisée par ce prétendu ami, se déroulerait au funérarium le 19 novembre. L'idée du four crématoire me fut insupportable et, pour me protéger, j'encombrai mon esprit d'éléments connexes, mais impersonnels<sup>20</sup>.

Selon les dires de l'imposteur, mon père souhaitait que ses cendres soient enfouies à la base d'un arbre aux abords du fleuve St-Laurent. Puisque nous étions en novembre, Lévesque avait planifié la mise en terre peu après la fonte des neiges. Les derniers mots prononcés par lui m'avaient laissé des plus perplexes. *Michaël nous protège C'est un archange Il faut être à l'écoute Michaël sera toujours là pour nous Il m'a visité cette nuit Michaël est en paix.* Mon silence lui révélant sans doute ma mécréance, Lévesque avait interrompu son discours nouvel-âgeux avant de raccrocher précipitamment. Francis, qui m'écoutait avec attention jusque-là, perdit momentanément sa contenance. Proféra même quelques injures : Lévesque était un charognard. Il reprit son calme et me suggéra de rencontrer l'un de ses meilleurs amis qui était avocat en droit de succession.

Or, ce qui me peinait davantage, c'est qu'il n'y aurait pas de cérémonie religieuse. Comme je le mentionnai à Francis, mon père avait été élevé selon les enseignements catholiques, à la maison comme à l'orphelinat. J'avais moi-même été baptisé et confirmé — bien que dans la vingtaine, j'avais fait une demande d'apostasie. À l'époque, influencé par

---

développé une oreille absolue, mais dans les bars (nulle part ailleurs), il prétendait deviner la couleur des yeux d'une personne en touchant ses paupières. Lorsqu'on abordait des filles, il me demandait discrètement la couleur de leurs yeux avant de procéder à sa ruse.

<sup>20</sup> Entre autres : la capacité de crémation des fours d'Auschwitz était de 4 756 individus par jour selon l'ingénieur employé par la société chargée de leur construction.

Nietzsche, je refusais d'obéir à la mauvaise conscience et au ressentiment. Je ne voulais pas d'une vie coupable et mourante.

- Être responsable de la folie d'un Dieu qui se met en croix. Nietzsche disait aussi que le rêve de la mauvaise conscience se trouve dans l'idée d'un sauveur qui est à la fois bourreau, victime et consolateur.
- La Sainte Trinité !

La coïncidence était trop curieuse pour que je ne lui parle pas de Zach (feu Trinité).

- Tout est interconnecté, me lança cette fois Francis avec une pointe d'ironie. Pas plus tard que la semaine dernière, j'ai vu un reportage sur les ravages de l'oxycodone en Floride et on y parlait d'un cocktail nommé, tiens-toi bien, Holy Trinity.

Décalé, mon esprit en était encore au philosophe allemand, puis fit un saut en arrière pour retrouver mes années de cégep. Mon manque d'intérêt pour la tenue de livres, les études de marché et les chaînes d'approvisionnement m'incitait alors à me réfugier systématiquement à la bibliothèque pour y visionner des documentaires ou pour siester la tête sur un bureau. Il m'arrivait également de lire des philosophes. En fait, c'est en m'intéressant au chanteur des Doors que j'avais connu Nietzsche. Dans un film qu'il avait réalisé comme étudiant à UCLA, Morrison le citait en marchant périlleusement sur le toit d'un bâtiment. Le choix de mon parcours scolaire n'avait pas été réfléchi. C'est seulement la veille de la date limite de l'inscription que mon père et moi avons consulté une brochure promotionnelle. En lisant la description du programme de logistique du transport, mon paternel avait décidé de mon sort — si je me rappelle bien, on qualifiait le domaine de stimulant et effervescent et on invoquait le fait que des millions de personnes et de marchandises circulaient quotidiennement... Ce secteur professionnel, selon mon père, semblait assorti à ma suractivité, d'autant qu'il avait depuis longtemps abandonné l'idée de me voir ingénieur.

- ... les médecins qui travaillent dans les *pill mills* le font en toute illégalité, poursuivait Francis avec le même entrain. Jour et nuit, ils rédigent des

prescriptions à des toxicomanes qui peuvent ensuite se procurer de grandes quantités de médicaments sur ordonnance.

J'avais perdu le fil de la discussion et repensai à ma suractivité. Si j'étais né 20 ans plus tard, on m'aurait probablement diagnostiqué un trouble de l'attention et j'aurais bénéficié d'un traitement au méthylphénidate, et qui sait ce que je serais devenu. Comme s'il eût été saisi par une troublante révélation, Francis interrompit son soliloque, se gratta la tête, puis m'annonça qu'il avait omis d'acheter le dessert. Étant le digne fils d'un agent consulaire, me rassura-t-il, il avait toujours une solution de remplacement. Francis sortit un sac de plastique d'un tiroir et m'invita à le rejoindre sous la hotte de la cuisinière. Le sachet contenait la réserve de kali mist d'Hilde, me dit Francis tout en affichant un sourire moqueur. Cette variété, et nulle autre, atténuait ses crampes menstruelles. Le critique roula un joint serré, l'humidifia puis l'alluma. Vu la précision et l'élégance avec lesquelles Francis avait exercé le rituel, il n'était clairement pas un consommateur occasionnel.

Munis cette fois de cafés brésiliens, nous nous installâmes au salon avec le projet de nous faire une toile. Francis avait gardé l'expression de ses années parisiennes. L'esprit embrumé, je distinguai avec peine les innombrables DVD rangés sur des tablettes asymétriques qui, à ce moment-là, semblaient tenir au mur comme par magie. Quand je remarquai *Dogville* de Lars von Trier, après ce qu'il m'avait paru être une éternité, je retirai prestement le boîtier de la collection afin de sauver les apparences — le THC me rendait de plus en plus paranoïaque. Je dus d'ailleurs me persuader que le rictus satisfait de Francis était un signe de consentement plutôt que de moquerie. Je faisais glisser le disque dans la fente de l'appareil lorsque le critique me demanda si je connaissais Dogme 95. Bien que j'imaginasse une secte apocalyptique du Nevada qui se terrait dans un bunker en plein cœur du désert, je me résignai à avouer mon ignorance.

Visiblement satisfait de pouvoir faire mon éducation cinématographique, Francis m'apprit qu'il s'agissait d'un mouvement fondé à Copenhague en 1995 par von Trier et un autre réalisateur danois, Thomas Vinterberg — ces détails, dates, lieux et noms scandinaves

n'émanaient pas de mes seuls souvenirs de cette soirée, mais aussi d'une page Wikipédia consultée ultérieurement. À ce que je comprenais, les membres de Dogme 95 s'opposaient aux normes et aux modèles dominants, plus particulièrement à la surutilisation de la technique propre aux mégaproductions hollywoodiennes. Pour le critique, leur démarche consistait avant tout en une quête d'authenticité et de vérité. Pour ce faire, il fallait abolir, sinon réduire, les interventions et les manipulations susceptibles de falsifier la réalité. Cela me fit penser à mon rapport à la photographie. Quelque part, j'avais inscrit que l'avènement du numérique coïncidait avec l'apparition de cette obsession pour la perfection. Depuis, l'artifice réparait, arrangeait, embellissait. Les aspérités et les impuretés du naturel étaient ainsi expurgées. Et depuis, le monde était trop lisse et j'en mourais d'ennui.

Bien évidemment, je ressentis une filiation intellectuelle avec le mouvement Dogme 95. Ses membres renonçaient à tous suppléments : son additionnel, utilisation de filtres pour l'image, décors, maquillage, mise en scène. Cette pratique de l'abstinence, du dépouillement, était d'ailleurs formalisée selon dix règles réunies sous le nom de *Vœu de Chasteté* — le même nombre que les commandements remis à Moïse, me rappela Francis. Paradoxalement, ce principe de pureté impliquait un abandon au hasard, à l'indétermination. Le critique n'y voyait pas de contradictions, pour lui, c'était un jeu, de l'ironie. Le nom du mouvement suggérait à lui seul cette dérision. L'ambition était toutefois bien sérieuse : réinventer la pratique cinématographique.

À un moment ou à un autre, Francis avait démarré le film et, quelques minutes plus tard, j'étais tombé dans une douce somnolence. Hélas, mon esprit n'avait assimilé que des bribes du projet esthétique de von Trier : une petite ville tracée à la craie au sol d'un gymnase, des scènes divisées en chapitres et le regard envoûtant de Nicole Kidman. À mon réveil, l'écran montrait des éditorialistes qui dissertaient encore sur la victoire de Barack Obama. Les choses semblaient aller vers le mieux. Francis, quant à lui, s'était délesté de son veston et me souriait. Je déclinai son invitation à rester dormir. Chancelant, j'enfilai mes bottes et mon manteau. Et je sortis dans le froid humide de novembre.

## VII

Des résidus de ma soirée avec Francis s'étaient formé un concept qui pouvait potentiellement me sortir de l'embarras. Cette nouvelle version, ébauche devrais-je dire, de la biographie de Fabrice Degas consisterait à calquer la trame narrative du scénario *The Doors* de John Randall Johnson et Oliver Stone.

Le film en question s'ouvre sur une session d'enregistrement le jour du vingt-septième anniversaire de Jim Morrison en décembre 1970. Le chanteur-poète y récite ses derniers poèmes en compagnie d'un preneur de son dans un studio californien — dans les faits, un photographe et une styliste sont aussi présents. Depuis peu, James Douglas Morrison a pris ses distances avec le monde de la musique pour renouer avec la poésie. Comme on le sait, l'homme de vingt-sept ans décédera sept mois plus tard à Paris dans des circonstances nébuleuses.

Fabrice Degas, lui, s'entretient à quatre reprises avec une journaliste lors de l'été 2010. Bien sûr, les enregistrements n'ont pas lieu dans les studios Village Recording à Los Angeles où Morrison a livré ses vers éclectiques (le complexe mythique avait été aménagé dans un ancien temple maçonnique). À vrai dire, comme je ne savais pas où s'étaient tenues ces conversations — même Deschambault-Leblond n'y faisait allusion — et puisque Degas fuyait la vie publique depuis plus d'une décennie, je situai la scène dans la maison de l'acteur quelque part au nord de Montréal. Chose certaine, Degas n'y fait pas la lecture de ses derniers poèmes. Degas n'écrit pas de poésie. Il y déballe plutôt son amertume, son sentiment d'exclusion et sa mauvaise fortune. L'année suivante, Fabrice Degas projettera cette même mélancolie lorsqu'il participera à une émission de télévision et que, sans entrain, il annoncera la parution prochaine de sa biographie.

Hormis ces quelques différences entre les deux séances d'enregistrement, le décor et l'ambiance de la scène initiale du film convenaient parfaitement à l'amorce de mon ouvrage. Une pièce sombre, un microphone sur un trépied, une vedette pansue qui boit et qui discourt.

Sans conteste, on avait déjà abusé d'une telle structure narrative, spécialement au cinéma. Le schéma typique en est plutôt simpliste, il implique d'asseoir un protagoniste dans le bureau d'un psychiatre, ou devant une machine à écrire, pour que celui-ci retrace les événements cruciaux de son existence à coups de retours en arrière. Le procédé me confortait et, qui plus est, mon éditeur n'entendait rien à l'invention formelle. J'appréhendais néanmoins qu'une autre idée jaillisse en moi et remette ce dispositif en question. Pour le moment, malgré l'abîme qui séparait Jim et Fabrice, je cherchais à découvrir d'autres similitudes afin de parfaire le canevas en cours. Ma brève expérience en matière d'écriture biographique m'avait appris que même les existences les plus dissemblables partageaient certains éléments communs.

Nés dans les années quarante, Jim et Fabrice sont fils de pères militaires et de mères castratrices (je notai machinalement ces renseignements, car le temps me manquait pour effectuer ma propre analyse). Le paternel Morrison est un haut officier de la marine américaine, mais une fois célèbre, Jim mentira en affirmant que ses parents ont péri dans un terrible accident. Moins exemplaire, le père biologique de Fabrice Degas déserte quant à lui l'armée canadienne pour éviter une mobilisation en Europe. Recherché par la police militaire, le géniteur de l'acteur se réfugie dans les bois aux alentours de Rivière-du-Loup et se réchauffe la nuit dans des cabanes à sucre de la région. Le déserteur ignore toutefois que sa petite amie, Lise Ouellette, est enceinte. Quarante ans plus tard, Fabrice Degas se remémorera clairement son séjour dans la cavité amniotique de sa mère lors d'une thérapie psychanalytique : de ces longues semaines passées à l'étroit dans l'obscurité ; de cette crainte vive d'être rejeté dès son arrivée au monde. L'anxiété éprouvée par le fœtus est prémonitoire, car sa mère biologique l'abandonnera le lendemain de sa naissance. Lise Ouellette, par l'intermédiaire d'une amie, trouve une famille capable de donner à ce poupon ce qu'elle ne pouvait lui offrir : des parents mariés et une bonne situation. L'adoption se fait sans document

légal ni témoin, ce qui, selon les recherches approfondies de mon prédécesseur Deschambault-Leblond<sup>21</sup>, était plutôt habituel à l'époque.

Obnubilé depuis quelque temps par la question identitaire, je me souvins de mes lectures d'adolescent dans lesquelles j'avais appris que Jim s'était attribué deux surnoms durant son impétueuse carrière : soit Le Roi Léopard et Mojo Risin (ce dernier était l'anagramme de Jim Morrison). À l'instar de Serge Gainsbourg, ces sobriquets dénotaient davantage l'autodérision ou la provocation qu'un dédoublement de la personnalité cher à certains psychanalystes. Je supposais aussi que ces hétéronymes s'avéraient un moyen de prendre congé de leurs personnages publics et d'exprimer d'autres facettes de leurs identités. Fabrice, plus suffisant peut-être, s'était quant à lui contenté de son nom de baptême jusqu'au jour où un critique le surnomma *L'homme au regard magnétique* — qualificatif peu singulier, mais combien gratifiant pour l'acteur. Il en serait tout autrement dix ans plus tard, alors que les journalistes le dénommeraient *L'acteur d'une seule série*.

Ce jeu des comparaisons incluait quelques évidences : des comportements autodestructeurs, l'alcoolisme et la toxicomanie. À mon avis, ce qui différenciait le plus les deux hommes avait trait à leurs influences. Tandis que le Roi Léopard révérait spécialement les Grecs anciens, ainsi que Blake, Rimbaud, Huxley et Nietzsche, l'admiration de *L'homme au regard magnétique* était plus circonscrite, en fait, elle se bornait à Marion Mitchell Morrison alias John Wayne<sup>22</sup>. D'après Deschambault-Leblond, c'est en contemplant le regard ravageur de l'acteur dans le film *True Grit* que Fabrice Degas aurait ressenti l'appel de la caméra. Dans son manuscrit, le prête-plume rapportait que cette interprétation avait valu à John Wayne le seul Oscar de sa carrière. Il ne précisait pas toutefois que la vedette

---

<sup>21</sup> Deschambault-Leblond cite une publication gouvernementale. Ce qui m'échappait néanmoins était la raison pour laquelle il omettait de relater la thérapie psychanalytique suivie par Degas. Pourtant, celle-ci occupait un chapitre entier du manuscrit de l'acteur. Il est possible que Deschambault-Leblond n'adhérât pas aux théories de la psychologie prénatale.

<sup>22</sup> D'autres acteurs avaient évidemment marqué l'imaginaire de Fabrice Degas. Or, ce n'était pas en raison de leurs performances dramatiques ni de leur charisme, mais bien d'un accessoire associé à leur personnage : un chapeau, un costume, un pistolet, un cure-dent, etc.

hollywoodienne y apparaissait vieillissante et ventrue. D'ailleurs, ce rôle de Rooster Cogburn rompait avec ceux qu'il avait tenus tout au long de sa carrière<sup>23</sup> ; abandonnant momentanément la figure archétypale du justicier vertueux, Wayne interprétait plutôt un marshal corrompu et alcoolique. En relatant cette anecdote, l'écrivain érudit omettait cette fois le fait que ce personnage fictif était borgne (comme le deviendrait Fabrice Degas à la suite d'un accident). Cette entorse à la vérité cachait-elle une demande explicite de Degas ? Je commençai à croire que mon prédécesseur avait eu le « privilège » de s'entretenir avec l'acteur, du moins les deux hommes étaient en contact. Car en réalité, ce n'étaient pas les yeux perçants de John Wayne qui avaient suscité la vocation de Degas, mais bien cette intensité extériorisée par un seul œil ; ce qui témoignait des capacités d'interprétation extraordinaires de Wayne. Comble de l'ironie, Fabrice porterait un cache-œil du même côté que le personnage incarné par la vedette de *True Grit*<sup>24</sup>.

Je fus satisfait du travail accompli ce matin-là, même si je ne m'étais jamais contenté de si peu. Dans des circonstances ordinaires, je m'obligeais à écrire six pages quotidiennement. Cette norme n'était pas l'effet d'un caprice ou d'un chiffre pigé au hasard. Elle ne s'était pas élaborée non plus sur la base de ma productivité moyenne à l'intérieur d'une période donnée. Cette prescription quantitative correspondait plutôt au rythme de travail de Stephen King au summum de sa production littéraire — quand il recourait encore à des stimulants. Dans le but de redorer l'image de Fabrice Degas et d'étoffer mon récit, j'écrivis à mon éditeur pour lui demander de contacter qui de droit afin d'obtenir une liste plus exhaustive des influences de l'acteur. Je profitai de l'occasion pour le rassurer à l'égard de la progression de la

---

<sup>23</sup> Néanmoins, l'acteur surnommé « The Duke » y incarnait toujours un homme viril, dur et solitaire. Et de son propre aveu, il était demeuré le même toute sa carrière : « Quel que soit le personnage, j'ai joué John Wayne dans tous mes films et ça m'a plutôt pas mal réussi ».

<sup>24</sup> J'avais lu qu'une erreur s'était glissée dans le long-métrage. Au moment où Rooster Cogburn — John Wayne — s'attaque à une bande, il porte son cache-œil du côté gauche. Pourtant, un peu plus tard dans la même scène, l'accessoire couvre momentanément son œil droit.



biographie en lui servant sa propre rhétorique, soit en y disséminant quelques dictons populaires. *Y'a pas de lézard. Le projet va bon train. L'affaire est dans le sac.*

*De l'écrivain fantôme.* C'est le mot d'accompagnement que je dictai au fleuriste à l'autre bout du fil. Le bouquet serait livré le lendemain matin. Épuré, l'assemblage était composé de roses, de lys et d'orchidées cymbidium — les préférées de Fanny, supposais-je. Je lui envoyais à l'occasion des fleurs pour souligner une fête quelconque. De cette façon, l'attention ne trahissait pas mes réels sentiments à son égard, pas plus qu'elle ne révélait une tentative de séduction. En mars, je lui avais fait parvenir un bouquet pour la Journée mondiale de la procrastination (je notais les dates pour espacer raisonnablement mes envois). Le 4 mai, c'était un arrangement de lys de calla rouges qu'elle recevait pour la Journée internationale des pompiers — je m'en voulais encore pour ce faux pas. Aussi, puisque Fanny était ambidextre, je m'étais montré burlesque en soulignant la Fête des gauchers par une composition d'œillet et d'iris. Mais en ce 8 novembre, rien n'était propice au badinage. C'était la Journée mondiale de la radiographie, de l'urbanisme, de la solidarité intersexe. Au Canada, on commémorait les anciens combattants autochtones.

Je consultais le site web du fleuriste quand Fanny m'avait envoyé un texto auquel j'avais répondu sommairement (pour réfuter mes spéculations télépathiques, je me rappelai toutes ces fois où j'avais une pensée pour Fanny et qu'elle n'entrait pas en contact avec moi). Son premier signe de vie en six jours : elle commençait une relation et, fidèle à elle-même, m'avait négligé. *Je m'ennuie de toi. Tu travailles sur quoi ?* À présent, je souhaitais lui parler de vive voix.

À travers le vacarme d'un batteur électrique, j'eus peine à entendre sa voix feutrée. Fanny préparait des muffins végétaliens à l'érable pour sa mère. Même s'il était près de treize heures, je devinai mon amie en robe de chambre doublée d'un tablier, une main tenant son téléphone et l'autre mélangeant en catastrophe les mauvaises quantités de farine, de fécule, de levure chimique, de graines de chia, de cannelle et de sel. Fanny n'avait pas de main dominante. Pour elle, l'ambidextrie était de première utilité. Quand ses mains

n'imageaient pas ses paroles, elles s'affairaient chacune de leur côté pour venir à bout de toutes ces tâches qui s'accumulaient.

- Fabrice Degas, c'est pas l'acteur à l'œil de pirate ?

Le malaxeur s'était arrêté et j'entendis en arrière-plan le bruit de la machine à laver puis les voix criardes de polémistes qui pinaillaient sur les ondes.

- Exact.
- C'est vrai ce qu'on dit sur sa femme ? Qu'elle fait des ménages la nuit pour que monsieur n'ait pas à s'trouver une autre job ?
- Y paraît ouais...
- Il me dégoûte. Comment tu fais ?
- Bon, t'es certaine de vouloir aller voir ta mère ? T'es pas obligée. Surtout avec ce qui s'est passé la dernière fois.
- Oui, oui, ça va aller. Je dois t'laisser/ma mère m'attend/tu sais comment elle

Fanny jouait du batteur électrique et sa voix me parvenait par saccades.

- Moi aussi. Stop. Bonne chance. Stop.

Elle avait déjà raccroché, manquant mon allusion au télégramme.

## VIII

L'appel de Fanny m'arracha à l'écriture du premier épisode des tribulations de Degas. Comme il fallait s'y attendre, la rencontre avec sa mère s'était mal déroulée. Fanny n'espérait pas une mère aimante, simplement une mère qui ne s'acharnait pas à la détruire. Entretenir un rapport neutre, sans heurts. S'en tenir aux caprices de la météo et aux aliments miracles auxquels son ascendante vouait un culte. Son corps était un temple. Pour sa mère, présumai-je, le fait d'avoir mis au monde un enfant tel que Fanny était une anomalie. À l'antipode, mon amie possédait un sens aigu des valeurs morales et des responsabilités : une fille irréprochable prend soin de ses parents vieillissants. J'avais d'ailleurs l'impression que sa conduite témoignait moins d'un acte de reconnaissance envers sa mère qu'une obligation envers la figure maternelle. J'imagine que l'idée même de la considérer comme une femme cruelle était suffisante pour alimenter sa culpabilité. Fanny était ainsi tiraillée entre deux sentiments contraires : celui d'être redevable envers sa génitrice et la crainte du pouvoir qu'elle avait de l'anéantir.

Fanny me raconta que sa mère l'avait remerciée pour les petits gâteaux pour ensuite s'empresser de lui reprocher la rareté de ses appels et de ses visites ; lui réitérant la précarité de sa situation de femme octogénaire et divorcée. Puis, du même ton réprobateur, qu'elle lui devait reconnaissance et sollicitude (il fallait entendre « dévouement »). Malgré sa résolution de ne discuter que de météo et d'aliments aux vertus thérapeutiques, Fanny n'avait pu s'abstenir de lui révéler qu'elle avait un nouvel amoureux. *Tant que tu ne guériras pas ton égoïsme, personne ne voudra d'une relation sérieuse avec toi.* Toute sa jeunesse, sa mère l'avait trimballée d'un psychologue à l'autre. *Ton frère était tout juste né que tu étais jalouse de l'attention qu'on lui portait.*

Mon amie était bien consciente de la toxicité de cette relation, mais couper les ponts avec sa propre mère lui paraissait inconcevable. Je tentai de la reconforter et, avec émotion, Fanny me déclara que j'étais son ami le plus précieux. Comme chaque fois qu'elle s'épanchait de

tendresse à mon égard, je dus me retenir de lui confesser mon secret. Elle était la seule femme que j'eusse jamais aimée. Mais l'amour que je lui portais était condamné au silence. Car si je lui avouais mes réels sentiments, Fanny prendrait ses distances pour ne pas attiser mes espérances, cela je le savais. Je m'étais donc résigné à occuper le rôle qu'elle m'avait attribué : un ami fidèle.

Je n'eus d'autre choix que de l'entendre me parler de lui. *Jason n'était pas comme les autres*. Ce pompier-là était non seulement attentionné et doux, mais un excellent cuisinier — propriétaire de deux restaurants par surcroît. Cette dernière particularité me disqualifiait pour toujours. À leur second rendez-vous, Jason l'avait reçue avec un jarret de veau, *exquis*, s'exclama-t-elle. Avec jalousie, j'espérai que Fanny découvre que son pompier-restaurateur avait cueilli une marmite dans l'un de ses établissements pour la déposer platement sur sa cuisinière. Mieux encore, qu'elle apprenne que Jason avait doté ses caisses enregistreuses d'un logiciel qui falsifiait les factures. Le pompier aurait du mal à convaincre Fanny de souscrire à une telle violation de la loi. Mais nous contrevenons tous à certains principes, même Fanny. Après tout, elle me commandait des articles pour les signer de son nom. Notre conversation me laissa un goût amer, d'autant qu'elle ne fit aucune allusion au bouquet que je lui avais envoyé. Plutôt que de retourner à ma besogne, je tentai de sonder ce qui distinguait ma vie de celle de Fanny. Ma réponse fut l'absence. J'étais reclus et anonyme, absent de moi-même. Est-ce pourquoi j'avais choisi un métier de l'ombre ?

Ma journée de travail était foutue.

Je m'approchai du coffre de mon père. Artéfact qu'il avait lui-même hérité de son paternel. J'eus la curieuse sensation de procéder à son autopsie psychologique, à tout le moins de m'introduire par effraction dans son intimité. Deux jours auparavant, lorsque j'avais finalement fait sauter le robuste cadenas qui protégeait ses secrets, j'avais été incapable de regarder à l'intérieur. L'examen de ses papiers personnels scellait pour moi son existence. En soulevant le couvercle de la malle, mes réticences cédèrent à une extrême

déception. Ce coffre qui aurait dû receler des siècles d'archives était trop volumineux pour son contenu, le trésor familial se résumant à une dizaine de chemises plastifiées.

Mon désappointement était à la hauteur de celui que j'avais ressenti au Noël de mes sept ans. Cette année-là, j'avais pris soin de n'inscrire qu'une seule suggestion sur ma liste de cadeaux : *Grosses voitures de Batman et du Joker*. Lorsque mes parents avaient déposé les présents sous l'arbre quelques semaines plus tard, un seul coup d'œil m'avait suffi pour déduire qu'aucune des boîtes n'était assez grande pour contenir les véhicules. Le jour tant attendu, j'avais donc déballé sans entrain mon premier cadeau pour découvrir, au milieu d'une débauche de papier de soie, les automobiles du héros et de son rival non pas en format miniature, mais microscopique. Et c'était avec la même humeur, trente ans plus tard, que je remuai nonchalamment les enveloppes plastifiées sans espoir d'y dégoter un quelconque objet précieux. Contrarié, j'allai m'engourdir devant la télévision.

En fin d'après-midi, je fus malgré tout dans de meilleures dispositions. Le coffre aux trois quarts vide m'évoqua même une analogie avec la cosmologie — enfin, du peu que j'y comprenais. Le big bang aurait produit autant de matière que d'antimatière. Chaque particule de matière aurait eu son double qui possédait les mêmes propriétés, mais d'une charge électrique opposée. Leur coexistence étant impossible, elles se seraient annihilées mutuellement. Une minuscule fraction de matière aurait toutefois subsisté à cette autodestruction. Notre existence découlerait donc d'un excès de matière. Ce coffre me confrontait une fois de plus à mon aversion pour la loi du plus grand nombre. C'est pour cette raison que je n'avais jamais acceptée de me considérer comme un enfant du big bang, bien que l'idée d'être issu d'une explosion m'ait toujours plu — que du chaos naisse l'ordre. Or, l'utilisation du terme explosion était abusive, les scientifiques qualifiant plutôt l'instant initial de dilatation rapide. Qu'il s'agisse d'une explosion ou d'une expansion, je souhaitais simplement recoller mes propres morceaux.

La faim me rappela à la vie concrète. Ce pan du réel duquel on ne peut se soustraire complètement sans risquer de tomber dans la folie. Je servis un festin de saumon et de

crevettes en canne à Zach et me contentai des restants de la veille. Ensuite, je sortis dans ma cour pour griller quelques cigarettes. C'était une minuscule enclave en forme de pointe de tarte située entre le mur de l'immeuble et une clôture métallique. J'avais installé un écran brise-vue afin de me parer du décor désolant qu'offrait le territoire de mon voisin. Dans ce champ d'herbes hautes gisaient de la ferraille, des matériaux de construction et deux voitures abandonnées. Fanny avait baptisé mon voisin Cro-Magnon pour son habitude de faire brûler des substances inidentifiables dans un gros baril dont les émanations, selon ses dires, étaient nauséabondes — d'ailleurs, elle le percevait en vert en raison de sa synesthésie<sup>25</sup>.

C'est avec l'ambition de mener mes recherches de manière systématique et approfondie que je retournai à mon bureau. Mon éditeur avait répondu à mon courriel de la veille. Il m'annonçait que l'acteur se trouvait à nouveau en thérapie pour ses problèmes d'alcool ; Degas était privé de tous contacts avec l'extérieur pour les quatre prochaines semaines. Il me serait impossible de communiquer avec lui avant la remise du manuscrit. De toute manière, ce qu'il y avait à savoir sur Fabrice Degas m'avait déjà été transmis, me rapportait mon éditeur. Je le remerciai en ajoutant néanmoins que certains détails et précisions seraient tout aussi profitables pour mon travail que pour l'image de l'acteur — à laquelle Degas semblait accorder une importance disproportionnée, pensais-je.

Je me concentrai ensuite à traduire et à résumer les premiers documents trouvés dans le coffre.

---

<sup>25</sup> Je pris conscience que la plupart de mes proches souffraient d'un trouble ou d'une infirmité. Outre sa synesthésie, Fanny se disait victime du syndrome de Münchhausen par procuration de sa mère. Mon défunt ami Max était aveugle (il n'avait jamais accepté le terme non voyant pour des raisons évidentes). Mon père souffrait d'anxiété généralisée et sa mère du trouble de la personnalité limite. Fabrice Degas était devenu borgne à la suite d'un accident de ski et Zach n'avait que trois pattes. De manière plus bénigne, mon grand-père paternel était allergique à l'humour français.

[Document 1] 7 novembre 1950. Travel request order. Délivrée par l'IRO à Kazimierz Samborski # F4038/618 038. Déplacement par train le 10 novembre de Wetzlar à Ludwisburg via Stuttgart en Allemagne. But du voyage : départ pour le Canada. Accompagné par Sonja Samborski.

*Notes\* Pourquoi le nom de mon père n'y figure pas (il est âgé de 6 mois). IRO : Organisation internationale pour les réfugiés. Sous l'égide des Nations Unies, l'agence gérait les flux de personnes déplacées après la Seconde Guerre mondiale. Wetzlar se situait dans la zone d'occupation américaine et accueillait les réfugiés expulsés des territoires allemands de l'Est au début des années 1950.*

[Document 2] 4 novembre 1950. Certificate of discharge. Délivré par l'armée américaine. Caporal Kazimierz Samborski # 84054. À titre de civil, gardien durant 15 mois (4002<sup>nd</sup> Labor Service Co). Libéré pour émigrer au Canada. Identification data : 10 avril 1924. 6 pieds 3. 175 livres. Polonais. Yeux bruns. Cheveux noirs. Ossature moyenne. Efficacité et caractère : excellent. Empreinte de son index.

*Notes\* Gardien d'août 1949 à novembre 1950. Mais où exactement ? J'ai le souvenir d'une photo de lui sur une jeep en présence de deux autres hommes. Ils sont en tenue militaire (police). Kazimierz fixe l'objectif d'un regard sévère.*

[Document 3] 30 septembre 1947. Certificate of discharge. Délivré par l'armée américaine. Samborski, Kamierz # 2336. A travaillé comme civil durant 18 mois (4804<sup>th</sup> Labor Service Co). Libéré à sa propre demande. Identification data : 10 avril 1924. 6 pieds 3. 166 livres. Polonais. Yeux bruns. Cheveux blond foncé. Ossature moyenne. Efficacité et caractère : excellent.

*Notes\* Son prénom est mal orthographié. Quelle était sa fonction ? Découvrir ce qu'il faisait entre ces deux affectations au sein de l'armée : soit de septembre 1947 à août 1949.*

[Document 4] Non daté. Allied expeditionary force. D.P. Index Card. Numéro d'enregistrement : C01044385. Nom : Samborski, Kazimierz.

*Notes\* Kazimierz a donc été dans un camp de réfugiés. Lequel ? M'informer sur les camps.*

Un détail dans le document n° 5 éveilla ma curiosité, bien que dans une autre conjoncture cet élément n'eût pas attiré mon attention : si je n'avais pas initialement baptisé ma chatte Trinité, si Francis n'avait pas évoqué la Sainte Trinité et un mélange médicamenteux du même nom. Dans l'entête de cette lettre du Père Krolikowski, sous la mention Franciscan Fathers, était indiqué Holy Trinity Church <sup>26</sup>. Datée du 14 mai 1955, la missive dactylographiée était destinée au Dept of National Health and Welfare. En tant qu'aumônier des immigrants polonais, Krolikowski déclarait connaître Michaël et Kazimierz Samborski. Cette information contredisait ce que mon paternel avait toujours affirmé, à savoir que mon grand-père était débarqué sous le nom de Dombrowski à Halifax en 1951.

En outre, le Père Franciscain signifiait aux autorités que Kazimierz était le seul à s'occuper de l'enfant et à assumer ses frais de subsistance depuis 1952. Toutefois, lorsqu'il devait s'absenter pour le travail, une femme de sa connaissance prenait soin de son fils. À ce sujet, Krolikowski faisait part des réticences de Kazimierz à divulguer l'adresse de cette dernière. Il craignait que son épouse, qui habitait Toronto depuis trois ans, tente de reprendre leur fils bien qu'elle l'eût déjà abandonné. Est-ce que les services sociaux enquêtaient sur les compétences parentales de mon grand-père? Remettaient-ils en question sa garde exclusive? Certes, un homme qui avait la charge de son enfant était plutôt rare à l'époque. Ce qui était plus probable, estimai-je, c'est que ma grand-mère avait elle-même prévenu les autorités.

La pièce n° 16 affichait le même entête que la missive du document n° 6. Envoyée par Krolikowski le 25 mai 1956, cette lettre tentait de persuader ma grand-mère, Sonja, de retourner auprès de son mari. Apparemment, mon grand-père avait le cœur brisé. Au dire de l'ecclésiastique, leur séparation était due à de l'incompréhension et à un manque de convictions quant aux sacrements du mariage. Si Krolikowski saluait leurs précédentes tentatives de réconciliation, il rappelait à ma grand-mère que la dernière n'avait tenu que

---

<sup>26</sup> L'église se trouve toujours au 1660 rue Centre à Montréal, mais elle porte maintenant le nom de Most Holy Trinity Church.



deux mois. Le Père considérait qu'elle se comportait comme une enfant qui ne se satisfait de rien. Il convenait du tempérament agressif de mon grand-père, ajoutant néanmoins que ses colères étaient le plus souvent provoquées par le manque de considération qu'elle lui portait.

Cette intrusion dans les arcanes de la vie maritale de mes aïeux me rendit soudainement mal à l'aise. À vrai dire, j'avais entendu parler des sautes d'humeur de mon grand-père et du narcissisme de ma grand-mère, mais de le voir écrit noir sur blanc de la part d'un tiers me laissa pantois. De toute évidence, Sonja ne répondait pas au modèle de la parfaite épouse des années 1950. Quoiqu'elle fût femme au foyer lorsqu'elle revenait temporairement auprès de mon grand-père, elle ne voulait pas avoir la responsabilité de son fils et encore moins celle des tâches domestiques. Du reste, il n'était pas question pour elle de combler les besoins de son mari ni de se plier à ses quatre volontés. En fait, Sonja n'avait que faire des conventions tout autant que du bien-être de ses proches.

Après une longue et pénible journée à l'usine, imaginai-je, Kazimierz devait rentrer dans le minuscule appartement sans jouir de l'accueil chaleureux de son épouse, sans s'enorgueillir de la présence discrète d'un fils bien soigné, sans y trouver un repas chaud sur la table. Laissé à lui-même, il enlevait ses chaussures et se servait à boire. Pour côtoyer son épouse, Kazimierz devait se rendre dans la chambre à coucher. Vautrée sur le lit, le visage exempt de maquillage et dissimulé derrière un magazine<sup>27</sup>, Sonja ne daignait lui parler ni même le saluer.

Pourtant, son mari ne regardait jamais d'autres femmes et lui était fidèle, le contraire aurait fait de lui un homme mauvais, c'est du moins ce qu'inférait le Père franciscain. Bien sûr, Kazimierz faisait tout pour que Michaël soit heureux. Mais il réalisait que son enfant avait besoin de la sécurité et de l'amour que seule une mère peut offrir. Michaël était un enfant

---

<sup>27</sup> Il va sans dire qu'elle ne lisait pas le magazine *Housekeeping Monthly*. Un an plus tôt, soit en mai 1955, y paraissait un article intitulé *The Good Wife's Guide*. L'article comportait 18 règles à suivre pour devenir la parfaite épouse au foyer. À moins, bien sûr, qu'elle eût pris plaisir à contrevenir à ces conventions.

abandonné : lorsque son père ne le confiait pas à l'orphelinat, il le laissait aux soins d'une autre femme. L'enfant de cinq ans était bien conscient que cette étrangère n'était pas sa mère.

Plutôt habile, Krolikowski soulignait la visite que Sonja avait faite à l'orphelinat. Il était touché d'apprendre qu'elle avait pleuré en voyant les enfants jouer avec les religieuses polonaises puis la félicitait d'avoir prié avec son fils. Son amour pour les enfants devait être authentique puisque Michaël l'aimait en retour. Ce dernier parlait souvent d'elle et suppliait le Père céleste pour qu'elle revienne. D'ailleurs, le franciscain promettait de leur venir en aide si elle décidait de rentrer à Montréal auprès de sa famille. Et pour consolider son plaidoyer, Krolikowski terminait la lettre par quelques aphorismes.

*En donnant la vie, les humains participent au travail créatif de Dieu. Le rôle d'une mère est capital, c'est dans son utérus que commence la vie. Alors que les procréateurs impriment leurs caractéristiques individuelles sur le corps de leur enfant, le Tout-Puissant crée une âme en y imprimant sa propre image. Un enfant appartient complètement à Dieu. Les parents ne sont que des tuteurs temporaires. Ils doivent lui enseigner à aimer Dieu et à le servir. S'ils accomplissent cette tâche, une très grande récompense les attendra au paradis, s'ils ne le font pas, ils seront condamnés et punis. N'ignorez pas cette lettre. Réfléchissez-y beaucoup. Elle pourrait vous apporter l'illumination et vous guider sur le chemin de la joie et du bonheur de vivre avec Dieu... Dieu faisant aussi partie de votre mariage.*

Malgré cet ultime effort de Krolikowski, ma grand-mère ne revint jamais vivre à Montréal. Elle préféra le climat californien, un homme d'origine allemande et l'Église luthérienne. Elle ne reverrait son fils que vingt ans plus tard.

## IX

Francis m'invitait au cinéma. Son ami avocat serait présent et nous pourrions discuter de mes problèmes d'héritage après la séance. Il y avait cependant un lézard, le plaideur était très affairé et Francis avait dû l'appâter avec une production mettant en vedette son acteur de prédilection : Denzel Washington. Ne sachant pas s'il plaisantait, je répliquai à demi-sérieux que je n'avais pas de griefs particuliers contre Washington et, naturellement, encore moins de motifs de décliner des conseils gracieusement prodigués par un avocat — cette tendance à me mouler aux situations m'exaspérait. Francis me prévint que le film de 139 minutes dépeignait une catastrophe aérienne et qu'il fallait m'attendre à une débauche d'effets spéciaux. Puis, il éclata de rire, me donna rendez-vous à dix-neuf heures et raccrocha aussitôt.

À l'heure prévue, je retrouvai mon nouvel ami à l'entrée de l'immense cinéma situé au centre-ville. À sa demande, nous nous retranchâmes le long d'un mur pour plus de discrétion, ce qui me convenait parfaitement. Francis souhaitait éviter les regards et les salutations ; le prix de la notoriété, expliqua-t-il. Toutefois, c'est plutôt la masse humaine qui assaillait les comptoirs alimentaires qui sembla susciter son agacement. Est-ce qu'on s'empiffrait au musée, au théâtre, à l'opéra ? Le *pop-corn* — Francis mit l'accent sur la première syllabe — devait être prohibé. Non seulement la consommation de maïs portait atteinte à la propreté et à l'hygiène (les graines abandonnées sur les sièges et les accoudoirs gras), mais celle-ci venait corrompre l'expérience cinématographique par l'émission de sons inopportuns. Le critique réprouvait, à voix basse, les bruits parasites produits par ces mains qui grappillent leur fourrage, ces bouches qui mâchouillent et qui sabotent une réplique sentie ou un silence éloquent. Il réprouvait ces gorges qui aspirent des litres de boisson sucrée pour remédier à une concentration excessive de chlorure de sodium. Devions-nous tolérer ces consommateurs de calories vides alors que déjà il y avait les retardataires, les toussoteux, les commentateurs compulsifs, les rieurs débridés et les hyperactifs qui remuent sans cesse sur leur siège ?

La tirade prit abruptement fin lorsque Francis reconnut son ami avocat à travers la foule. Bien que le membre du barreau discutât au téléphone, il aperçut le signe de ralliement de Francis avant de décocher un sourire dans notre direction. D'apparence soignée, le quadragénaire était petit et compact. Malheureusement, ses chaussures à bout effilé tranchaient avec sa morphologie et gâtaient sa quête d'élégance en mettant en évidence sa silhouette déjà peu flatteuse. Il se joignit à notre aparté, fit un clin d'œil à Francis et par un signe de la main s'excusa de ne pouvoir interrompre sa conversation. *Oui Madame. Comprenez-moi bien Madame, je... En effet, la plupart des jurisprudences l'admettent, Madame. Je fais tout ce qui est en mon pouvoir (Madame).* Puisque nous étions en retard et que l'avocat lançait encore des titres de respect, Francis s'impatienta. Il bâcla les présentations, nous fournit nos billets et se mit en route — cette fois-ci, j'étais convaincu qu'il ne plaisantait pas. Je lui emboîtai le pas en m'assurant que Maître Arouch nous suivait. Comme si tout avait été chorégraphié, l'avocat termina son appel juste au moment de présenter son ticket au préposé.

Malgré l'obscurité de la salle, Francis ne ralentit pas sa cadence. Il trouva trois places libres à l'extrémité d'une rangée et s'assit en silence. Les dernières publicités défilaient à l'écran quand la disposition de notre trio m'évoqua les photographies accrochées dans l'appartement de Francis. Notre « agencement » était le même que sur les clichés où le critique apparaissait avec sa petite amie doublée d'une inconnue. Francis était à droite, Youssef à gauche (en tant qu'intime) et moi, la pièce rapportée, au milieu. J'avais l'impression que Francis reproduisait volontairement ce schéma. S'il ne nous avait pas obligés explicitement à nous asseoir selon cet arrangement, son échappée semblait avoir été préméditée dans ce but. Je fus bien conscient de l'extravagance de ma théorie, d'autant qu'aucun mobile ne pouvait expliquer un si étrange comportement, sinon un trouble obsessionnel compulsif. Ce n'est toutefois pas pour cette raison que je me calai ensuite dans mon siège, il s'agissait plutôt d'un réflexe appris : mon père s'abaissait ainsi afin de ne pas obstruer la vue des spectateurs derrière lui — ce comportement mimétique était superflu, car je faisais cinq pouces de moins que lui.

Malgré le charme et les qualités d'interprétation de Denzel Washington, Youssef ne manifestait aucun émoi. Le pilote, que l'acteur interprétait avec justesse, faisait pourtant atterrir son appareil en dépit d'un important bris mécanique, sauvant ainsi la vie de centaines de passagers. De mon côté, je ne fus pas insensible au dilemme moral auquel le scénariste nous confrontait. Alors que les experts de l'aviation étaient convaincus que la savante manœuvre du commandant avait empêché l'écrasement de l'appareil, devaient-ils pour autant le condamner pour avoir consommé de l'alcool avant et durant l'exercice de ses fonctions ? Il faut dire que les avocats de la compagnie aérienne tentaient par tous les moyens de faire porter la responsabilité des six décès au pilote.

L'intrigue fictionnelle me fit penser à ma grand-mère. Alléguant que ses maux de dos chroniques n'étaient pas dus à un accident automobile — dont elle était responsable de surcroît —, mais à une intervention médicale qui s'en était suivie, Sonja n'avait pas hésité à poursuivre son médecin traitant. Étonnamment, ma grand-mère avait gagné sa cause. À une autre occasion, sa malhonnêteté s'était retournée contre elle : ayant refusé de louer un logement à une mère monoparentale, la cour l'avait condamnée à verser 40 000 dollars à la femme en question. Quant à Denzel Washington, son avocat était parvenu à invalider le rapport d'analyse toxicologique qui l'incriminait. À la fin de son témoignage, Denzel avait néanmoins fait volte-face en avouant la vérité sur son état durant le vol. Malgré tout, les autorités de l'aviation avaient consenti à l'exonérer de toutes responsabilités.

Francis avait apprécié le film, tout comme Youssef d'ailleurs (ce que j'avais perçu comme de l'indifférence dissimulait en réalité une attention soutenue). Le critique entretenait toutefois quelques réserves quant à la transparence du scénario. L'analyse en resta là, car nous montâmes dans un taxi pour nous retrouver dans cette même taverne urbaine où Francis et moi avions eu notre première discussion après le vernissage de Marie-Ève Larrivée. *Des Monkey Glands*, lança indolemment Francis au serveur qui s'empressa de nous servir — les privilèges de la notoriété, pensais-je, un peu embarrassé. Puis, se soumettant au programme du critique, Youssef s'enquit diligemment de mon affaire d'héritage. L'avocat me prodigua deux ou trois conseils, sa glose aurait toutefois pu être écourtée de plus de la moitié, d'autant

que ces recommandations me parurent plutôt élémentaires. Son débit lent et ses redondances s'expliquaient sans doute par les exigences de sa profession dont la rémunération était basée sur une tarification horaire.

Aussitôt le service rendu, Youssef canalisa ses énergies sur Francis. Ils échangèrent des nouvelles pour ensuite se remémorer des événements passés qui leur appartenaient et qui ne me concernaient pas. Encore une fois, j'eus l'impression d'être mis à l'écart. De fait, je me sentais fréquemment de trop au sein d'un groupe. J'espérais seulement que mon sentiment d'exclusion ne dérivait pas de la disposition de notre trio autour de la table : cette configuration rompant avec le schéma que j'avais identifié précédemment chez Francis. Pour me distraire, j'imaginai les mots que Fanny m'adresserait dans une telle situation : *Encore ton complexe d'Œdipe irrésolu. Tu t'isoles pour ne pas risquer d'être exclu.* Quelques instants plus tard, dans un dernier espoir de surpasser mes émotions négatives, je répétais intérieurement un discours bienveillant comme le proposait Jack Milton<sup>28</sup> dans l'un de ses « savants » ouvrages.

*Les gens apprécient ma présence.  
J'ai de la valeur et mérite l'attention d'autrui.  
Je suis drôle, intéressant et intelligent.*

Bien sûr, ces inepties n'améliorèrent en rien mon état. Il me fallait plutôt profiter de l'instant présent qui, à ce moment-là, me proposait une beuverie entre mâles. Pourquoi me soustraire à la camaraderie et à la virilité grégaire ? Depuis des siècles, les hommes se réunissaient pour s'enivrer et conforter leur identité sociale. Pour boire entre eux, ils créaient des confréries, des clans et même des sociétés secrètes — et que dire des tavernes avant qu'elles ne deviennent « urbaines » (c'est-à-dire civilisées) et ouvertes aux femmes ? À toutes les époques, les mâles avaient inventé les plus improbables divertissements pour échapper provisoirement à la réalité. Je pensai notamment au curling qui n'avait été qu'un

---

<sup>28</sup> L'un de mes hétéronymes au goût horrible qui publiait dans la collection *Croissance personnelle* d'une maison d'édition bien connue.

jeu à boire jusqu'à son intronisation aux Jeux olympiques. Les joueurs qui ne vidaient pas leur verre lors d'une manche étaient châtiés sévèrement : on les obligeait à déplacer de lourdes pierres à l'aide de petits ballets jusqu'à une cible placée au bout d'une longue surface bien enlignée — pour en faire un sport honorable plutôt qu'une épreuve expiatoire, on exigera plus tard que la surface de jeu soit glacée.

Je pensai aussi au Ku Klux Klan qui avait été créé par six militaires sudistes à leur retour de la guerre de Sécession. Souffrant d'ennui, ces vétérans d'origine écossaise se rencontraient pour oublier la menace de voir leurs privilèges d'hommes blancs affaiblis. Si d'abord leurs réunions ne consistaient qu'à boire, leur amusement avait ensuite emprunté une dangereuse tangente. La tête et le corps drapés, les membres du sextuor défilaient et chantaient à travers les rues de leur patelin du Tennessee<sup>29</sup> tout en prenant plaisir à effrayer les Afro-Américains qu'ils croisaient sur leur passage. Ce qui était un jeu malsain devint une confrérie si puissante et bien organisée qu'elle dépassa de loin les ambitions de ces officiers désœuvrés.

Évidemment, je n'échappais pas aux stéréotypes de la masculinité. Paralysé par un sentiment d'exclusion dans une taverne urbaine, l'affirmation de ma virilité, m'apparut-il, n'avait d'autre issue qu'un duel d'alcool. Ainsi, lors d'une escapade renouvelée du duo aux toilettes, je commandai plusieurs *shooters* de vodka pour déstabiliser mes camarades qui s'abreuvaient jusque-là de gin et d'absinthe dilués de jus d'orange. Deux heures plus tard, devant l'imminence de ma victoire, j'annonçai mon départ à ce qui restait du critique et du

---

<sup>29</sup> Pulaski était le nom de la ville en question. Elle fut fondée en 1809 en l'honneur d'un héros de la Révolution américaine, Kazimierz Michał Władysław Wiktor Pułaski. L'homme, dont le prénom composé contenait celui de mon père et de mon grand-père, fut non seulement un héros aux États-Unis, mais en Pologne en 1772 (lors du premier partage de son territoire entre l'empire de Russie, le royaume de Prusse et l'empire d'Autriche. Comble de l'ironie pour le KKK, qui exècre entre autres ce qui n'est pas blanc et hétérosexuel, plusieurs scientifiques ont la conviction que Pulaski était une personne intersexuée.

plaideur. Ils se levèrent difficilement pour ensuite s'accrocher à moi et m'imposer leur affection.

Je dus m'endormir dans une ivresse agitée, car je me réveillai en sursaut dans des draps trempés. Zach avait abandonné le lit et m'observait d'un air effaré sur le meuble d'appoint. Mon dernier cauchemar m'épouvantait encore. J'étais dans un crématorium, et un prêtre, qui ressemblait étrangement à Lucjan Krolikowski, donnait la dernière onction à mon père dans son cercueil. La construction de fortune était conçue négligemment, des clous mal enfoncés et tordus dépassaient des planches ajourées. Le sosie de Krolikowski s'éloigna du cercueil et je m'approchai pour constater avec horreur qu'il avait appliqué une huile noire et visqueuse sur le front de mon paternel. Le liquide se répandait sur son visage et s'immisçait dans les replis de sa peau. Je remarquai que ses jambes avaient été repliées afin que son corps puisse loger dans le cercueil. *Hier en chair, demain en poussière* prononça une voix nasillarde qui n'était pas celle de Krolikowski. En levant les yeux, je découvris Pierre Lévesque, l'ami de mon père, qui se tenait de l'autre côté du coffre et me souriait (derrière lui se trouvaient des dizaines de statues inuites disposées minutieusement sur un autel).

Puis, sous l'ordre du prêtre, Lévesque et moi soulevâmes le cercueil (dépourvu de couvercle) pour le déposer sur un convoyeur afin de procéder à la crémation. Le sosie de Krolikowski psalmodiait en latin tout en activant le dispositif. Il appuyait frénétiquement sur un bouton, mais le convoyeur ne réagissait pas. C'est à ce moment que les lèvres de mon père remuèrent. Le liquide gras qui gorgeait sa bouche l'empêchait de parler clairement. D'un spasme inattendu, il régurgita violemment. Et alors que je nettoyais délicatement le contour de ses lèvres avec mes doigts, je l'entendis murmurer *si je vis, ce n'est plus moi qui vis, c'est un autre qui vit en moi*. Hors de lui, Krolikowski nous ordonna de déplacer le cercueil vers les flammes. De toutes mes forces, je tentais de retenir la boîte funèbre tandis que Lévesque la poussait vers le four. Mais d'un coup de poing d'une puissance insoupçonnée, le prêtre réussit à démarrer la machine. Impuissant, j'observai le corps de mon père, dont les lèvres remuaient encore, être avalé par le feu.



Après avoir repris mes esprits — de son côté Zach affichait le même regard apeuré —, je me levai pour inscrire les dernières paroles de mon paternel sur un moteur de recherche. Elles faisaient référence à un passage de l'apôtre Paul dans son épître aux Galates (chapitre 2, verset 20). *J'ai été crucifié avec Christ ; et si je vis, ce n'est plus moi qui vis, c'est Christ qui vit en moi (...)*. Cette découverte aviva mon inquiétude. Mon inconscient avait mis dans la bouche de mon père un verset dont j'ignorais l'existence. J'avais lu quelque part que la conscience est une île entourée par un océan d'inconscient. Ce qui m'était inconnu était en train de me déposséder de moi-même. Je perdais le contrôle et, tout comme mon père et mon grand-père, mon destin ne m'appartenait plus.

## X

Une aura de mystère flottera toujours autour de ma famille paternelle. Celle-ci s'était déchirée en deux clans et chacun d'eux semblait vouloir préserver sa part d'informations privilégiées et ses secrets. Ces versions fragmentaires, parfois contradictoires, contribuèrent à ériger le mythe de mon grand-père. D'ailleurs, aucun membre de la famille ne fut témoin de ses années en Allemagne ou n'eut accès à sa version des événements. Reconstituer cette période de sa vie consistait en quelque sorte à résoudre une équation à plusieurs variables inconnues.

Mon grand-père est l'aîné de cinq enfants. C'est la fille de son frère Boleslaw, un haut gradé de l'armée polonaise, qui rendra visite à mon père en 2008. À l'époque, et je le regrette aujourd'hui, j'ai décliné la proposition de mon père de rencontrer Elzbieta (pour une raison insoluble, mon paternel a caviardé le nom de sa cousine dans ses mémoires). Tadeusz, le benjamin, est décédé dans la jeune trentaine à la suite d'un accident de chasse, du moins selon la version officielle. Sachant que Tadeusz trempait dans le commerce de contrebande, certains membres de la famille avaient la conviction que sa mort était reliée à un règlement de compte.

Quant aux sœurs de Kazimierz, Stanislawa et Wladyslawa, je pouvais sûrement employer les mêmes qualificatifs pour décrire leur physionomie : visage angélique, front haut et nez effilé. Et bien que mon père m'eût déjà montré les photos que j'examinais aujourd'hui, la ressemblance entre ma grand-tante Stanislawa et Meryl Streep était renversante. À tort, j'avais toujours cru que l'actrice américaine était d'origine polonaise. Le patronyme Streep ne faisait pas obstacle à cette croyance puisqu'il pouvait s'agir de son nom d'artiste. Sinon, l'ancêtre de Meryl avait bien pu angliciser son nom de famille à son arrivée en Amérique. En y réfléchissant, ma méprise à l'égard des origines de l'actrice découlait davantage de son rôle dans le film *Sophie's Choice*. Streep y incarne une Polonaise déportée à Auschwitz avec ses deux enfants. Le destin de l'héroïne y est des plus tragiques : le commandant du camp la

contraint à choisir lequel de ses deux enfants sera gazé et lequel sera soumis aux travaux forcés.

C'est un journal jauni intitulé *Ballou News* qui accapara mon attention ce matin-là. Son déchiffrement me fut plutôt ardu : l'allemand et l'anglais s'entremêlaient tout au long du bulletin et l'encre s'était estompée à certains endroits. Contre toute attente, la publication destinée aux passagers du *USS General C. C. Ballou*<sup>30</sup>, sur lequel mes grands-parents et mon père étaient venus au Canada, contenait une mine d'informations. Notamment, j'appris qu'en quittant le port de Ludwisburg en Allemagne, le navire comptait 871 passagers, un tableau dénombrant même les déportés selon leur nationalité et leur confession religieuse<sup>31</sup>.

Je consultai la base de données du port de Halifax pour contre-vérifier ces renseignements. Bien que celle-ci attestait que le *C. C. Ballou* avait accosté au Quai 21 le 18 janvier 1951, seulement 400 passagers en seraient descendus. Cette découverte inopinée me paraissait incroyable (et m'emplissait de fierté) : la disparition de 471 passagers aurait échappé à la vigilance des autorités. En y songeant, mais cette théorie m'enthousiasmait moins, cette disparition de masse pouvait aussi cacher un abominable complot. J'imaginai sans mal une nuit sans étoile et des mercenaires qui, sur le pont du navire enveloppé d'obscurité, jetaient des corps dans l'Atlantique. Complot fomenté par les Alliés afin d'éliminer des réfugiés ayant collaboré avec le régime nazi ? Mais pour m'assurer que j'avais bel et bien levé le voile sur un événement historique ignoré, je fis une relecture minutieuse des documents en ma possession. Ma déception fut à la mesure de l'enthousiasme qu'avait d'abord suscité cette trouvaille. En relisant le journal, je relevai ce qui m'avait échappé la

---

<sup>30</sup> *USS General C. C. Ballou* (1945-1981). Navire militaire américain destiné au transport des troupes. Il prit la mer pour la première fois à la fin de la Deuxième Guerre mondiale. Entre 1950 et 1952, il transporta des réfugiés entre l'Europe et les États-Unis. Plus tard, il servit durant la guerre de Corée avant d'être converti en porte-conteneurs et renommé *SS Brooklyn*. En 1981, un an après la mort de mon grand-père, il fut démantelé dans un dépôt à Taiwan.

<sup>31</sup> On y rapportait 378 Polonais et 62 Russes, mais le reste des données étaient illisibles. En ce qui a trait à l'appartenance religieuse, on dénombrait 319 catholiques romains, 110 catholiques grecs, 140 orthodoxes, 78 protestants, 43 luthériens, 4 calvinistes, 3 réformistes, 173 juifs, 2 grégoriens, 3 baptistes et 2 athées.

première fois : le *C. C. Ballou* avait fait escale à Halifax, et New York était sa destination. Ce qui élucidait, malencontreusement, le cas de ces 471 passagers « disparus » entre l'Allemagne et le port de la Nouvelle-Écosse.

Le journal du navire se terminait par un mot de l'officier d'escorte de l'organisation internationale des réfugiés. L'officier Hans Rode rappelait aux passagers la chance qu'ils avaient de pouvoir s'établir en Amérique. Une nouvelle vie s'entamait pour eux alors que plusieurs de leurs compatriotes logeaient encore dans des camps en Europe. Quelques lignes plus loin, le responsable houspillait les réfugiés qui s'étaient montrés récalcitrants au travail durant leur voyage. D'ailleurs, un dessin au goût douteux (des gribouillages illustraient les différentes sections du bulletin) précédait le mot de l'officier Rode : sur le pont du navire, deux passagers régurgitaient dans un seau débordant tandis qu'un militaire les invectivait : *Est-ce votre façon de travailler ?*

La démocratie américaine n'était pas que synonyme de liberté individuelle, renchérisait l'officier, elle signifiait aussi des lois et des règles. L'ardeur au travail était l'un de ses principes fondateurs. Profitant de son sermon pour faire l'étalage de son érudition, Rode expliquait aux déportés oisifs que le mot travail, en français, désignait originellement *douleur et difficulté* (le verbe travailler n'était-il pas issu du mot latin *tripaliare*, soit torturer ?). Quoi qu'il en soit, l'officier félicitait ensuite l'équipage, ainsi que les passagers qui avaient participé aux tâches du navire. Sur un document trouvé dans le coffre familial, une carte de travail émise par les autorités du *Ballou* indiquait que Kazimierz avait travaillé chaque jour en mer, et ce, au sein d'une équipe chargée de la peinture. J'avais néanmoins la conviction que ma grand-mère faisait partie de ces oisifs décriés par Rode : l'air hautain, juchée sur ses talons hauts et vêtue d'un manteau de fourrure — c'est l'image qui m'était restée de notre seconde et dernière rencontre — cherchant désespérément les salons privés ou une quelconque terrasse sur le pont du navire rudimentaire (après avoir confié mon père d'à peine six mois à une passagère de troisième classe).

En tant que réfugiés, concluait l'officier Hans Rode, ils étaient les ambassadeurs de leurs nations respectives. En conséquence, la tâche leur incombait de s'intégrer et de contribuer à ce pays d'adoption. L'immigration de leurs compatriotes restés en Europe en dépendait. Cette opportunité d'entamer une nouvelle vie n'était toutefois pas dépourvue de difficultés.

L'Amérique d'après-guerre avait ses plaies à panser et cet afflux de réfugiés ne faisait pas l'affaire de tous. Les migrants se heurtaient à la méfiance populaire, quand ce n'était pas à la discrimination. D'ailleurs, bon nombre d'entre eux changeaient de nom pour accéder plus facilement au marché du travail. Les orphelins sauvés par Krolikowski n'échappèrent pas à cet accueil mitigé. Nargués et parfois traités de « maudits polacks » par certains Canadiens français<sup>32</sup>, que pouvaient-ils répondre à ces détracteurs qui leur demandaient ce qu'ils attendaient pour retourner en Pologne. Le communisme ne pouvait être aussi terrible qu'on le prétendait, des millions de gens en Europe de l'Est l'enduraient bien. Pour ces jeunes réfugiés à l'enfance volée, ces insultes furent d'autant plus douloureuses que les communistes polonais les avaient même pourchassés jusqu'en Amérique. C'est pour cette raison que dès l'arrivée de ces orphelins à Halifax, des membres de l'Église catholique les avaient fait monter dans un train en direction de Montréal pour ensuite les cacher dans des colonies de vacances près de Drummondville. Sans leur intervention, le sort de ces réfugiés aurait certainement été différent.

Par des explications simplistes et manichéennes — doublées d'un soupçon de mauvaise foi —, il me fut possible à mon tour d'accuser les partisans communistes des malheurs de

---

<sup>32</sup> Du fait que les Canadiens français avaient dû lutter contre l'assimilation des Canadiens anglais, Krolikowski considérait qu'ils étaient plus susceptibles de comprendre la crainte des réfugiés de perdre leur identité.

ma famille. C'était la Russie qui avait envahi la Pologne. C'était le gouvernement communiste polonais qui avait déclaré mon grand-père persona non grata<sup>33</sup>.

La persistance du bloc de l'Est eut finalement raison des espoirs de mon aïeul. Il ne vécut pas assez longtemps pour voir tomber la première brique du mur de Berlin. Dix années avaient manqué pour qu'il lui soit possible de réintégrer sa patrie. Ses relations familiales ne furent donc qu'épistolaires (heureusement, la Croix-Rouge avait retracé l'adresse de ses parents à la fin des années 1950, ceux-ci s'étant déplacés à l'ouest du pays, le plus loin possible de l'URSS). Compte tenu de la surveillance du Parti communiste, cette correspondance exigeait la plus grande prudence. Toutes opinions ou informations pouvant éveiller la méfiance ou heurter la sensibilité des autorités, particulièrement ce qui concernait la guerre ou la politique, étaient susceptibles d'engendrer des représailles contre ma famille. Si ma parenté ne subit pas la rancune des « rouges », elle n'échappa pas à la censure. Les lettres décachetées que recevait mon grand-père, et mon père par la suite, étaient parfois caviardées grossièrement. Il va sans dire que leurs tentatives de faire parvenir de l'argent avaient toutes échoué.

À vrai dire, les communistes n'étaient pas les seuls à blâmer pour les malheurs de ma lignée. Les actions de mon arrière-grand-père, qui avait un goût prononcé pour l'alcool et les idylles adultères, avaient, elles aussi, encouru à notre malédiction. Bien que Michał travaillait comme ouvrier dans une usine de tabac et qu'il avait occupé temporairement la fonction de chef des pompiers — il me faudrait informer Fanny que l'un de mes ascendants directs était un combattant du feu d'envergure —, mon arrière-grand-père dépensier et noceur ne

---

<sup>33</sup> Le motif de cette exclusion demeurait toujours obscur. Pour ma part, je supposais que cette proscription résultait de deux faits distincts, bien qu'interreliés. D'abord, comme plusieurs déportés d'après-guerre en Allemagne, mon grand-père travaillait pour le compte de l'armée américaine, l'ennemi communiste. Son frère Boleslaw, qui occupait une place privilégiée au sein de l'armée polonaise, ne pouvait exercer quelque pression que ce soit auprès du gouvernement sans risquer de fragiliser sa position. Or, l'armée polonaise étant sous le contrôle du parti communiste de 1944 à 1989, Kazimierz n'eut jamais la chance de retourner dans son pays de naissance. Tout bien pesé, la théorie du communisme était moins loufoque qu'elle me l'avait paru au départ.

subvenait pas complètement aux besoins de sa famille. En conséquence, son fils Kazimierz dut non seulement travailler très jeune, mais suppléer au père. Comble d'infortune, mon grand-père n'avait que 15 ans lorsque la Deuxième Guerre éclata en 1939.

À l'été 1914, Michał, mon bisaïeul, n'est guère plus âgé lorsque la Pologne est le théâtre des hostilités entre la Russie et les empires allemand et austro-hongrois. Près de trois millions de ressortissants polonais, dont mon arrière-grand-père, doivent se soumettre aux mobilisations respectives de ces trois puissances. Habitant Jagielnica<sup>34</sup>, petite bourgade faisant partie du territoire occupé par l'empire austro-hongrois, Michał est appelé à combattre pour l'armée de cet état. Au printemps de l'année suivante, l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie prennent le contrôle des territoires qui appartenaient alors à la Russie. En retraitant, l'armée russe brûle tout sur son passage, abandonnant la Pologne à une situation économique désastreuse. À cette destruction, s'ajoutaient l'exploitation et le pillage des ressources par les nouveaux occupants. C'est pourtant à la suite du premier conflit mondial, guerre fratricide pour les Polonais, qu'on assiste à la résurrection du pays et à la restitution de la plupart des territoires qui lui avaient été soutirés à la fin du 18<sup>e</sup> siècle. L'existence de la Pologne aura donc été niée pendant plus de 120 ans.

C'est aussi après la Première Guerre mondiale que Michał épouse une femme de son village. Maria Osadca, mon arrière-grand-mère, est une femme austère qui souffre de dépression chronique. Sur la seule photographie que j'avais d'elle, son visage dur et son regard sombre révélaient une inconsolable tristesse, ce qui tranchait avec les allures angéliques de ses filles. Peut-être avait-il fallu une femme au caractère aussi grave pour résister à l'ennemi communiste. Une femme courageuse capable d'effacer les traces du passé pour assurer la survie de sa famille.

---

<sup>34</sup> Le village deviendra Yahil'nytsya en Ukraine. Selon le chercheur Mikhail Kryschuk, le terme dériverait du mot tatar « enfer » ou « lieu élevé ».

Il n'y avait que Maria pour procéder à un autodafé des photographies et des papiers officiels qui attestaient que sa lignée et celle de son mari appartenaient à la petite noblesse du pays. Car en 1939, les communistes russes ne se contentent pas de fermer les écoles, de procéder à des arrestations arbitraires ou de déporter des civils en Sibérie, ils exécutent sommairement les membres de l'élite polonaise.

Si je suis ici aujourd'hui, je le dois à l'abnégation de Maria Samborska, née Osadca H-Ostoja.



## XI

Les premières manifestations de mon anxiété remontaient à mon entrée à la petite école. Ces nuits d'insomnie inquiète où chaque heure de sommeil perdue m'apparaissait être une irréparable perte. Le matin venu, je m'installais devant l'horloge de la cuisine pour m'assurer de partir pour l'école à 8 h 55 précises. Or, l'enfant plutôt doué, obéissant et responsable que j'étais au primaire fit place à un adolescent dissipé et réfractaire à toute forme d'autorité.

Ce changement drastique de personnalité était un remède à mon incapacité à supporter plus longtemps les exigences de performance que je m'imposais. Ainsi, après le début de mes études secondaires, je décidai de renoncer à la réussite scolaire et sportive. Si bien que lorsque je ne séchais pas les cours, j'y assistais distrait sous l'influence d'alcool ou de psychotropes. Le laisser-aller était un déguisement plutôt confortable. Je n'exigeais plus rien de moi-même et, en conséquence, les attentes des autres à mon égard s'atténuèrent. Il était donc inutile de consulter un psychologue pour m'entendre dire ce que je savais déjà. Mais en raison de la gravité et de la persistance de cette apathie, mes parents m'obligèrent finalement à suivre une thérapie même si elle mettait en péril nos vacances annuelles, c'est du moins ce que je présumais. J'y consentis à contrecœur, me consolant à l'idée que le coût exorbitant de mon appareil orthodontique — que je ne portais pas, pour des raisons esthétiques — avait déjà compromis nos projets de voyage du temps des fêtes.

Encore aujourd'hui, j'ignore la cause qui se cache derrière les symptômes de mon perfectionnisme et de l'anxiété généralisée qui en découle. Cette inquiétude dévorante de ne pas être à la hauteur, de faillir. Et la crainte tout aussi vorace du jugement des autres. J'étais reconnaissant envers tous ces psychologues qui m'avaient écouté et questionné avec diligence, mais je me demandais pourquoi ils n'avaient jamais cherché à découvrir l'origine de mon mal.

L'anonymat et la solitude m'ont apporté un certain apaisement, c'est ce que j'ai constaté avec les années. Mais à mon grand regret, je suis devenu ce que j'exécrais à l'adolescence :

une personne disciplinée et routinière. La nature de mon travail me permet toutefois de sortir du lit quand bon me semble et de varier mon horaire. Malgré ces entorses, j'entame chaque journée de la même façon. Retenant mon envie d'uriner, je caresse Zach — il m'arrive encore de l'appeler Trinité —, lui donne à manger, prépare le percolateur et me précipite dans la salle de bain. Après ma douche, la cafetière émet ses premiers sifflements et je m'habille durant l'infusion de la mouture. Puis, à mon retour dans la cuisine, ne reste plus qu'à me servir une grande tasse de café corsé et amer.

Novembre, ce matin-là, était particulièrement froid et humide. Fidèles à nos habitudes, Zach errait dans la cour tandis que je survolais les titres des nouvelles sur mon téléphone. Depuis quelques mois, je m'intéressais davantage aux faits divers qu'aux actualités politiques ou internationales. Si j'avais d'abord ressenti un léger sentiment de culpabilité à consulter ces anecdotes, je m'en délectais maintenant sans retenue, tant et si bien que les œuvres de fiction ne me semblaient plus qu'une pâle copie de la réalité. C'est que les péripéties de ces personnes bien réelles m'apparaissaient souvent plus fascinantes que celles fabriquées pour les héroïnes dans les séries télévisées ou dans les livres. Certaines intrigues étaient dignes des plus fertiles imaginations.

Seulement dans les premiers jours de novembre, plusieurs récits insolites avaient alimenté mon inspiration. Comme l'histoire tordue d'un pompier qui intervenait sur des incendies qu'il avait lui-même provoqués ; ou celle d'un unijambiste qui, à l'aide d'une prothèse intelligente, avait escaladé un gratte-ciel de 103 étages ; ou encore celle d'un gourou belœillois, qui avait troqué le prénom de Marcel pour celui de Jésus, parti en exil en Arizona avec une horde de disciples pour fuir la justice (la plupart d'entre eux étant des enfants, le prophète autoproclamé avait dû user de ruse pour les faire traverser du côté de l'Oncle Sam) ; et en ce 12 novembre, celle d'un ex-policier qui comparait au tribunal pour avoir dérobé des petites culottes dans un centre communautaire et pour d'autres délits de même nature. L'agent fétichiste n'en était pas à ses premiers déboires avec la justice : vingt-sept ans auparavant, le policier avait été trouvé coupable de double meurtre. Les deux victimes, des

confrères de travail, l'avaient surpris alors qu'il se masturbait devant des sous-vêtements féminins.

Des herbes s'agitant dans le dépotoir du voisin, Zach décida de sauter par-dessus la clôture malgré mes interdictions. Elle avança à pas feutrés avant de s'immobiliser, sa queue se hérissa vers l'arrière, puis elle bondit sur sa proie. Zach emprunta l'itinéraire inverse pour ensuite déposer fièrement sa capture à mes pieds. Je reculai de quelques pas tout en fixant le serpent brun doté de trois raies jaune vif qui remuait à peine. Peu importe leur taille, leur couleur ou leur dangerosité, les reptiles m'horrifient. Mon effarement rendit Zach perplexe, et pour cause : depuis dix mille ans, les félins étaient domestiqués pour chasser les indésirables des récoltes. Face à cet effort, je m'obligeai à lui signifier ma reconnaissance, mais avec une certaine réserve : *bonne fille Zach, bonne fille !* Une caresse approbatrice m'était impossible en raison de la présence de la couleuvre. Et puisque je comptais griller quelques cigarettes en toute sécurité durant la journée, je partis à la recherche d'une branche dans la ruelle. À mon retour, Zach s'amusait avec le reptile, le balançant entre ses pattes avant. Je soulevai l'animal à l'aide du bâton pour le réexpédier d'un mouvement de catapulte dans son habitat de prédilection. Zach se précipita aussitôt dans la cour du voisin pour me le ramener. De toute évidence, ce trophée de chasse m'était destiné. Malgré mon dégoût pour l'animal sans membres, le voir souffrir me fut insupportable. J'enfermai Zach dans l'appartement, j'enfouis la couleuvre dans un sac de papier et la déposai aux abords d'une remise délabrée trois ruelles plus loin.

Je remplis une nouvelle tasse de café et me mis au travail. Sans enthousiasme, je butinai d'un fichier à l'autre, du manuscrit de Fabrice Degas à la version de François-Luc Deschambault-Leblond, de mes notes désordonnées à ce deuxième chapitre qui se limitait à un chiffre romain en caractère gras. Comment pouvais-je faire passer Fabrice Degas à la postérité alors qu'il n'avait rien accompli de remarquable ? Un article nécrologique ne suffirait-il pas à résumer l'entièreté de son parcours ?

À l'Hôpital Royal Victoria, le vendredi 30 novembre 2012, à l'âge de 66 ans, est décédé Monsieur Fabrice Degas, conjoint de Madame Lucille Roberge. Il était le fils adoptif de feu M. Ovide Bouchard et de feu Mme Lise Tremblay. Outre sa conjointe, l'homme qu'on surnommait l'acteur au regard perçant laisse dans le deuil son agent Pierre Tanguay et ses admirateurs. Surtout connu pour son rôle du détective Marc Piché dans la télésérie *Marc Piché : détective privé*, Fabrice Degas a ensuite travaillé derrière la caméra et contribué à l'éclosion de nouveaux talents.

Si l'acteur s'était trouvé sur son lit de mort plutôt qu'en thérapie, il eut été touché par cette nécrologie hâtive, c'est ce que je me complaisais à croire — d'ailleurs, pourquoi attend-on le décès d'un individu pour lui rendre hommage? Comme pour tout éloge funèbre, j'avais dû bien sûr enjoliver le portrait de Degas. Dans les faits, l'acteur n'avait jamais œuvré dans l'ombre — il n'avait œuvré à rien —, bien qu'il affirmât le contraire pour expliquer son absence à l'écran.

Pour faire d'une existence plutôt banale une monographie édifiante, François-Luc Deschambault-Leblond avait choisi de jalonner la vie de Degas de faits historiques et d'une analyse appuyée sur des sources crédibles. En recueillant minutieusement une grande quantité d'informations et de détails, le prête-plume était arrivé à former un récit qui non seulement relatait le parcours de Degas, mais qui faisait aussi la lumière sur la période dans laquelle l'acteur avait évolué et, nécessairement, sur la manière dont celle-ci avait influé sur lui. Et, bizarrement, comme chaque fois où je songeais à François-Luc Deschambault-Leblond, un haïku émergeait à mon esprit.

*Toutes les saisons de sa vie  
Le comédien borgne a revêtu une couronne  
Les épines pourtant invisibles sur son crâne*<sup>35</sup>.

---

<sup>35</sup> Inspiré d'un haïku de Jack Kerouac. Dans la saga qui allait mener à l'adaptation cinématographique du célèbre roman *Sur la route* en 2012, plus d'une vingtaine de versions de scénario furent élaborées. Dès la fin des années 1950, Kerouac demandait à Marlon Brando de financer le film et d'y interpréter le

Quant au manuscrit de Fabrice Degas, il était un miroir qui parcourait assez fidèlement la trajectoire de sa sombre histoire ; seules les fluctuations de son ego déformaient parfois la réalité. Près de la moitié de son témoignage concernait ses problèmes de consommation et ses innombrables périodes de rétablissement. Pour ne pas lasser les lecteurs, j'avais l'intention de ne raconter qu'un seul cycle de son existence circulaire. Du reste, combien de paragraphes pouvait-on développer sur la passion de l'acteur pour l'ébénisterie ? Combien de pages sur ses rares fréquentations amicales ou amoureuses ? Même de sa carrière, je ne pouvais en dire long. Sa vie professionnelle se résumait à trois saisons de *Marc Piché : détective privé*, à un rôle tertiaire dans une série quotidienne (il y portait ses propres tenues, en raison de coupes budgétaires vraisemblablement), à deux pièces de théâtre d'été, ainsi qu'à quelques contrats publicitaires. Selon une estimation généreuse, Degas avait travaillé 250 jours au cours de sa carrière. Pour arriver à cette approximation, j'avais interrogé Francis, sans bien sûr lui révéler ce qui motivait cette question — la confidentialité étant la première règle de mon métier d'écrivain fantôme. Un acteur qui occupait le rôle principal dans une série québécoise, m'avait-il assuré, tournait généralement entre quarante et cinquante jours.

Mon contrat consistait principalement à évacuer les analyses de Deschambault-Leblond, à réduire au minimum les références historiques, puis à rédiger un ouvrage d'environ deux cent cinquante pages — ce qui allait contre mon inclination à écrire avec expansion. Le problème auquel j'étais confronté était le suivant : ce travail de dégraissement, qui visait à ne garder que l'essentiel, à savoir les faits autobiographiques, aboutissait à une bien maigre substance. Peut-être fallait-il m'inspirer des stratégies de communication de Youssef<sup>36</sup>, l'ami de Francis, dont les interventions juridiques dissimulaient la volonté d'étirer le temps. Sinon, recourir platement à des ruses estudiantines ? Enfler la taille des caractères et l'espace entre

---

rôle de Dean Moriarty, l'héroïne de l'autofiction. Kerouac avait par ailleurs l'intention de condenser en un seul voyage tous les périple qui ponctuaient le roman. Brando ne donna jamais suite à la proposition de Kerouac.

<sup>36</sup> J'avais découvert, par hasard, que son prénom signifiait littéralement « ajout de dieu » ou « Dieu ajoutera ».

les mots, scinder des paragraphes, multiplier les sous-titres et abuser de périphrases ? Par dépit, j'en étais même venu à envisager d'écrire en toutes lettres les dates et les heures de la chronique degasienne<sup>37</sup>.

L'apparition quasi simultanée de deux courriels dans ma boîte de réception me sembla une raison valable pour délaisser ce travail harassant. Le premier m'informait que le Père Krolikowski était contraint au repos à la suite d'une brève hospitalisation. Si je ne me méprenais pas, l'expéditrice était cette femme qui m'avait répondu lors de mon appel au bureau de la paroisse. Avec la même gentillesse, elle me pria de bien vouloir accepter les excuses du Père pour le sursis et m'assura qu'il communiquerait avec moi incessamment. Flatté par ces égards, je la remerciai aussitôt et lui demandai de transmettre mes vœux de prompt rétablissement au Père Lucjan Krolikowski. L'ecclésiastique occupait tant mes pensées dernièrement que j'avais l'impression qu'il était un proche de longue date.

Le courriel suivant provenait de la cousine de mon père, Elzbieta. Je l'avais retrouvée par le biais d'un réseau social pour lui annoncer le décès de mon père. Dans un français plus qu'acceptable (elle l'avait perfectionné à l'université, m'apprenait-elle), Elzbieta m'offrait ses condoléances et m'informait que pour des raisons financières, elle ne pourrait assister aux obsèques. La nouvelle me soulagea d'un poids devenu insupportable ; comment aurais-je pu lui expliquer qu'aucune cérémonie ne serait célébrée en l'honneur de son cousin d'Amérique ? L'émotion fut cependant de courte durée. J'éprouvai aussitôt colère et indignation envers ma lâcheté : celle d'avoir laissé un étranger s'immiscer entre mon père et moi.

Il s'agissait possiblement d'une inconvenance de ma part, mais j'avais demandé à Elzbieta des renseignements à propos de son père, le frère de mon grand-père. Dans son

---

<sup>37</sup> Par ce procédé, l'extrait suivant grimpa magiquement de 254 caractères à 335, soit une augmentation de 25 %. « Vers vingt-deux heures, le vingt-huit septembre mille neuf cent quatre-vingt-quatorze, alors que je m'apprêtais à me mettre au lit avec Lucille (bien qu'elle souffrît de ballonnements à l'estomac, ma conjointe avait revêtu pour moi une courte chemise de nuit à bordure de dentelle), le téléphone sonna ».

courriel, elle me confirmait qu'il avait combattu pendant la Deuxième Guerre avant d'œuvrer au sein de l'état-major de son district. Elle ne m'en disait pas davantage, si ce n'est qu'elle avait remis certains papiers de la famille à mon père, dont deux lettres de Kazimierz qu'elle avait traduites. Quelques instants plus tard, je trouvais les transcriptions dans l'une des chemises plastifiées dont je n'avais toujours pas examiné le contenu.

*Kassel, Allemagne  
Le 30 août 1943*

*Cher cousin,*

*J'ai été attristé d'apprendre que tu étais malade.*

*Je travaille sur une fraiseuse dans une usine d'avions et je suis payé à la pièce. Ce n'est pas si dur, mais on doit travailler 12 heures par jour. On nous réveille à 5 h du matin et après le déjeuner nous allons à l'usine.*

*Dans notre camp, il y a environ 800 personnes dont la plupart sont Polonais. On doit porter la lettre P et les Ukrainiens la lettre U. Il y a aussi des Russes, des Italiens, des Français et des Hollandais. Nous dormons sur des lits à deux étages, on a des couvertures et une petite armoire pour ranger nos choses. Quant à la nourriture, nous mangeons pour le déjeuner deux morceaux de pain, du beurre, de la confiture et une petite tranche de saucisse. Parfois, ils nous donnent du fromage. Pour le dîner et le souper, c'est de la soupe. Nous ne sommes pas payés cher. Nous recevons du savon et du talc, c'est tout ! Si tu veux en savoir plus, je serai heureux de te répondre.*

*Je te remercie pour la photo et la fleur séchée. En les regardant, je me suis mis à pleurer et je me suis souvenu du temps où on était ensemble, quand nous étions plus jeunes...*

*Moi aussi je t'envoie une fleur. Conserve-la comme souvenir de mon séjour à Kassel. Si je ne vous écris pas souvent, sachez que je pense toujours à vous.*

*Kassel, Allemagne  
Le 22 décembre 1943*

*Cher frère,*

*J'ai reçu ta lettre hier et je t'en remercie.*

*Ça fait déjà un an et demi que je suis ici. Combien de temps ça durera, je ne le sais pas. Heureusement, Arnold Sliwinski et Antoni Boguniewicz sont dans le même camp que moi.*

*C'est le deuxième Noël que je passe loin de la famille et de mon village natal. Je croyais pouvoir améliorer notre sort en partant pour l'Allemagne, mais maintenant j'ai perdu tout espoir. Cependant, je crois que je survivrai si Dieu le veut, je suis en paix avec mon destin.*

*Au printemps, tu m'as écrit que tu voulais venir en Allemagne. Tu ne peux pas t'imaginer comment c'est ici. Le danger des bombes est partout et toujours présent ; j'ai déjà passé plusieurs fois à un pas de la mort.*

*Je suis content d'apprendre que tu t'inities au commerce du marché noir. On pourrait le faire entre nous. Tu dis que tu as besoin de papier à cigarette et de pierres pour les briquets, mais pour l'instant, il m'est impossible d'en avoir. Cependant, je peux t'envoyer des vêtements et de la crème à raser.*



## XII

Selon les annotations de mon père, Elzbieta avait traduit les lettres (les éléments les plus significatifs) lors de son séjour au Canada. La dernière page de la seconde missive était toutefois manquante. Elzbieta, rapportait mon paternel, supposait que celle-ci contenait des informations relatives aux activités de contrebande de Kazimierz. De mon côté, c'est en vain que j'avais cherché les lettres originales dans le coffre familial. Vraisemblablement, la cousine de mon père les avait ramenées avec elle en Pologne. En tenant pour acquises l'objectivité et les aptitudes de traductrice d'Elzbieta, ces documents de « première main » me permettaient d'accéder à l'intériorité de mon grand-père et d'approcher la vérité des faits. Ces quelques lignes effaçaient d'un coup l'écart temporel et géographique qui me distançait de son existence, du moins, du jeune adulte qu'il était en 1943.

Surtout que dans ma mémoire, il ne me restait qu'un seul souvenir limpide de lui. Cet incident me hantait encore et avait possiblement contribué au développement de mes troubles anxieux et à mes paralysies émotionnelles précoces. Pourtant, ce jour-là, rien n'annonçait un dénouement regrettable. J'avais quatre ans et m'amusais à faire bondir des cailloux sur une paisible étendue d'eau. Il s'agissait sans doute d'un lac à proximité de Val-D'Or puisque nous avions quitté le Nord québécois pour cette ville de l'Abitibi un an auparavant. À quelques mètres de moi, mon père photographiait le crépuscule miroiter sur la nappe d'eau tandis que son paternel, les mains dans les poches, l'observait d'un air sévère. Je présume que Kazimierz affichait cette même attitude lorsqu'il surveillait son fils étudier à la table à manger, ou encore, quand il l'astreignit à des études de médecine à l'Université McGill — après quatre sessions, Michaël s'évada dans le Grand Nord. Tout comme lui, je m'étais dérobé au destin professionnel imposé par mon paternel.

Ne réussissant pas à faire rebondir plus d'une fois les petits galets que je ramassais sur la rive, je décidai de prendre un élan pour gagner en puissance. Mais au moment de tirer, je perdis pied : plutôt que de filer droit devant, le caillou alla heurter la nuque de mon grand-

père. Il émit un son strident avant de se retourner pour me fusiller du regard. Effrayé, je reculai et m'excusai en pleurnichant tandis que mon grand-père, le visage crispé, tâta sa blessure. À la vue du sang sur sa main, il sembla perdre tout contrôle de lui-même. Il me pointa du doigt et m'invectiva en polonais — ce qui était encore plus terrifiant. Bien que mon père tentât de le calmer, j'étais pétrifié par cet homme au physique de géant que je connaissais à peine. J'étais déjà en fuite quand Kazimierz écarta son fils de son chemin pour foncer vers moi. Mon instinct de survie eut raison de ma stupeur et me fit rejoindre l'orée de la forêt avant lui. Haletant, je me cachai derrière un bosquet, prêt à déguerpir si mon grand-père s'aventurait aussi loin.

Je me souviens encore de ce silence soudain, comme si tout être vivant dans les environs avait été paralysé par la fureur de mon aïeul. Après d'interminables minutes, j'entendis finalement la voix rassurante de mon paternel qui m'appelait, suivie du bruit de ses pas, puis de piailllements d'oiseaux. En me prenant la main, il m'assura que mon grand-père ne me ferait jamais du mal en sa présence ; hésitant, je consentis tout de même à retrouver Kazimierz qui nous attendait d'un air hagard sur le siège du passager. Aucun mot ne fut prononcé durant le trajet en voiture. Encore rongé par l'angoisse et les remords, je n'arrivais toutefois pas à détacher mon regard du sang qui colorait les mouchoirs qu'il tenait derrière sa tête.

Dans la lettre à son frère, j'apprenais que mon grand-père s'était rendu volontairement en Allemagne au début du mois de mai 1942. Ainsi, son départ n'était pas dû à une arrestation ou à une émigration forcée. Cette nouvelle donnait à mal l'histoire que mon père avait construite à l'aide de bribes de souvenirs, d'informations partielles, d'anecdotes, de suppositions ; récit qui habitait depuis si longtemps mon esprit qu'il était devenu vérité. J'avais le sentiment d'avoir été trompé par mon propre père. Je me demandais d'ailleurs comment il avait réagi lorsque sa cousine lui avait remis les missives traduites. De toute évidence, Kazimierz n'était pas une victime innocente de la guerre ni un héros ténébreux qui, par sa force et sa résilience, avait survécu à un camp de concentration. Il n'était que l'un de ces 15 millions d'hommes et de femmes qui furent soumis aux travaux forcés lors de la

Deuxième Guerre. Cette enquête dans laquelle je m'étais lancé ne visait-elle justement pas à valider cette image de martyr que mon paternel avait accolée à son père ? À prouver que j'étais le descendant direct d'un survivant héroïque ? Or, à ce point-ci, je craignais même de découvrir que Kazimierz avait collaboré avec le Troisième Reich.

Je savais pourtant avec certitude que les nazis utilisaient des machines à cartes perforées<sup>38</sup> pour recueillir des informations et fichier des individus. Considérées comme les ancêtres des ordinateurs, ces machines permirent également aux nationalistes socialistes d'organiser efficacement la déportation et l'extermination des Juifs. Malgré les efforts des nazis pour effacer les traces de leurs pratiques abjectes, les Alliés ainsi que diverses organisations réussirent à récupérer une quantité considérable de documents incriminants. Quelques jours auparavant — peut-être même la veille —, j'étais tombé par hasard sur le site des Archives Arolsen qui rassemblait plus de 25 millions de documents concernant les victimes et les survivants des persécutions nazies. Mais en raison du contrat de Fabrice Degas, j'avais dû réfréner ma curiosité.

Le premier fichier que je consultai me fit envisager le pire. Une tromperie. La pièce d'archive attestait que Kazimierz Samborski était décédé le 16 février 1943 dans le camp d'Auschwitz II-Birkenau en Pologne. À mon soulagement, je compris rapidement qu'il s'agissait d'un homonyme : ce Kazimierz était né le 24 mars 1922 et non le 10 avril 1924. Le court intervalle avait suffi pour que je conçoive quelques scénarios catastrophes. En plein désarroi, j'en avais même oublié les nouveaux éléments de preuve à ma disposition. D'ailleurs, si j'avais pris en compte ces informations a priori, aucune de ces théories n'aurait dû voir le jour. L'une de ces affabulations faisait de mon grand-père un imposteur : s'appropriant l'identité de ce Kazimierz Samborski, exécuté par une unité de *SS-Totenkopfverbänd*, il avait échappé à sa propre mort — bien sûr, je n'avais su résoudre en si peu de temps de quelle façon cette usurpation aurait pu lui épargner la vie. Dans le cas où

---

<sup>38</sup> C'est une grande firme américaine, dont le nom est un acronyme à trois lettres, qui produisaient et fournissaient ces appareils.

l'homme dont j'avais fait couler le sang était un imposteur, mon père et moi n'étions pas des Samborski légitimes et cette famille que nous connaissions n'était pas la nôtre. Selon cette théorie, la raison pour laquelle mon aïeul avait changé son patronyme pour Dombrovski devenait flagrante : il avait attendu d'être en sécurité au Canada pour récupérer son identité d'origine.

En l'espace de quelques heures, mon grand-père était passé de collaborateur nazi à imposteur. Mon esprit foisonnant faisait bien de moi le digne fils de mon père. Comme lui, j'absorbais sans discrimination des tonnes d'informations et m'égarais couramment dans des extrapolations abusives. Cette fois-ci, et je ne croyais pas me méprendre, Benjamin Wilkomirski était à la source de la contamination de mon imagination. Deux ans plus tôt, j'avais dévoré *Fragments*, livre dans lequel l'auteur relate de façon émouvante les souvenirs de son enfance passée dans les camps de Madjanek et d'Auschwitz. Son œuvre reçut plusieurs prix dont celui de la Mémoire de la Shoah — certains survivants de l'Holocauste affirmèrent même que le témoignage de Wilkomirski était criant de vérité. Des journalistes relevèrent néanmoins des incohérences dans le récit de l'écrivain. Par souci de crédibilité, l'éditeur engagea un historien pour vérifier les faits. Après cet examen, *Fragments* fut retiré des librairies.

Benjamin Wilkomirski s'appelait Bruno Dössekker et sa description des camps, bien que poignante, n'était que pure invention<sup>39</sup>. Sa déportation de la Lettonie à l'âge de 4 ans : un artifice. Né en Suisse, sa mère célibataire l'avait placé en institution. Toutefois, comme il le relatait dans son autofiction, Bruno avait bien été adopté par un couple fortuné. Pour moi, Dössekker n'était qu'un autre enfant abandonné en quête d'une fiction capable de traduire

---

<sup>39</sup> Dans *L'Homme qui avait deux têtes*, Elena Lappin raconte son enquête sur l'affaire Wilkomirski. L'autrice y avance que l'imposture de W. est inconsciente. Enfant abandonné et adopté, W. devient un adulte psychotique qui s'invente un passé pour remédier à son traumatisme. Lappin explique que plusieurs proches de W. ont contribué à fabriquer ce personnage de martyr. Elle raconte notamment comment un ami et psychologue de l'écrivain l'a aidé à retrouver ses soi-disant souvenirs dans les camps. Il semblerait même que Dössekker n'a commencé à se sentir vivant qu'en se transmuant en survivant de l'Holocauste.

toute la mesure de sa souffrance. Peut-être avait-il l'impression que la banalité de sa biographie ne justifiait pas un tel déchirement. Cela dit, Dössekker aurait dû se coller davantage à la réalité plutôt que de transplanter son vécu dans un camp de concentration. En déviant légèrement de sa ligne de vie, l'écrivain aurait pu faire sien le sort misérable que l'on réservait à la plupart des enfants pauvres ou illégitimes à cette époque en Suisse, alors qu'ils étaient vendus comme des marchandises ou soumis à l'esclavage dans des fermes — depuis que j'avais appris ce fait, les paysages suisses me paraissaient moins bucolique.

Pour ne pas interrompre mes recherches, j'avais outrepassé mes propres règles en fumant dans mon bureau (fenêtre ouverte) plutôt qu'à l'extérieur. D'après mon père, Kazimierz n'était pas habile de ses mains ; suspendre un cadre à un mur représentait pour lui un défi considérable — cette inaptitude pour les activités manuelles se transmettait donc génétiquement. Du fait qu'il avait travaillé sur une chaîne de montage durant la guerre, je m'expliquais mieux qu'il eût exercé le métier de machiniste dans plusieurs usines de Montréal. Mais cette accumulation de contradictions suscitait de plus en plus ma méfiance envers la véracité des affirmations de mes ascendants. C'est pourquoi je ressentis un certain apaisement en découvrant sur le site d'archives des cartes d'emploi qui certifiaient que Kazimierz avait œuvré au sein de l'entreprise Gerhard Werke du 11 mai 1942 au 3 mars 1945. Comme si, enfin, j'avais la confirmation de son existence. Dès lors, la mienne me sembla plus réelle. Je faisais partie d'une continuité.

Vers deux heures du matin, Zach se leva sur ses trois pattes, bâilla exagérément, puis me regarda d'un air suppliant. Devinant sans doute que je n'irais pas au lit de sitôt, elle se lova contre moi quelques instants puis m'abandonna à mon travail. J'étais à ce moment absorbé par l'article d'une grande université américaine<sup>40</sup>. Selon les auteurs, l'année 1942 fut un point de bascule dans l'économie de guerre allemande. En raison du manque toujours croissant de main-d'œuvre et du faible taux de recrutement dans les pays et territoires

---

<sup>40</sup> Il s'agit d'un article de Marc Spoerer et Jochen Fleischhacker intitulé « Forced Laborers in Nazi Germany: Categories, Numbers, and Survivors » paru dans *The Journal of Interdisciplinary History*.

occupés, les autorités du Troisième Reich adoptèrent des stratégies plus coercitives afin d’obliger les civils à travailler en Allemagne — à cette époque, mon grand-père habitait toujours Jagielnica (Yahil’nytsya) qui, depuis le 6 juillet 1941, était passé sous contrôle nazi ; le 24 mars 1944, les Soviétiques reprenaient le territoire. Conséquemment, l’accès aux produits de première nécessité fut limité, certaines entreprises durent réduire leur production et d’autres furent même contraintes à cesser leurs activités. À ces mesures qui entraînèrent une forte augmentation du taux de chômage, les autorités imposèrent l’enregistrement des sans-emploi au Bureau du travail allemand — le même organe administratif qui réduisait ou coupait totalement les prestations sociales et les bons alimentaires aux chômeurs qui contrevenaient à cette obligation, ainsi qu’à leur famille. C’est pourquoi les auteurs du texte appelaient à la prudence quant à la notion d’« engagement volontaire » pour les travailleurs étrangers s’étant déplacés en Allemagne. De fait, l’exode de mon grand-père apparaissait alors moins comme un choix que comme une obligation, voire un sacrifice pour sa famille, tel que le suggérait la lettre adressée à son frère.

Une semaine après l’arrivée de mon grand-père chez Fieseler<sup>41</sup>, le ministère de l’Aviation du Reich ordonnait à la société de développer un missile de croisière — un projectile en forme d’avion, si j’avais bien saisi. Cette bombe volante qui porta le nom de V1 (plusieurs autres variantes du missile seraient fabriquées également) fut notamment utilisée pour bombarder la ville de Londres. Parti en Allemagne dans l’espoir de subvenir aux besoins de sa famille démunie, mon grand-père se retrouva dans un important complexe militaro-industriel et contribua possiblement à la construction de missiles destinés à bombarder les pays libres — j’apprendrai plus tard que ces bombes volantes furent plutôt conçues dans une autre usine de Fieseler. Ma culpabilité par procuration s’évanouit aussitôt en lisant que ces

---

<sup>41</sup> Fieseler était spécialisée dans la construction aéronautique : ses usines fabriquaient des avions civils ainsi que des appareils militaires pour la Luftwaffe (l’armée de l’air allemande). À la fin des années 1930, la compagnie était en plein essor et lançait une grande campagne de recrutement à travers tous les pays et les territoires occupés du Reich. Or, comme les premières traces de mon grand-père en territoire allemand dataient de 1942, je ne pouvais lier cette campagne publicitaire à sa décision de partir pour l’Allemagne.

projectiles V1 et V2 causèrent des dégâts plutôt mineurs et ne freinèrent en rien l'offensive des forces alliées. Il était même probable que ces projectiles à longue portée eurent engendré plus de victimes chez les travailleurs forcés qui les produisaient du fait des bombardements alliés sur les usines de Fieseler ainsi que des piètres conditions qui y régnaient.

Après avoir colligé des renseignements provenant de différentes sources, j'en vins à la conclusion que mon grand-père avait travaillé au Camp 1 de Fieseler<sup>42</sup>. Comme il l'indiquait dans sa lettre, ce camp abritait des hommes et des femmes de l'Europe de l'Est, mais comptait également des civils étrangers qui bénéficiaient de meilleures conditions. Nommés *travailleurs invités* par les Allemands, ceux-ci provenaient principalement d'Italie, de France et de Hollande. Ces hommes et ces femmes de l'Est étaient dépossédés de leurs droits civils. Non seulement devaient-ils travailler davantage pour des salaires dérisoires, mais ils étaient sous-alimentés. Pour les distinguer, les autorités allemandes exigeaient que ces êtres inférieurs attachent un insigne à leurs vêtements. En tant que Polonais non juif, mon grand-père dut porter la lettre P sur sa poitrine. Cette stigmatisation incluait évidemment bon nombre d'interdictions et de mesures punitives dont la plus discriminatoire faisait en sorte qu'il était impossible pour ces travailleurs de retourner dans leur pays.

Était-ce pour tenter de remédier à son statut d'homme inférieur que mon grand-père s'était acoquiné avec une Allemande ? Sans doute par prudence — je n'en savais rien après tout, il s'était bien livré à la contrebande —, Kazimierz attendit la fin de la guerre pour frayer avec une Aryenne. Pour éviter la propagation de l'impureté, les contacts physiques et les relations sexuelles entre travailleurs forcés et allemands furent prohibés par les nazis (ces derniers profitaient toutefois d'une immunité à cet égard) et les contrevenants étrangers étaient passibles de la peine de mort. Selon les dires de mon père, Kazimierz rencontra Sonja, ma grand-mère, alors qu'il était cuisinier dans un camp de réfugiés après la guerre — Michaël

---

<sup>42</sup> Pour mon enquête, j'avais emprunté la méthode de Deschambault-Leblond qui, selon mon interprétation, consistait à recueillir minutieusement le plus grand nombre d'éléments d'informations (même les détails les plus anodins).

plaignait d'ailleurs ces pauvres affamés qui en plus d'être soumis au rationnement devaient se contenter de plats bouillis et sans saveur préparés par mon grand-père. À l'époque, Sonja habitait chez ses grands-parents, des agriculteurs voisins qui fournissaient des aliments au camp. Je supposais donc qu'ils s'étaient connus lors d'une livraison.

Dans le coffre familial, j'avais découvert un poème de Kazimierz datant de 1956 et adressé à ma grand-mère — une tentative supplémentaire de réconciliation de sa part. Rédigé sur une feuille de comptabilité (probablement une esquisse ou une copie), le poème romantique relatait les circonstances de leur premier rendez-vous en 1948. Le contenu révélait pourtant une certaine étrangeté : jamais mon aïeul ne nommait la femme qu'il aimait si intensément, préférant des adjectifs courants comme *my love, my darling, my beloved wife*. D'ailleurs, rien dans ce poème n'évoquait ma grand-mère, j'avais plutôt l'impression qu'il s'adressait à une femme idéalisée et dénuée de toute personnalité. De façon tout aussi bizarre, Kazimierz recourait à des métaphores météorologiques pour expliquer que leur séparation résultait d'un événement incontrôlable, mais que les nuages gris s'étant dissipés, le temps était propice aux retrouvailles. Incidemment, dans cet amas de généralités, deux vers faisaient saillie.

*The smiling moon was our only witness  
rear the old ruins of Karlsunt's tower.*

Cette tour de Karlsunt était l'unique élément dont je disposais pour reconstituer ce premier rendez-vous. Dernier vestige du Château de Kalsmunt érigé au deuxième siècle, ce donjon en décrépitude surplombait la ville historique de Wetzlar. Après la guerre, des milliers de réfugiés s'installèrent dans cette ville alors occupée par les Américains. Pour moi, Wetzlar était avant tout le lieu qui inspira le roman *Les Souffrances du jeune Werther* de Johann Wolfgang von Goethe. Sous l'ordre de son père, Johann s'y était rendu afin d'y suivre un stage à la Cour impériale. Goethe n'était certes pas enthousiaste à l'idée de séjourner dans un lieu aux distractions peu nombreuses. C'est pourtant à Wetzlar qu'il tomba amoureux, amour qui sera néanmoins inassouvi : Charlotte mettra fin à leurs fréquentations après que Goethe eut tenté de l'embrasser — en pensant à ce triste dénouement, je préférerai garder de



Wetzlar l'image du premier baiser de mes grands-parents sous le clair de lune. Pris de désespoir, Goethe quittera la ville et, plusieurs mois plus tard, l'insaisissable Charlotte deviendra l'héroïne de son roman. Quant à la suite de l'épisode germanique de mes grands-parents, je ne savais à peu près rien, à l'exclusion de quelques dates significatives. Ils s'étaient unis un certain jour de 1949 et, selon toute vraisemblance, ils avaient consumé leur mariage. Car mon père naquit le 27 mai 1950 à Giessen, une ville universitaire à 34 kilomètres de Wetzlar.

Quoi qu'il en soit, en 1942, Kazimierz œuvrait sur une fraiseuse dans les usines de Fieseler. Dans les faits, il y était prisonnier. Or, selon un blogueur<sup>43</sup>, de nombreux rapports révélaient que l'entreprise traitait et nourrissait convenablement ses travailleurs forcés — pour éviter d'encombrer sa page web, l'internaute avait omis d'y indiquer ses sources. J'éprouvai du ressentiment envers cet Américain qui faisait du Camp 1 de Fieseler le Club Med du Troisième Reich. Avec ironie, je me représentai tous ces sous-femmes et sous-hommes confinés dans des camps 2 étoiles qui, la nuit venue, rêvaient de jours meilleurs en contemplant secrètement une photographie du tout-inclus le plus prisé d'Allemagne. C'est sans doute dans le but d'endiguer une éventuelle intrusion massive de ces misérables, qui salivaient à l'idée de manger de la soupe aqueuse le midi comme le soir, que les autorités nazies avaient fait ériger une clôture barbelée de plus de deux mètres de hauteur tout autour du Camp 1 de Fieseler.

---

<sup>43</sup> Le blogue contenait de précieuses informations ainsi que des photographies sur les usines de Fieseler. L'auteur, un fier militaire américain, avait combattu au Vietnam et en Corée. De fait, son intérêt portait moins sur les conditions dans le camp que sur les armes et les avions fabriqués par le constructeur allemand.

## XIII

Je soulevai péniblement ma tête du creux de mon bras endolori. L'air froid de novembre et le brouhaha extérieur m'oppressèrent d'un coup. Je fermai la fenêtre, tirai les rideaux. Il était treize heures passées et l'afflux de textos de Fanny m'obligeait à agir. Me mesurer au monde réel me paraissait au-delà de mes forces. Les symptômes d'une terrible gueule de bois m'assaillaient même si je ne me rappelais pas avoir bu la veille : une torpeur mêlée à une anxiété intenable. Trop souvent, l'affolement envahissait mon abdomen et cherchait aussitôt une issue pour s'extirper de mes entrailles. L'angoisse m'écharpait, me déchiquetait morceau par morceau, tandis que je ne pouvais rien pour ma propre survivance. Et l'idée que ma conscience puisse s'évanouir à jamais en laissant derrière elle des résidus de ma chair me terrifiait encore plus. D'aucune façon, je ne voulais céder quelque chose de moi à ce monde hostile et défavorable à mon égard. Mais comment expliquer cette pathologie insondable à mes proches ou même à des spécialistes<sup>44</sup> ?

---

<sup>44</sup> Certains professionnels de la santé affichaient un air incrédule en écoutant mes explications allégoriques. De telles prémices ne pouvaient qu'aboutir à un échec. D'abord, il y eut une thérapie cognitivo-comportementale menée par une femme myope et taciturne. Cette approche ne corrigea en rien mes idées et mes conduites en inadéquation avec la réalité. La méthode psychanalytique se révéla tout aussi inopérante sur moi, bien que l'analyste maniéré m'eût aidé à me souvenir de ce que j'avais éludé de ma mémoire, soit que : deux semaines après ma naissance, j'avais dû subir une intervention chirurgicale pour éliminer une hernie inguinale, et l'incident avait causé un tel stress à ma mère que sa lactation s'était interrompue. Pour le psychanalyste, ce sevrage précoce était à l'origine de mon sentiment d'abandon et, par voie de conséquence, de mon anxiété. Ce diagnostic ne soulagea pas mon mal intérieur pour autant. C'est sans doute pourquoi je consultai alors un psychologue préconisant l'approche humaniste existentielle. Le sexagénaire, un ancien hippie, attribua mon anxiété généralisée à mon incapacité de trouver un sens à mon existence. Si j'acquiesçai au fait que ma vie était dénuée de sens, je fis remarquer à l'homme marginal que ses conclusions se conformaient en tous points au courant humaniste. Finalement, en désespoir de cause, je décidai de recourir à un psychiatre du réseau public — j'avais dû attendre plus de deux ans pour obtenir ce précieux rendez-vous. En répondant honnêtement à sa première question, *que j'écrivais pour gagner ma vie*, le spécialiste sembla aussitôt oublier la raison de ma présence dans son bureau. Le bréviligne médecin fantasma impunément sur ma profession en déployant tous ses clichés, m'enviant de passer mes jours et mes nuits avec des bouquins et savourant l'idée de pouvoir se vautrer dans le savoir universel. Le psychiatre au fort accent autrichien — il s'appelait van Dijk, je crois —, me questionna à peine et closit la séance en extrapolant sur le « fait » que mon cerveau produisait des quantités insuffisantes de sérotonine et de dopamine, ce qui expliquait

D'habitude, je recourais à des images pour tenter de traduire cette anxiété qui me dévorait. La plus juste était assurément le supplice du rat, ce moyen de torture issu de la Chine médiévale qui consistait à emprisonner un rat affamé sous un seau positionné sur le ventre d'une victime allongée et ligotée. Le bourreau chauffait ensuite l'extérieur de la chaudière pour affoler le rongeur. Cherchant à fuir inexorablement la menace de cette chaleur, c'est à coups de griffes et de crocs que le rat se traçait un chemin à travers l'estomac du supplicié. Bien que mes confidents n'aient jamais subi une si cruelle torture, évidemment, l'analogie suscitait inévitablement leur inquiétude — je ne pouvais toutefois statuer si celle-ci dérivait de leur représentation mentale du châtiment ou du fait que mes confessions dévoilaient la précarité de mon équilibre psychologique. Pour mon bien et celui de tous, j'aurais préféré souffrir d'un mal de dents, d'une jambe cassée, même d'une tuméfaction de la paroi abdominale. J'avalai les deux derniers cachets du flacon de lorazépam, imprévoyance à laquelle il me faudrait remédier sans plus tarder. Dernièrement, j'avais recouru plus fréquemment à ce supplément — que je me procurais sous le manteau —, même si j'avais trouvé une réserve d'oxazépam dans la pharmacie de mon père.

En priorité, je devais retrouver Zach qui, depuis mon réveil, ne m'avait toujours pas signifié sa présence. Je sillonnai les pièces, l'appelant en alternance par tous ses noms et sobriquets. D'évidence, mon agitation me rendait inapte à une fouille méticuleuse. En apercevant son bol de nourriture vide sur le plancher de la cuisine, preuve tangible de ma négligence, la culpabilité me happa de plein fouet : abandonnée à elle-même, Zach s'était sûrement enfuie par la fenêtre pendant que je somnolais. L'estomac noué, j'imaginai ma chatte esseulée errant dans les arrière-cours délabrées du quartier. Je me lançai à sa recherche, fis plusieurs fois le tour du triplex et arpentai les ruelles. Ma fidèle compagne n'était nulle part.

---

mon état dépressif. Il me prescrivit ainsi la dose maximale de venlafaxine, soit 300 mg. Au point où j'en étais, je sentais que je ne pouvais plus m'épancher qu'aux oreilles de Zach.

Peu après, heureusement, je ressentis enfin les effets des benzodiazépines. Le rongeur s'assoupit en moi. L'esprit et le corps lénifiés, je suspendis mes recherches pour retourner à mon bureau. Comme par magie, l'absence de Zach ne s'expliquait plus à mon esprit par une fugue, mais plutôt par une simple escapade automnale. J'eus même le cran de consulter les messages de Fanny.

- Tu peux me rendre un service demain soir ? C'est pour une expo photo.
- Rappel : votre charmante amie attend votre réponse :-)
- Ça va ? Rassure-moi.
- Fais-moi signe !
- Je suis inquiète, réponds !
- T'es fâché contre moi ?
- Criss ! Si j'ai pas de tes nouvelles dans une heure, j'appelle la police !

Fanny était à l'affût du moindre changement d'humeur chez ses proches. Et si elle était à l'écoute des autres, m'avait-elle dit un jour, ce n'était pas par altruisme, mais davantage l'effet d'un mécanisme de protection. Mon amie avait grandi à Outremont dans une famille de bonne réputation. Sa mère était une imminente psychanalyste alors que son père, un agent correctionnel de profession, œuvrait comme bénévole auprès d'organismes de bienfaisance durant ses temps libres. Leur maison victorienne, avec ses pignons et ses lucarnes, avait la prestance d'un manoir et faisait l'envie des camarades de Fanny — bien qu'aucune d'entre elles n'eût jamais franchi le seuil de la porte. En vérité, derrière cette façade de respectabilité régnait un climat de terreur. C'est pourquoi Fanny appréhendait toujours le moment de rentrer à la maison. Le pire, c'était le silence. Celui qui annonçait la violence.

Le silence signifiait que sa mère avait une fois de plus mis son mari en colère, rapportant faussement une quelconque inconduite de Fanny ou réprouvant injustement l'un de ses traits de caractère. Lorsque Fanny s'aventurait finalement dans la cuisine, il était déjà trop tard, tout plaidoyer ne faisait qu'accentuer le courroux de son père. Pourtant, ce dernier pouvait aussi se montrer affectueux et aimant. Selon les confidences de Fanny, son père souffrait

d'un complexe d'infériorité à l'égard de sa femme psychanalyste, et l'expression de son agressivité était le seul moyen d'exercer son autorité — les circonstances atténuantes qu'elle accordait à son père étaient toujours une source de conflit entre nous. De façon plus inattendue, elle m'avait avoué que parfois elle se dédoublait, qu'elle « sortait d'elle-même », pour se distancier de la douleur : d'ailleurs, c'est ce qui se produisait lorsque son père se transformait en bête violente et la rouait de coups.

- Vraiment désolé. J'ai travaillé toute la nuit et j'ai fait une crise d'angoisse.
- Mon pauvre chéri... Pour vrai, j'ai failli appeler la police.
- C'est une ambulance que t'aurais dû demander.
- Pourquoi tu m'as pas appelée ou contacté quelqu'un d'autre ?
- Francis Desmeules ! textais-je à moitié sérieux.
- Ben oui ! Il est tellement centré sur lui-même. Moi, il me salue à peine, mais ça m'arrange, surtout avec les rumeurs qui courent...
- Quelles rumeurs ?
- Accroc au sexe, d'autres disent prédateur.

Curieusement, ces on-dit ne me surprirent pas outre mesure : bien qu'une force mystérieuse m'attirât vers Francis, sa présence physique m'intimidait. Quelque chose de malsain émanait de sa personnalité. Bien sûr, je ne révélai pas à Fanny que je le côtoyais — elle connaissait seulement les détails de notre étrange rencontre au vernissage de Marie-Ève Larrivée. Je n'aurais pas la patience d'écouter ses mises en garde et encore moins de subir ses instigations, j'étais déjà trop importuné par ces points de suspension qui s'affichaient puis disparaissaient de façon continue dans notre fil de discussion.

- Alors c'est OK pour l'expo de Françoise Belu ?
- J'ai trop de travail Fanny, désolé.

Un communiqué en ligne indiquait que l'exposition en question s'intitulait *La même et l'autre*. Cette accumulation de coïncidences était-elle le fruit de mon obsession ou était-ce plutôt en raison de cette conjugaison de faits épars que je me fascinai pour la figure du

double ? Je remettais ma santé mentale en doute. Pour me rassurer, je songeai à l’assertion d’un brillant philosophe qui disait que ce n’est pas le doute qui rend fou mais bien la certitude — quoique dans son cas, la fatalité l’aura malheureusement conduit à la démence. L’ombre de la folie planait sur moi. Continuant malgré tout ma lecture sur la photographe d’origine française, j’appris que le motif de ses autoportraits consistait à trouver sa place dans le pays où elle avait décidé de s’établir. C’était par un jeu de reflets, affirmait-on, que l’artiste greffait son image à certains lieux urbains. À ce que je comprenais, Belu incitait les esthètes à percevoir autrement ce qui leur était familier.

- Encore la bio du borgne ?
- ... et mes recherches sur mon grand-père polonais.
- Il est mort, non ?
- Je te raconterai.
- OK, mais moi, ton amie, je suis bien vivante et j’ai besoin de ton aide.
- Pour le moment, c’est au-delà de mes forces.
- Je suis stressée et épuisée. Pis en plus, j’ai la nausée à cause de l’odeur de fromage moisi dans mon appart !
- J’ai les mêmes symptômes, c’est bizarre, sauf le fromage moisi.

Comment lui expliquer que je ne désirais plus être sa marionnette servile ? Que j’approchais enfin de la vérité sur mon grand-père, et que toute distraction était exclue ? La ville de Kassel avait essuyé plus de 40 attaques durant la Deuxième Guerre. Et lors du plus important bombardement, le 23 octobre 1943, mon aïeul frôlait la mort.

- Il m’a quittée.
- Je suis triste pour toi.

« Le feu s’est éteint ? », me refusai-je d’ajouter. J’eus aussi la délicatesse de garder pour moi la mort de mon père et la crémation de son corps le lundi suivant. Dans ma tête tournaient en boucle les images pétrifiantes du raid allié sur Kassel : la tempête de feu, les corps ignescents puis calcinés. Le brasier sans fin, la pluie de cendres et les ruines. Comme ailleurs

en Europe, c'est parmi les civils qu'on compta le plus de victimes (plus de dix mille d'entre eux périrent alors que des milliers d'autres se retrouvèrent sans domicile). Or, si le pilonnage endommagea le complexe militaro-industriel de Kassel, blessa et tua bon nombre de travailleurs étrangers, la production d'armements ne ralentit que très faiblement.

D'après les informations dont je disposais, mon grand-père travailla chez Fieseler jusqu'au 3 mars 1945. Un mois plus tard, Kassel passait entre les mains des Alliés et le 7 mai de la même année, l'Allemagne signait sa capitulation inconditionnelle. Pourtant, ce n'est qu'en mars 1946 que Kazimierz était engagé par l'armée américaine. Bien qu'aucun document ne l'attestât, il se retrouva vraisemblablement dans un camp de réfugiés. À la fin de la guerre, les Alliés priorisaient le rapatriement des personnes déplacées dans leur pays d'origine. Des camps provisoires furent donc érigés pour les héberger le temps d'organiser leur retour. Pour plusieurs déportés en provenance de l'Europe de l'Est, ce rapatriement signifiait plutôt un nouvel emprisonnement, quand ce n'était pas littéralement une exécution. Car à l'instar des autorités russes, le parti communiste polonais suspectait ces expatriés d'avoir collaboré avec les nazis. Ce fait pouvait lui aussi expliquer pourquoi mon grand-père n'était jamais rentré en Pologne. Ainsi, pour certains travailleurs étrangers, qui vécurent dans des casernes rudimentaires sous la menace des exécutions, des maladies contagieuses et des raids aériens, qui connurent aussi les conséquences brutales de la malnutrition et de la dépersonnalisation, la chute du Troisième Reich n'avait rien d'une libération : c'était l'exil ou la mort.

– C'est la dernière fois que je te demande ça, promis.

Alors que je réfléchissais à une réplique sans appel, je reçus un autre message de mon éditeur. Cela me fit penser que nous communiquions exclusivement par courriel, à l'exception des colis qu'il adressait à mes pseudonymes et dans lesquels je trouvais toujours un mot griffonné — comme si nous nous adonnions à des activités illicites et que nos lignes étaient sous écoute. D'ailleurs, je ne l'avais rencontré qu'à une seule occasion : lors d'un midi caniculaire sur la terrasse du Café Cherrier, trois ans auparavant. Depuis, le timbre de

sa voix et les traits de son visage étaient devenus flous dans mon esprit. Je possédais pourtant encore des souvenirs précis de ce rendez-vous d'affaires : l'enthousiasme de mon éditeur, la terrasse bordée de vignes, le récit de ses exploits et le gravlax de saumon laissé intact dans son assiette (il s'était plutôt sustenté de bières importées et de frites enduites de mayonnaise).

*Les pouvoirs insoupçonnés des allumettes*, on aurait dû y lire « amulettes », était l'objet du courriel : un livre insipide qui devait paraître sous le nom de mon hétéronyme féminin Melina Bushell — preuve formelle de la misogynie de mon éditeur. Deux jours plus tôt, j'avais corrigé les épreuves du manuscrit et inséré de nombreuses notes de bas de page. Cet impair, je pensais encore aux allumettes, me laissa croire que mon employeur était accoudé au comptoir d'un bistro depuis déjà quelques heures (il ne souffrait pas de paraphasie, mais bien d'une intempérance à l'alcool ; « épisodique », se serait-il empressé de clarifier). J'en acquies la certitude en me heurtant dès les premières lignes du message à un amas de coquilles. Au demeurant, d'autres éléments étayaient ma théorie : une syntaxe approximative et l'utilisation de la police de caractères Georgia plutôt qu'Arial. Quoi qu'il en soit, mon expéditeur me demandait pourquoi Madame Bushell recourait soudainement et si abusivement à des notes de bas de page. Fait inusité, ce qui m'apparaissait comme l'indice probant de son état d'ébriété, il m'accordait la permission de conserver la citation de Marcel Proust si, et seulement si, j'expurgeais toutes les autres références (*ce tas de déchets*, m'écrivait-il).

*C'est là l'amulette qui préserve les individus — et parfois les peuples — non du danger, mais de la peur du danger, en réalité de la croyance au danger, ce qui dans certains cas permet de les braver sans qu'il soit besoin d'être brave* (par coquetterie, cet extrait de la page 107 de *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* édition Folio 1988 figurait à la même page dans mon manuscrit original, ou plutôt celui de Melina Bushell).

Pour conclure, l'éditeur du café Cherrier m'ordonnait de m'en tenir à ma basse besogne : soit de paraphraser le savoir des autres. Bien sûr, je savais que mon manuscrit serait châtré, mais je n'avais pu résister à la tentation de la précision et de la rigueur — l'éthique de travail



du prête-plume Dubois-Leblanc déteignait sur moi. Or, la censure n'était pas la seule sanction infligée par mon éditeur, je devais lui transmettre mon manuscrit inachevé sur Fabrice Degas la journée même. La situation me sembla sans issue. Et aucune amulette ne me préserverait d'un tel péril.

- Je crois que je suis enceinte, lâcha subitement Fanny.

## XIV

J'ai séjourné dans plusieurs hôpitaux depuis ce terrible novembre. En raison de ces absences répétées, j'ai dû me résoudre à confier Zach à l'adoption. J'ai tenté de me persuader que cet abandon était un pur acte d'amour, que son existence sans moi n'en serait que plus douce. Mais c'est en me berçant d'utopies que je trouvais le plus de réconfort, imaginant ma petite bénéficiaire de l'amour et des soins de Fanny.

La possibilité de rencontrer Fabrice Degas en personne me paraissait tout aussi invraisemblable. Je croisai pourtant l'acteur borgne le 22 novembre de l'année suivante alors que je marchais nerveusement à travers la foule compacte du Salon du livre de Montréal. Cette visite s'inscrivait dans le cadre de mon programme d'exposition et, du même coup, je souhaitais faire autographier mon exemplaire de *Je suis un écrivain japonais*. Qui plus est, ce jour revêtait une signification toute particulière pour moi : c'était l'anniversaire de la mort de John F. Kennedy, homme à qui mon paternel avait voué une admiration sans bornes. Obsédé par son assassinat, mon père avait lu et annoté les 888 pages du rapport Warren. À son grand regret, la commission présidentielle avait conclu que le transfuge et piètre tireur Lee Harvey Oswald avait agi de son propre chef, écartant ainsi la théorie du complot. Comment ne pas partager son indignation envers l'enquête tendancieuse du FBI et les nombreuses anomalies qui la ponctuaient ; ou envers la commode disparition de centaines de pièces à conviction et l'omission d'éléments de preuves qui n'étaient pas la thèse du tueur unique ?

Mais au-delà de ces faits avérés, je crois que l'objectivité de mon père avait été biaisée par cette haine ancestrale qu'éprouvait ma famille envers les communistes russes. Je le suspectais même d'avoir adhéré à la théorie soutenue par la police de Dallas selon laquelle il s'agissait d'un complot d'origine communiste — après tout, Oswald avait fait défection en Union soviétique. J'aurais par ailleurs aimé connaître son opinion à l'égard de la thèse des « deux Oswald » émise par Michael Eddowes. L'avocat et auteur britannique avançait qu'un

imposteur soviétique s'était substitué au véritable Oswald pendant son séjour en URSS. Pour appuyer son hypothèse, Eddowes signalait la disparité entre certaines informations contenues dans les dossiers des Marines et celles des pathologistes de Dallas (par exemple, à son entrée dans l'armée Oswald mesurait 5 pieds 11 pouces tandis que sa dépouille comptait deux pouces de moins).

Quoi qu'il en soit, c'est d'abord la réplique en taille réelle de Degas qui m'interloqua au passage. La copie en polypropylène exhibait fièrement le teint hâlé, le corps svelte et les yeux pétillants de l'acteur à ses beaux jours. Sous le titre ronflant *La rançon de la gloire*, j'aperçus en petites lettres *autobiographie*. Dégoûté, je quittai le périmètre du clone inanimé pour découvrir avec hébétude le véritable Fabrice Degas assis derrière une table à quelques mètres de là. Bien que je connusse les plus infimes détails de sa vie, son existence demeurait pour moi irréelle, comme s'il eût été un personnage tragique forgé par mon esprit. J'épiaï donc longuement le sexagénaire qui autographiait des exemplaires en discutant jovialement avec ses admiratrices. Sa voix éraillée détailla même les difficultés inhérentes à sa démarche d'écriture. Puis, lassé par l'hypocrisie du spectacle, je me dirigeai furtivement vers la sortie. À l'extérieur de l'enceinte du salon, je ressentis aussitôt un vif soulagement, le tumulte de la foule m'étouffait. Ce ne fut qu'une fois assis dans le métro que je pris la pleine mesure de ma fébrilité : j'avais oublié de faire autographier mon exemplaire de *Je suis un écrivain japonais*.

Encore aujourd'hui, j'ignore l'identité de celui ou celle qui a hérité de l'achèvement de l'autobiographie de Fabrice Degas. Mais je n'en avais cure : ce contrat empoisonné avait sonné le glas de mes activités d'écrivain fantôme. Malgré les nombreuses requêtes de mon éditeur, je ne lui fis jamais parvenir mon manuscrit lacunaire. D'ailleurs, après relecture, mon travail s'était révélé encore plus médiocre que mes plus catastrophistes appréhensions. C'est donc avec impétuosité que je fis disparaître toutes preuves de l'existence de ce ratage. Le lendemain, encore affligé par la honte, je supprimai mes adresses électroniques et changeai mon numéro de téléphone. Et plus que tout, pour me libérer de toutes obligations envers mon éditeur, je lui postai un chèque de 1750 \$, somme qu'il m'avait versée pour ce contrat. Mais

c'était mésestimer le désir de vengeance qui l'habitait, car quelques jours plus tard, je reçus ses injures par la poste, dissimulées dans une enveloppe qui affichait le logo d'un syndic de faillite — une société fictive, découvris-je par la suite. La lettre incendiaire était cette fois dépourvue de dictons ou de proverbes populaires, omission qui témoignait de la profondeur de son ressentiment. L'homme avec qui j'avais collaboré pendant plus de deux ans me taxait maintenant de « perfide », « d'écrivain » et de « piètre plagiaire ». À cet instant précis, j'eus la conviction que ce sentiment d'imposture maladive, qui m'affectait depuis la tendre enfance, s'avérait fondé : qu'il découlait d'une infériorité bien réelle et non d'une perception erronée. Comment me dérober à cet inexorable déshonneur ?

Par une opportune association d'idées, croyais-je, je me remémorai le geste héroïque de mon arrière-grand-mère qui avait eu l'audace de faire disparaître par le feu tous les documents qui attestaient les origines nobiliaires de sa famille. Pour échapper à la mort, mes ancêtres avaient dû renoncer à leur rang social. Bien que conscient de glisser dans le délire, je ne pus freiner la sensation d'être à mon tour confronté à cette malédiction héréditaire et, sans réfléchir, je brûlai la lettre incriminante de mon éditeur. Et tandis que le papier se consumait au bout de mes doigts — étrangement insensibles —, j'eus l'impression de procéder à un acte purificateur. Je m'emparai même d'une feuille vierge pour y scribouiller chacun de mes pseudonymes avant de l'enflammer et la contempler avec extase. La liste se consuma promptement et, déçu, je jetai ses restes dans le cendrier. Je croyais la cérémonie terminée lorsque les mégots s'embrasèrent subitement pour ensuite cracher de larges volutes de fumée dans le salon de mon appartement. C'est de cette façon sommaire que je fis mes adieux à ma famille de prête-plume.

Je ne renouai totalement avec la réalité que quelques jours plus tard. Puis, alors que je ne m'y attendais plus, je reçus l'appel du Père Lucjan Krolikowski. S'il se rappelait fort bien la taille gigantesque de mes grands-parents, tout autant que leurs problèmes maritaux, rien de plus n'était gravé dans sa mémoire. Krolikowski se repentit pour cette faiblesse avant de me demander des nouvelles de mon père — il se souvenait clairement de leur rencontre au couvent cinq ans auparavant. Consterné par la nouvelle de sa mort — sa voix était devenue

plus chevrotante —, l'ecclésiastique s'enquit alors de mon état. L'attention qu'il me portait me remua et je fus inapte à lui exprimer l'étendue de mon désespoir, cédant plutôt à la facilité des paroles convenues, impersonnelles. Et c'est parce que j'étais incapable d'accueillir sa compassion que je m'empressai d'abrèger notre conversation. Krolikowski m'offrit la protection divine puis je lui dis au revoir sans m'être intéressé à son état de santé, sans même lui avoir dit combien son livre m'avait bouleversé.

Cette discussion avortée avec Krolikowski m'incita néanmoins à reprendre mon enquête familiale. Mais cette fois, je souhaitais concentrer mes efforts sur Arnold Sliwinski et Tadeusz Boguniewicz. L'idée était de retracer le parcours des compagnons de mon grand-père afin de recouper leurs informations individuelles. De cette façon, espérai-je, j'obtiendrais de nouveaux éclaircissements sur l'odyssée de mon ancêtre. Cette stratégie se révéla des plus opérantes, car elle permit de rectifier certains de mes postulats. Alors que j'avais présumé que Kazimierz s'était aventuré seul en Allemagne nazie, de nombreuses pièces d'archives indiquaient le contraire. Nés aussi à Jagielnica, Sliwinski et Boguniewicz furent non seulement assignés aux usines de Fieseler le même jour que mon grand-père, mais ils logèrent également dans les mêmes baraquements. Ce serait donc en compagnie d'Arnold et de Tadeusz, âgés respectivement de 17 et 19 ans, que Kazimierz quitterait son patelin du sud-ouest de la Pologne. Ensuite, c'est vraisemblablement à pied que le trio se rendit à Lviv, plus importante ville de la région — que les Allemands avaient reprise des Russes un an plus tôt et rebaptisée Lemberg. De là, ils empruntèrent probablement un train pour rejoindre un lieu de transit quelque part en Pologne. Puis, dans un wagon surpeuplé et dépourvu d'eau potable, ils franchirent les centaines de kilomètres qui les séparaient de Kassel.

De façon aléatoire, je m'intéressai d'abord au cas de Tadeusz Boguniewicz. Selon les archives, il disparaissait de la surface de la Terre au terme de la guerre. La victoire des Alliés, ironiquement, coïncidait avec la dissipation des données relatives aux mouvements des déportés. S'il était possible de reconstituer le parcours de millions de personnes durant le régime nazi, la période 1945–47 se distinguait par la quasi-absence de documents permettant la traçabilité des travailleurs forcés. Comme mon grand-père, Tadeusz réapparaissait en 1947

au sein d'une unité polonaise, la Mannheim Polish Guard Company. D'après mes recherches, plusieurs unités polonaises furent créées par les forces américaines et britanniques afin de relever leurs troupes (le rôle de ces compagnies consistait principalement à surveiller les installations militaires, les entrepôts, les camps de déportés et les prisons, ainsi qu'à assister la police militaire dans sa lutte contre le crime). La dernière inscription relative au matricule 892652, datée du 6 janvier 1948, faisait mention de son départ de Stuttgart pour émigrer aux Pays-Bas — près de deux ans plus tard, Kazimierz, ainsi que ma grand-mère et mon père, transiteraient par cette ville pour rejoindre Lewisburg en vue de leur traversée maritime vers l'Amérique. Hélas, ni les archives de la Seconde Guerre ni ailleurs sur le web on ne faisait mention de Tadeusz Boguniewicz après 1948. Comment résister à la tentation de combler par mon imagination cette biographie incomplète ?

L'espérance de vie moyenne d'un résident des Pays-Bas s'établissant à 82 ans, Boguniewicz devrait, par déduction, décéder à l'âge honorable de 77 ans — sa mort « prématurée » s'expliquerait logiquement par son séjour dans les camps forcés, mais aussi en raison des conditions de vie plus difficiles avec lesquelles doivent composer les ressortissants étrangers partout dans le monde. De facto, Boguniewicz survécut à toutes les catastrophes annoncées du 20<sup>e</sup> siècle pour s'éteindre paisiblement à l'aube du troisième millénaire. Sans broncher, il brava la menace de l'holocauste nucléaire de 1967 (dixit le pasteur James Warren Jones) et celle du 1<sup>er</sup> janvier 2000, date choisie par Satan pour anéantir l'humanité (dixit l'animateur radiophonique William Milton Cooper). Néanmoins, l'ami de mon grand-père n'échappa pas au sort réservé aux citoyens de seconde zone. Dès son arrivée aux Pays-Bas, les autorités le destinèrent d'office à un travail manuel et, du fait de son origine ethnique, au dur labeur agricole. Bien entendu, pour une rémunération moindre, Tadeusz Boguniewicz devait besogner davantage que les natifs moyens — mais jamais il ne s'en plaignait, n'avait-il pas été travailleur-esclave à Kassel ? Bien qu'il profitât d'une nouvelle vie, c'est d'une migrante polonaise que s'éprit Tadeusz (comment aurait-il pu en être autrement ? Isolé dans un hameau, il côtoyait principalement des gens de sa condition ; du reste, on pouvait douter de sa maîtrise du néerlandais pour séduire une native). Et sans grande

surprise, le couple eut deux enfants qu'ils nommèrent Pavel et Marek, prénoms dignes du pays de leurs ancêtres.

L'histoire d'Arnold Sliwinski, elle, était documentée et pouvait se passer plus facilement de mes élucubrations, encore que... À la suite de son arrestation par la police secrète de Kassel en 1944, on le déporta au camp de Mauthausen en Autriche. Les papiers officiels ne mentionnaient pas le motif de sa capture, sinon qu'il était prisonnier politique. J'échafaudai plusieurs hypothèses jusqu'au moment où je me remémorai une discussion avec mon père : un ami de Kazimierz avait été arrêté par les S.S. alors qu'il transportait, dans une brouette recouverte de foin, des armes destinées aux résistants polonais (l'Armia Krajowa). Sans conteste, Sliwinski était l'ami en question. Car ma théorie ne s'appuyait pas exclusivement sur une vague anecdote rapportée par mon paternel, j'avais en main une preuve matérielle : cette lettre dans laquelle mon grand-père avouait à son frère qu'il s'adonnait au marché noir — sans parler de la page manquante qui contenait vraisemblablement les détails les plus sensibles. Des faits historiques étayaient également mon hypothèse : des soldats nazis vendaient leurs armes aux opposants du Reich, surtout après 1942, au moment où la victoire de l'Allemagne devenait incertaine. En outre, les trois complices — j'étais persuadé que Tadeusz faisait aussi partie de la filière de contrebande — travaillant dans une usine allemande, usine d'armements de surcroît, avaient accès aux hauts responsables, ainsi qu'aux nombreux soldats de passage. Le trio devait jouer les intermédiaires entre certains militaires déloyaux et l'Armia Krajowa. Mais pourquoi Arnold Sliwinski avait-il été le seul à être suspecté par la police ?

En consultant sa carte d'enregistrement de Mauthausen, la description physique de Sliwinski intensifia ma perplexité : avec son petit gabarit (5 pieds 2 pouces), n'est-ce pas lui qui aurait dû passer sous le radar de la Gestapo ? Toujours selon la *Häftlings-Personal-Kart*, le visage oblong du cordonnier présentait une bouche, des oreilles et des dents des plus banales, seule la légère courbure de son nez semblait le distinguer des autres esclaves polonais. Plus je creusais l'affaire, plus il m'apparaissait qu'Arnold était l'homme de paille

de ce vaste réseau machiné par mon grand-père. En raison de sa loyauté, supposais-je, Sliwinski avait accepté de plein gré son rôle de bouc émissaire.

Je ressentais une profonde empathie pour cet agneau sacrifié. En suivant une à une ses traces sur les documents administratifs, j'eus même l'impression de l'accompagner dans la pénombre d'un wagon à bestiaux : partageant avec lui le tiraillement de la faim et l'engourdissement du froid pendant ces trois jours infernaux que prit le trajet pour nous mener devant les portes de l'un des camps les plus meurtriers du système concentrationnaire nazi. La sensation d'être à ses côtés, tandis que tout son corps tremblotait à la vue des multiples clôtures barbelées, de cette gigantesque muraille en pierres de granit et de ces impitoyables miradors équipés de mitrailleuses MG42 — en tant que trafiquant d'armes, ce détail ne lui avait pas échappé. Terrifiés, nous franchissions le portail du camp. C'est alors qu'un contingent d'hommes aux costumes pétrifiants, sans doute signés Hugo Boss, surgissait et encerclait notre petit groupe. Sans avertissement, les soldats S.S. nous rouaient de coups avec la crosse de leurs fusils puis nous abandonnaient à nos blessures. Épuisés, nous restions allongés dans la neige tachée de notre propre sang. Nous calmions notre soif et soignons nos plaies à l'aide de petits morceaux de glace. Arnold se mettait soudainement à gémir comme un enfant, mais je ne trouvais pas les mots capables de le reconforter.

Des heures plus tard, un nouveau peloton de S.S. nous escortait dans une antichambre bétonnée. Nous devons y laisser nos biens personnels sur le sol pour nous introduire ensuite dans une pièce lugubre où des hommes en sarrau nous obligeaient à nous dénuder. Après un bref examen, les médecins nous séparaient en deux groupes. Arnold et moi faisons partie du groupe n°1 et des prisonniers nous tondaient de la tête aux pieds. Puis, on nous expédiait à la désinfection et nous hurlions sous les jets tantôt brûlants tantôt glaciaux. Finalement, un uniforme rayé bleu et blanc et des sandales à semelle de bois nous étaient remis. Le regard d'Arnold était vide et j'avais du mal à le reconnaître. Sur sa chemise était cousu un triangle rouge inversé au-dessus duquel je pouvais lire *Pole Schutz* et, à droite, le nombre 42362. Le lendemain, ou quelques jours plus tard, Arnold apprenait avec effroi l'éradication du groupe n° 2.



Même assis en sécurité à ma table de travail, je fus dans l'incapacité de poursuivre plus loin le parcours cauchemardesque d'Arnold Sliwinski. Je devais me distancier émotivement de cet inconnu pour qui, curieusement, j'éprouvais une affection démesurée — peut-être m'identifiais-je à l'injustice de son sort. Il me fallait reconstituer les événements de manière froide, m'en tenir à l'austérité des pièces d'archives, aux faits historiques, aux probabilités statistiques.

Du fait de son statut de prisonnier politique, le matricule 42362 aurait dû mourir d'épuisement dans une carrière de granit. Ou encore, sur l'une des 186 marches de l'escalier de la mort où les détenus devaient porter jusqu'à son sommet des blocs de pierre souvent plus lourds qu'eux-mêmes. Cette fois-là, c'est probablement sa petite taille qui lui épargna le trépas. Car les autorités l'assignèrent à un *kommando* dédié à l'excavation d'un tunnel qui relierait l'Autriche à la Slovaquie. S'il bénéficia d'un sursis, il dut cependant payer un lourd tribut : sa fonction étant de s'introduire à travers d'étroites parois rocheuses pour y déposer des explosifs — je songeai à mon grand-père qui, au même moment, élaborait « paisiblement » de nouvelles magouilles devant sa fraiseuse à Kassel. Le camp nord du *Loibl Pass* où peina le matricule 42362 avait été baptisé le tunnel de la mort : de nombreux détenus y succombèrent aux chutes de pierre ou aux sévices des S.S. À la fin du mois de novembre 1944, pour maintenir l'efficacité de la main-d'œuvre, les autorités forcèrent le retour de centaines de prisonniers blessés ou malades au camp principal de Mauthausen (dont le comparse de mon grand-père). De leur côté, les détenus inaptes à entreprendre un tel voyage périrent sous l'aiguille d'un médecin nazi.

Au camp des malades, le typhus et la tuberculose faisaient des ravages. Le climat rigoureux et les poussières de granit en suspension concouraient aux infections des voies respiratoires et pulmonaires. D'autres souffraient d'épuisement, d'anémie ou de rachitisme. En dépit de ces conditions inhumaines, le matricule 42362 reprit miraculeusement des forces, conjurant ainsi le destin tragique des esclaves improductifs : une injection au benzène ou une douche au Zyklon B. Pour une raison que j'ignore, le rescapé logea même au bloc 4, une petite baraque qui abritait des médecins-prisonniers. À la lumière des témoignages de

survivants ayant séjourné à l'infirmerie du camp, il m'était permis de croire que le matricule 42362 avait été affecté à des travaux légers : au transport des vêtements ou des matières fécales. Peut-être eut-il même l'opportunité de participer au sauvetage de quelques prisonniers : il arrivait qu'un médecin ou un auxiliaire de l'infirmerie octroie à un détenu condamné à mort le nom d'un malade tout juste décédé sous ses yeux.

Le 14 mars 1945, le prisonnier n° 42362 était affecté à l'entreprise d'armement Steyr-Daimler-Puch. Jamais une date de fin ne serait inscrite sur sa carte d'enregistrement à l'égard de cette ultime assignation, car les troupes américaines libéreraient le camp de Mauthausen-Gusen deux mois plus tard. Contraint à fabriquer des armes dans une salle souterraine, le prisonnier polonais fut certainement l'un des derniers à célébrer le jour de son affranchissement — si l'abri n'avait pas cédé sous les bombardements alliés.

C'est en réexaminant les documents de mon grand-père que je pris la mesure de ma dissipation au cours du novembre précédent. À mon grand désarroi, quantité de détails m'avaient échappé. Dès le début de mes recherches, j'aurais dû relever que mon grand-père se trouvait au camp de réfugiés de Mattenburg-Kassel, et ce, dès le 13 septembre 1945. Pour obtenir nourriture, logis et assistance durant leur démarche d'émigration, toutes personnes déplacées devaient s'inscrire dans un camp dirigé par les Alliés. Pareilles à des tours de Babel, ces baraques misérables accueillait les déçus qui s'exprimaient en langues diverses : ces derniers partageaient néanmoins la même incertitude à l'égard du futur, cette même et insupportable torture de l'attente. D'après les informations qui figuraient sur sa carte d'enregistrement, mon grand-père aspirait à émigrer aux États-Unis. Il parlait couramment l'allemand et le russe, outre le polonais, bien entendu. Ses aptitudes pour les langues et le négoce furent certainement des atouts précieux pour survivre dans le désordre et la violence d'après-guerre.

Avant leur arrivée au camp Mattenburg-Kassel, mon grand-père et Tadeusz Boguniewicz avaient dû errer ensemble en territoire américain, à travers les ruines de Kassel. Au cœur d'un tel abîme, je les supposais encore plus unis, d'autant que leur ami Arnold Sliwinski, s'il

vivait encore, était piégé en zone soviétique quelque part au nord de l'Autriche. J'imaginai leurs silhouettes vacillantes en quête d'un bout de pain, d'une gourde abandonnée ou d'un objet de valeur pouvant être échangé contre une ration ; laissés à eux-mêmes alors que pendant quatre ans d'impitoyables tortionnaires avaient contrôlé chacun de leurs gestes, régulant chaque minute de leurs vies. Maintenant, ils étaient des millions à vagabonder sur des routes crevassées et bordées de restes humains, à travers les bâtiments pulvérisés et les véhicules militaires incendiés.

Pour subsister dans cette anomie, mon aïeul recourut à l'évasion et à la dissimulation, voire à la métamorphose. Le 27 février 1946, il s'enfuyait du camp de Mattenburg pour finalement s'enregistrer dans un autre centre de réfugiés dix jours plus tard. Ce que mon grand-père avait traficoté durant cet intervalle resterait un mystère. Or, cette escapade fut suffisamment longue pour que s'efface de sa mémoire la langue russe : à tout le moins, il omit de déclarer aux forces américaines sa maîtrise de l'idiome ennemi. Les différents métiers qu'il avait exercés en Allemagne paraissaient encore plus suspects : ouvrier sur une fraiseuse, géôlier pour l'armée américaine, cuisinier, géôlier au service d'une autre unité états-unienne, puis enfin travailleur de ferme en 1949 au moment de sa demande d'immigration auprès du Canada (pays où l'on cherchait désespérément des ouvriers agricoles).

L'inconstance de mon grand-père ne s'émoussa pas en Amérique. En 1951, un cabinet d'avocats ontarien soumettait une requête au ministère de la Citoyenneté et de l'Immigration afin que leur client, Kazimierz Samborski, puisse travailler pour un autre employeur que celui qui s'était porté garant de son entrée au Canada. Onze mois plus tard, un agent fédéral répondait enfin à cette demande. C'est qu'en raison des démêlés dudit client avec la police d'Oshawa, son bureau avait dû procéder à une enquête rigoureuse — la nature des méfaits et les résultats de l'investigation étaient éludés. Le bureaucrate accordait toutefois des circonstances atténuantes à l'immigrant rétif du fait que celui-ci avait su se dénicher un emploi dans une autre ferme, et ce, bien qu'il possédât peu d'aptitudes pour le travail

agricole. Et puisque son employeur initial ne s’y opposait pas, les autorités fédérales acquiescèrent à la requête de mon grand-père.

D’autres faits documentés, ainsi que des anecdotes familiales, montraient la méfiance, voire l’aversion, qu’entretenait mon grand-père à l’égard de toute forme d’autorité, de conformité. Par exemple, un télégramme du Central Ontario Credit Exchange lui ordonnait d’acquitter une dette contractée envers un médecin. Un autre, expédié cette fois par la Hudson’s Bay Company, lui réclamait une somme substantielle : Kazimierz avait fait l’acquisition d’un luxueux ameublement dans un effort ultime pour retenir sa femme à la maison (le dispositif me semblait de bon aloi pour affrioler une sybarite comme ma grand-mère). Un dernier télégramme conservé par mon aïeul laissait aussi paraître le tumulte de leur relation, en dépit de la banalité de son contenu : *Meet me at the station at ten fifteen pm=.* *Sonja=*. Sur ce message en provenance d’Oshawa, le nom de mon grand-père y était mal orthographié ; s’agissait-il d’une énième erreur de notation ou plutôt d’un acte délibéré de ma grand-mère ? Quoi qu’il en soit, comment une femme pouvait-elle convier le père de son enfant à une heure si tardive ? Avait-elle une si haute estime d’elle-même pour croire que mon grand-père abandonnerait leur bambin à son sommeil pour se précipiter à la gare Windsor et se prosterner devant elle ?

La solitude définissait la vie de mon grand-père. En parallèle, il devint machiniste à 32 ans après avoir suivi des cours du soir au Sir George Williams College (ses études ayant été interrompues par la guerre). Ensuite, ce fut un enchaînement d’emplois précaires et mal rémunérés. Or, tous les dimanches après-midi, mon aïeul enfilait son unique costume et se parfumait pour assister à la rencontre hebdomadaire organisée par la diaspora polonaise — selon ses dires. Mon père, quant à lui, tenait une tout autre version : Kazimierz fréquentait les *tourist rooms* (des hôtels de passe, avais-je appris) du centre-ville pour agrémenter son célibat. C’est toutefois dans les plus extraordinaires circonstances, soit dans le bureau de son médecin, que mon grand-père subit un premier arrêt cardiaque à l’âge de cinquante-six ans. Pressentant sans doute sa fin, Kazimierz informa son fils qu’il avait dissimulé plus de vingt-cinq mille dollars dans son appartement — comment avait-il amassé une telle somme ? De

fait, quelques semaines après son hospitalisation, mon grand-père succombait à une seconde crise cardiaque dans son appartement. Dans les endroits les plus insolites du domicile, mon père découvrit de nombreuses liasses de billets ainsi que des bons d'obligations : insérés entre les pages de vieux journaux dans des boîtes à chaussures, au fond de sa cuisinière sous une feuille d'aluminium, ainsi que dans une remise extérieure où jadis on entreposait le charbon.

Je connus moi aussi les écueils de l'isolement. Mais les impératifs financiers et la menace de me voir expulser de mon appartement eurent raison de mon agoraphobie — mes maigres économies et les six mille dollars de mon héritage fondaient rapidement (selon la notaire, la somme venait d'un compte REER oublié par mon père, car il avait liquidé ses investissements depuis longtemps). C'est à cette époque que je décidai de mettre en pratique ce programme qui m'avait été suggéré alors que je fréquentais un groupe de soutien quelques années auparavant. En gros, il s'agissait de m'exposer progressivement à des situations anxieuses — ironiquement, cette démarche me mènerait deux mois plus tard à la rencontre fortuite avec Fabrice Degas au Salon du livre. Hormis les séjours que je fis dans les hôpitaux, je n'adressais plus la parole à quiconque. J'entamai donc ce processus avec un excès de prudence : à l'abri derrière mon téléphone, je contactai mon institution bancaire, mon fournisseur de services cellulaires, mon dentiste, ainsi que mon salon de coiffure. Plutôt que d'exprimer mes besoins (minimaux), ma crainte d'être ridiculisé ou rabroué me fit succomber à mes vieux mécanismes d'évitement et, par ma faute, je précarisai davantage mes ressources financières, ce qui aggrava mon anxiété. Niaisement, j'avais acquiescé à l'ouverture d'un compte REER et au transfert de la moitié du solde de mon compte-chèques, puis à l'ajout d'un forfait « appels internationaux illimités », ainsi qu'à un rendez-vous pour la pose d'une couronne en supplément d'un nettoyage de dents. Seule ma coiffeuse n'avait pas tiré avantage de mon embarras, me conviant à une simple coupe régulière le mardi suivant.

Puis, un matin d'octobre, j'eus une sorte d'épiphanie : l'idée de travailler dans une bibliothèque se présenta à moi comme la solution à mes problèmes financiers (ma visite de la veille à la bibliothèque municipale n'était sans doute pas étrangère à cette manifestation

subite). Par ailleurs, la tranquillité et la faible fréquentation des lieux, tout autant que la contention des quelques esprits présents, croyais-je, me préserveraient des regards insistants. Dans un accès d'enthousiasme, je soumis ma candidature à plusieurs bibliothèques de la métropole. En dépit du nombre de mes offres spontanées, aucune ne suscita la curiosité des technocrates. À l'évidence, mon curriculum vitae dévoilait mon atypie, mon incohérence, mon éparpillement. Une fois de plus, je goutais à l'amertume de l'échec.

Par exemple, j'avais fourni les renseignements relatifs à un emploi dans une agence de télémarketing pendant mes études, ainsi qu'à un poste de répartiteur au sein d'une entreprise de camionnage — hélas, je m'étais alors rappelé la sévère dépression qui s'en était suivie. J'avais résumé ensuite cette longue période « des métiers de l'ombre » où je m'étais adonné au nettoyage d'immeubles de bureaux, puis à la vérification de faits pour des magazines, et finalement, au travail de prête-plume (que j'avais renommé « rédacteur indépendant » pour faciliter la compréhension des D.R.H.). Or, l'être que j'étais se heurtait à l'indifférence des grands commis municipaux, tout comme ma probité se butait aux implacables lois du marché de l'emploi qui, pour ce poste en particulier, exigeaient une année d'expérience. Comment acquérir cette expérience si ma candidature était systématiquement rejetée ? Pour briser cette tragique circularité qui annihilait mes chances d'embauche, quel choix me restait-il ?

C'est ma lecture assidue des faits divers qui me procura la clé de mon stratagème : en raison d'une fissure majeure dans un mur de soutien, une bibliothèque sise dans un arrondissement de la ville de Québec avait cessé ses activités depuis trois ans. Puisque deux autres établissements desservaient le même secteur, les autorités municipales ne semblaient aucunement pressées de rénover le bâtiment, d'autant que la poursuite contre l'entrepreneur fautif s'enlisait. Ce banal incident était pour moi l'occasion rêvée de greffer en toute tranquillité dix-huit mois d'expérience à mon CV lacunaire — personne n'irait s'enquérir de mes références après s'être buté à une bibliothèque fermée.

Trois semaines plus tard, j'obtenais un emploi de préposé aux prêts dans une bibliothèque municipale dans la couronne nord de Montréal (le trajet était interminable, je devais prendre

le métro et deux autobus). L'entrevue d'embauche me causa aussi quelques frustrations, car on ne me donna pas l'opportunité de démontrer l'étendue de mes connaissances, acquises au prix de quelques nuits blanches : soit d'énumérer la liste des vingt-cinq documents les plus empruntés au cours de l'année 2013, tant dans la catégorie adulte, jeunesse que documentaire ; de discuter sur les enjeux liés à l'inflation des livres numériques qui menacent, à moyen terme, la pérennité des bibliothèques physiques ; ou, ce qui aurait dû précipiter mon couronnement, de dissertar sur la nécessité de transformer cet espace silencieux, dédié depuis des temps immémoriaux à la culture lettrée, en un lieu propice aux rencontres et aux échanges.

Devenu professionnel du pistolet code-barres, je fus à même de constater que certains de mes ouvrages étaient empruntés à l'occasion. L'effet d'étonnement se dissipa rapidement pour laisser place à un sentiment de détachement — un peu comme les traces de ma petite enfance laissées sur des photographies à travers lesquelles je ne me reconnaissais plus. Par curiosité seulement, je m'enquis du nombre de prêts pour chacun des livres de mes hétéronymes : quelques-uns avaient été empruntés plus d'une vingtaine de fois, mais la plupart n'étaient jamais sortis des rayons ou n'apparaissaient pas dans le catalogue. De temps à autre, pour me désennuyer, j'examinais le dossier de certains usagers : spécialement ceux dont l'historique des emprunts éveillait mes soupçons. Malencontreusement, je confiai à certaines collègues (des femmes soignées et affables, selon les dires de ma supérieure) que l'examen de la liste d'emprunts d'un suspect était partie prenante des enquêtes du FBI ; dans le cas d'un criminel recherché, cette liste contribuait même à constituer son profil psychologique. À la suite de cette confiance, mes consœurs prirent leur distance avec moi ; j'avais même l'impression qu'elles m'épiaient. Je cessai donc, un temps, de m'attarder au dossier des lecteurs. Du reste, cet emploi répondait parfaitement à l'état de non-désir auquel j'aspirais.

Hélas, un après-midi sans grande affluence, alors que mon esprit était absorbé par les flocons de neige qui voltigeaient de l'autre côté de la fenêtre, un adolescent inhibé vint perturber ma quiétude au comptoir. Visiblement embarrassé, il s'y présenta en déposant *Les*

*pouvoirs insoupçonnés des amulettes* — l'ouvrage ne figurant pas à la bibliographie de Melina Bushell, mon alter ego féminin, j'avais présumé que mon éditeur ne l'avait pas publié pour assouvir sa vengeance. Évidemment, je jetai un coup d'œil furtif à sa couverture avant de le passer machinalement sous le lecteur optique. Quelle ne fut pas ma stupéfaction d'y voir David D. Boucher comme nom d'auteur. Tétanisé par la perfidie de mon ancien employeur, je restai immobile quelques instants, malgré les signes d'impatience de l'adolescent. D'ordinaire, mon éditeur se complaisait à accoler des pseudonymes anglo-saxons à ses parutions, mais cette fois-ci, il avait utilisé mon véritable prénom, de même que l'initiale de mon patronyme et le nom de famille de ma mère — je ne sais d'ailleurs comment il avait obtenu cette information. Que motivait une telle insolence, sinon de faire planer sur moi la menace de voir ma véritable identité dévoilée ?

Le Présent semblait s'amuser à faire surgir les fantômes du lugubre novembre de 2012, mois durant lequel tant de coïncidences troublantes étaient advenues. Dans le but de trouver un sens à cette succession d'événements, j'entrepris d'écrire une sorte de journal rétrospectif. Car si j'avais réussi à reconstituer l'histoire de mon grand-père — certes quelques éléments demeuraient irrésolus —, cette quête des origines n'avait su combler le vide que je ressentais : les mêmes sentiments d'incomplétude et d'exclusion m'accablaient. Pourtant, ce journal sans destinataire ne me renvoya que le reflet d'une extrême et insupportable réclusion. Afin que cette cruelle solitude me soit plus digeste, moi, lecteur de ma propre vie, je refaçonnai ce fragment de mon existence.

C'est pour suppléer à cette dérélition que j'inventai le personnage de Fanny. De façon étonnante, je trouvai un certain réconfort à superposer une histoire d'amour à mon passé — scénario tout à fait vraisemblable, au demeurant. Pour ne pas dénaturer le réel, la présence et les actions posées par Fanny n'impactaient jamais sur le cours usuel des choses. Quasi identique à ma vie vraie, cette version ne différait que par quelques détails subtils (entre autres, ce n'était pas pour Fanny que je rédigeais des articles sur les arts visuels mais pour un ami de mon ex-éditeur). Cette seconde mouture demeurait si près des faits véritables qu'il m'arrivait même de croire en l'existence de Fanny, d'autant qu'elle n'était pas une pure



création de mon imaginaire. Lors d'un exercice d'exposition, j'avais confronté mon anxiété sociale en me rendant dans un café très fréquenté. Une femme énigmatique m'avait alors abordée pour me demander si, par hasard, je m'appelais Marc ou Denis. Mais lisant sans doute le désarroi sur mon visage, elle s'était éclipsée aussitôt.

Déjà que je devais vivre avec les surgissements de mes souvenirs, je n'eus pas la force de revivre en mots le dénouement de ce funeste novembre. Mon éditeur venait tout juste de me réclamer le manuscrit de Fabrice Degas quand j'avais reçu l'appel de Francis Desmeules : il m'invitait à passer une fin de semaine dans les Laurentides en compagnie de Youssef. Cette petite retraite, dit-il d'une voix intentionnée, me permettrait de reprendre des forces avant l'incinération de mon paternel (qui se déroulerait le lundi suivant). Étrangement, c'est parce que je pressentais qu'il s'agissait d'un piège que j'avais accepté son invitation.

Durant mes cauchemars et même en plein jour, je revoyais sans cesse le déroulement de cette soirée-là. De sa voiture devant mon immeuble et des coups du klaxon. De la silhouette voûtée de Youssef, assis sur la banquette arrière. Du flacon de scotch que me tendait Francis. De son condominium situé au dernier étage et de la vue sur la montagne. Du décor impersonnel et de la propreté impeccable. Des rideaux violets qui dissimulaient la porte-fenêtre. Des revues pornographiques sur la tablette d'un meuble d'appoint. Du comptoir embarrassé par les plats préparés et les bouteilles d'alcool. Du kali mist et de mon haut-le-cœur après la dernière bouffée.

Puis, les images devenaient floues, s'emmêlaient. Youssef qui nous préparait des uppercuts. Youssef qui allumait le foyer au propane puis la chaîne stéréo. La voix atone de Daniel Lavoie et l'irritation de Francis. La chaleur accablante et le t-shirt de Francis sur le plancher. Francis qui manifestait ne pas être attiré que par les femmes. Youssef qui ne disait mot. Et moi qui convoitais une femme imaginaire. *Je ne suis pas sûr qu'une femme soit vraiment ce dont tu as besoin en ce moment*, me susurrail Francis. Ses axiomes me réduisaient au silence. Son corps se mettait à danser, à m'effleurer. Un épais brouillard. Puis le vide.

Mon corps nu allongé sur un couvre-lit violet, comme les rideaux de velours du salon. La silhouette de Youssef ouvrant une sacoche. Francis qui me fixait du regard au bout du lit. Le lubrifiant qu'appliquait Youssef délicatement sur mon anus. Le poids du corps de Francis sur le mien. Mon désir irrépressible d'éprouver une douleur physique. Bien réelle. Me sentir exister, pour une fois. Je ne consentais pas à cet acte sexuel, mais bien à la souffrance. Le sexe de Francis s'enfonçait dans mon rectum. Vague sensation d'inconfort. Ses va-et-vient brutaux, son souffle haletant. Mais toujours cette absence de douleur. Fabrice qui jouissait mollement dans le condom. Se retirait sans laisser de traces.

Le lendemain, j'étais en position fœtale sous mes draps — j'avais sommé Youssef de me reconduire chez moi. Depuis des heures, le rat s'affolait dans mes entrailles. Je vomissais je suais je tremblais. Zach mourait d'inquiétude et faisait les cent pas. Il était treize heures et la sonnerie de mon cellulaire s'était tue. Sans doute les appels de Pierre Lévesque, le supposé ami de mon père, qui tentait de me rejoindre. Le corps de mon père allait être mis à feu. Je me répugnais. Je voulais que l'on me consume moi aussi.

J'ignore encore pourquoi j'ai appelé le 911. On me transporta à l'hôpital sous escorte policière. Mon corps s'agitait violemment sous les courroies de contention et je suppliais l'ambulancière d'éteindre les lumières à l'intérieur du véhicule. À la station de triage, les policiers donnèrent des indications à l'infirmière : elle réapparut un peu plus tard pour m'offrir des cachets. Quand je revins à moi, j'étais étendu sur une civière au fond d'une longue salle étroite, une sorte d'antichambre dissimulée derrière l'enceinte de l'urgence. De chaque côté du couloir s'entassaient de vrais impotents qui remuaient à peine, et je m'efforçais de demeurer immobile. Et tandis que je songeais à Zach, une voix lointaine prononça mon nom. Ma petite féline était la seule à avoir partagé mon quotidien, la seule qui ne m'avait pas trahi. Mais j'étais un poison pour elle. À travers le grésillement de l'interphone, la voix désincarnée m'interpella à nouveau.

– David Dombrovski.

Cette année-là, pas moins de cinq cartes d'hôpital aux couleurs et aux numéros distincts m'ont été délivrées. Tous ces établissements, dès lors, détenaient dans leurs archives un patient portant mon nom, né à la même date et logeant à la même adresse. Chaque dossier contenait des notes singulières, des analyses et des diagnostics qui ne réfèrent qu'à eux-mêmes. Mais si on colligeait ces pages orphelines, assemblerait ces morceaux épars de moi-même, obtenait-on ma réplique unifiée et parfaite ? Ou alors un portrait déformé ? Inachevé ?

L'hôpital est devenu mon seul refuge : un tout-inclus avec lit inclinable, trois repas par jour et des attentions particulières. Je n'avais qu'à dormir jusqu'au moment où une infirmière me tirerait de la narcose pour m'offrir de nouveaux comprimés. Encore embrumé, j'avalerai religieusement mes cachets avant de me restaurer légèrement. Ensuite, j'enfilerais une jaquette propre qu'un préposé aurait déposée sur la table de chevet et j'emprunterais les multiples couloirs menant à la sortie. Je fumerais deux ou trois cigarettes, le fait d'exposer à la vue des passants mes maigres mollets atténuerait cependant mon plaisir, puis je retournerais à ma chambre pour m'évader dans un sommeil souverain.

## ENQUÊTE ET MÉDIATIONS IDENTITAIRES

(Essai)

Est-ce moi ? Est-ce ma trace ? Est-ce mon chemin ? Est-ce le spectre de mon empreinte, l'empreinte de mon spectre ? Suis-je en train de revenir ? Suis-je ou ne suis-je pas revenant ? Un revenant de moi-même que je croise sur mon chemin comme la trace de l'autre, sur un chemin qui est déjà un chemin de retour et de revenance, etc. ?

Jacques Derrida

*Être*, [...] cela veut dire [...] *hériter*. Toutes les questions au sujet de l'être ou de ce qu'il y a à être (ou à ne pas être : *or not to be*) sont des questions d'héritage. [...] Nous *sommes* des héritiers, cela ne veut pas dire que nous *avons* ou nous *recevons* ceci ou cela, que tel héritage nous enrichit un jour de ceci ou cela, mais que l'*être* de ce que nous *sommes* est d'abord héritage.

Jacques Derrida

### La révélation de William Isaac Thomas

Entre 1918 et 1920, William Isaac Thomas et Florian Witold Znaniecki faisaient paraître en cinq volumes<sup>1</sup> une vaste étude socio-psychologique sur l'immigration de la paysannerie polonaise à Chicago. L'ouvrage de 2250 pages est considéré comme l'un des textes fondateurs de la sociologie américaine. À l'époque, la question de l'intégration et de l'assimilation des étrangers européens est au cœur du débat politique américain. En raison des comportements contradictoires des immigrants polonais, entre soumission aveugle et rébellion envers l'autorité, William Thomas décide de concentrer son enquête sur cette communauté. Le sociologue est convaincu que ce groupe ethnique est le plus désorganisé et qu'il est surreprésenté en ce qui a trait à la criminalité et les actes de violence.

Pour tenter de cerner ce qui semble échapper aux moyens d'investigations traditionnels (quantitatifs), Thomas et son associé vont privilégier une sociologie de terrain axée sur la dimension subjective de l'individu. Ils instaureront de nouvelles méthodes d'enquête qui s'appuient essentiellement sur l'utilisation de documents personnels : journaux intimes, entretiens et correspondances privées. Durant ses recherches en Pologne et aux États-Unis, entre 1908 et 1913, Thomas va amasser plusieurs milliers de documents<sup>2</sup>. Ces matériaux biographiques seront ensuite analysés, classifiés et recoupés par d'autres témoignages. Thomas et Znaniecki valideront également la véracité de ces informations de première main en recourant à des sources plus traditionnelles tels des

---

<sup>1</sup> William Isaac Thomas et Florian Znaniecki, *The Polish Peasant in Europe and America: Monograph of an Immigrant Group*, 5 vol., Boston, Richard G. Badger, The Gorham Press, 1918-1920. Thomas est cofondateur de l'École de Chicago avec Robert Ezra Park.

<sup>2</sup> Pour Konstantin Symmons-Symonolewicz, ce serait moins la conduite erratique des ressortissants polonais que l'abondance et l'accessibilité de leur correspondance qui auraient incité le sociologue à se pencher sur cette communauté. Dans Konstantin Symmons-Symonolewicz, « The Polish Peasant in Europe and America: Its First Half-a-Century of Intellectual History (1918–1968) », *The Polish Review*, vol. 13, n° 2, 2008, p. 16, en ligne : <https://www.jstor.org/stable/25776771>.

articles de journaux, des archives d'institutions diverses et des procès-verbaux provenant de tribunaux.

La démarche méthodologique des deux chercheurs n'est pas sans rappeler celle de Jean-Jacques Rousseau qui rédigea une partie de ses *Confessions* à l'aide de sa correspondance : « et je me mis à recueillir les lettres et papiers qui pouvaient guider ou réveiller ma mémoire<sup>3</sup>. » Pour Rousseau, les échanges épistolaires servaient cette prétention à la vérité qui, comme l'indique Benoît Melançon, était au cœur de son projet biographique : « la lettre serait le garant de l'auteur, une preuve de ce qu'il avance, un matériau autour duquel élaborer un récit rétrospectif attesté<sup>4</sup>. » Et alors que Thomas et Znaniecki cherchaient par le biais de documents biographiques à comprendre les migrants polonais de l'intérieur, le projet intimiste de Rousseau consistait à dire la vérité sur lui-même : « faire un ouvrage unique par une véracité sans exemple, afin qu'au moins une fois on pût voir un homme tel qu'il était en dedans<sup>5</sup>. »

À propos de l'étude sur la migration polonaise, Jean-Michel Chapoulie affirme que c'est la méfiance de Thomas envers les données recueillies lors d'entretiens individuels qui l'aurait persuadé de se concentrer sur « des indices indirects, consignés dans des documents qui n'ont pas pour fin la recherche<sup>6</sup> ». Bien que les échanges épistolaires répondissent davantage au souci de fiabilité des sources, la décision du chercheur

---

<sup>3</sup> Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*, introduction, bibliographie, notes, relevé des variantes et index par Jacques Voisine, édition révisée et augmentée, Paris, Garnier, coll. « Classiques Garnier », 1980, p. 602. La première partie de l'autobiographie de Rousseau fut publiée en 1782 et la seconde en 1789.

<sup>4</sup> Benoit Melançon, « Le malentendu épistolaire. Note sur le statut de la lettre dans les Confessions », dans *L'invention de l'intimité au siècle des Lumières*, Nanterre, Université de Paris X, coll. « Littérales », 1995, p. 77. Du fait que Rousseau a toujours manifesté sa méfiance envers l'écriture, Melançon postule que l'utilisation de lettres comme source documentaire ne serait qu'un artifice.

<sup>5</sup> Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*, *op. cit.*, p. 3.

<sup>6</sup> Jean-Michel Chapoulie, « Comment écrire l'histoire de la sociologie : l'exemple d'un classique ignoré, Le paysan polonais en Europe et en Amérique », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, n° 5, 2001, p. 161, en ligne, <https://www.cairn.info/revue-histoire-des-sciences-humaines-2001-2-page-143.htm>.

d'utiliser ces documents ne serait pas toutefois le fait d'une réflexion critique (sur les procédés méthodologiques préconisés jusqu'alors dans cette discipline), mais d'un banal incident, pour ne pas dire d'une intervention de la providence.

Déambulant dans les ruelles de son quartier, Thomas aurait trouvé sur le sol une missive écrite — en polonais — dans laquelle une jeune migrante confiait son désarroi face aux conflits dans sa famille. Le chercheur aurait eu alors l'intuition qu'en rassemblant un nombre suffisant de lettres, il lui serait possible d'appréhender un large éventail de problèmes sociologiques. Voici l'une des versions de Thomas à l'égard de l'événement fondateur : « je situe l'origine de mon intérêt pour les documents personnels dans une longue lettre ramassée un jour de pluie dans une allée derrière ma maison<sup>7</sup> ». À l'évidence, le co-fondateur de l'École de Chicago n'est pas au-dessus de tout soupçon<sup>8</sup>. Dans une version précédente, relate Christine Delory-Momberger, Thomas laissait courir la légende que c'est en évitant de peu un sac d'ordures lancé d'une fenêtre, duquel se seraient « échappées » les missives, que l'importance de ces documents lui aurait été révélée<sup>9</sup>. Avec une délicate ironie, Delory-Momberger avance que cette liasse de lettres est à la sociologie ce que la pomme de Newton est à la physique. Cette variante romanesque de l'incident aurait mis « en place tous les ingrédients d'un mythe fondateur où les poubelles tombées du ciel révèlent les secrets du savoir à qui est apte à en déchiffrer les signes<sup>10</sup>. » Dix ans plus tard, la

---

<sup>7</sup> William Isaac Thomas et Florian Znaniecki, *Le paysan polonais en Europe et en Amérique. Récit de vie d'un migrant (Chicago 1919)*, « Une sociologie pragmatique », traduction de Yves Fauillat et préface de Pierre Tripier, Paris, Nathan, coll. « Essais et recherches », 1998, p. 37.

<sup>8</sup> Pour l'anecdote, William Thomas est contraint de quitter son poste à l'Université de Chicago en 1918 en raison des menaces de poursuites qui planent sur lui (acte immoral et usage d'une fausse identité). Les conférences de Thomas suscitant depuis longtemps la polémique, son départ aurait soulagé le directeur de l'institution. Dans Jean-Michel Chapoulie, « Comment écrire l'histoire de la sociologie... », *art. cit.*, p. 154, note de bas de page n° 36.

<sup>9</sup> Christine Delory-Momberger, *Les histoires de vie. De l'invention de soi au projet de formation*, Paris, Anthropos, 2004, p. 183.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 183.

correspondance privée des migrants perdait néanmoins sa valeur inestimable aux yeux de Thomas, car il avouait regretter d'avoir qualifié ce matériau de parfait<sup>11</sup>.

---

<sup>11</sup> Jean-Michel Chapoulie, « Comment écrire l'histoire de la sociologie... », *art. cit.*, p. 162.



## La rupture identitaire

Les conclusions de l'étude de Thomas et Znaniecki indiquent que les problèmes d'adaptation des immigrants polonais ne sont pas le seul fait de leur transplantation d'un milieu rural à l'urbanité américaine. En amont, la société polonaise (et plus particulièrement la classe paysanne) est déjà bouleversée par les rapides changements économiques causés par l'essor de l'industrialisation. Et alors que l'économie traditionnelle se fondait sur l'entraide, le tissu social se désagrège au profit des intérêts individuels. Pour Thomas et Znaniecki, l'étiollement des valeurs collectives serait consécutif à une désorganisation sociale qui traverse autant le milieu familial que la communauté. Cette crise, inévitablement, entraîne aussi l'instabilité des individus. Le sujet étant en constante interaction avec son milieu, l'émigration serait une réponse personnelle au déséquilibre de la société polonaise. Près d'un siècle plus tard, Vincent Descombes affirmera que toute personne déplacée doit faire face à une crise identitaire qui implique de « changer de repères identificatoires<sup>12</sup> ». L'assertion du sociologue français s'appuie sur les travaux et les éléments biographiques du psychanalyste d'origine juive, Erik Erikson, l'inventeur de la notion de crise d'identité. Comme le relate Descombes, le concept est « enraciné<sup>13</sup> » dans l'expérience migratoire d'Erikson qui a connu la déchirure de l'exil.

Semblable au phénomène de désorganisation individuelle théorisé par Thomas et Znaniecki (qu'ils nomment « démoralisation »), la crise ou perte du sens de l'identité,

---

<sup>12</sup> Vincent Descombes, « Les embarras de l'identité », *L'information psychiatrique*, vol. 91, 2015, p. 64, en ligne : <https://www.cairn.info/revue-l-information-psychiatrique-2015-1-page-61.htm>.

<sup>13</sup> *Idem*. Une mise en garde s'impose ici : Descombes a dû recourir à la biographie d'Erikson afin de mieux saisir le phénomène de crise d'identité qui, de l'aveu même du psychanalyste, n'était pas défini clairement (mais une biographie n'est-elle pas un document douteux et difficilement vérifiable ?) Outre son expérience personnelle, Erikson a forgé son concept à partir d'enquêtes de terrain, de sa pratique clinique et de plusieurs biographies, dont celles de Luther et Hitler. Fait intéressant, Erikson fut « analysé » par Anna Freud, la fille de Sigmund.

écrit Descombes, se caractériserait par une expérience de désorientation : « le sujet est déboussolé, il ne sait pas comment maintenir une définition de soi qui lui permette de se retrouver dans le nouveau monde où il a été déplacé<sup>14</sup> ». Les deux chercheurs de l'École de Chicago ont également relevé que les difficultés d'adaptation d'un immigrant résultent d'une perte de repères, ses attitudes dérivant de l'ancien système d'organisation ayant cours dans son pays d'origine. Alain Coulon résume ainsi la pensée de Thomas et Znaniecki : « il [l'immigrant] n'a donc plus de repères qui puissent le guider, pas de normes sociales auxquelles il puisse faire confiance<sup>15</sup> ». Cet état de désorientation n'est toutefois qu'une phase temporaire : l'individu retrouve ensuite ses marques au sein de la structure sociale mise en place par la communauté d'immigrants. Celle-ci lui offre de nouvelles valeurs et un cadre de vie adapté à sa situation. Cette réorganisation comporte néanmoins ses écueils, dont le repli de l'individu sur son groupe social d'origine.

L'impact de la migration semble néanmoins se répercuter plus négativement sur les membres de la deuxième génération. Les descendants sont déchirés entre deux mondes opposés dans lesquels ils n'arrivent plus à se reconnaître. Pour Descombes, la crise identitaire émanerait justement d'une inadéquation entre deux systèmes culturels, l'individu étant tiraillé entre des « injonctions contradictoires<sup>16</sup> ». Dans son enquête de terrain sur les enfants sioux, Erik Erikson aurait dénoté que ces derniers se butaient à l'impossibilité de répondre à la fois aux attentes familiales et à celles de l'administration scolaire américaine où « règne l'éthique protestante<sup>17</sup> ». C'est que l'enfant sioux est confronté à une aporie insurmontable : « Il lui faudrait deux vies, et donc deux corps, pour pouvoir être simultanément un bon Sioux et un bon Américain.

---

<sup>14</sup> Vincent Descombes, « Les embarras de l'identité », *art. cit.*, p. 64.

<sup>15</sup> Alain Coulon, *L'École de Chicago*, 5e édition, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Que sais-je », 2012, p. 50.

<sup>16</sup> Vincent Descombes, « Les embarras de l'identité », *art. cit.*, p. 63.

<sup>17</sup> *Idem.*

Il lui faudrait exister à deux exemplaires<sup>18</sup>. » Ce conflit identitaire, qu'Erikson aurait observé notamment chez les enfants sioux et les nouveaux arrivants, semble aussi avoir été le lot des immigrants polonais. Non seulement étaient-ils des ruraux qui débarquaient dans les grandes villes américaines, mais de surcroît, des catholiques qui devaient s'adapter à l'idéologie protestante.

Cet embarras identitaire, selon l'expression de Vincent Descombes, est d'ailleurs des plus notables chez des écrivains d'origine juive ayant survécu à la Shoah. L'écriture de Serge Doubrovsky et Raymond Federman (pour s'en tenir à ceux-là) essaie justement de dire cette brisure après l'absence et le vide laissés par le traumatisme de cette « impardonnable énormité<sup>19</sup> ». Cette scission de l'être aura accompagné les deux hommes tout le long de leur existence : divisés entre leur appartenance à la France et leur judéité, entre leur nationalité française et américaine, entre leur travail d'écrivain et de théoricien. Leur pratique littéraire n'est-elle pas une tentative de reconstituer une enfance marquée par l'abjecte persécution envers les juifs ? Événement dont leur mémoire, sans doute par mécanisme de survie, n'aura gardé que des souvenirs épars et nébuleux ? Selon Régine Robin, l'inclinaison des écrivains juifs pour le récit de soi, après la Seconde Guerre mondiale, émanerait de l'incertitude identitaire causée par le traumatisme de la Shoah :

Pour écrire de la fiction, de la vraie [...], il faut exister ou être plus au moins sûr de son existence. Dans le cas contraire, on passe son temps à se refaire une existence dans le texte, à survivre, à se retailer, à se recoudre, à se retisser, à se rapiécer, à se ressusciter. C'est peut-être ce qui explique que tant d'intellectuels

---

<sup>18</sup> *Idem.*

<sup>19</sup> Raymond Federman, *SURFICTION*, traduit de l'américain par Nicole Maillet, *Surfiction : Fiction Now and Tomorrow*, Marseille, Le mot et le reste, 2012 [1975], p. 135 (en gras dans le texte).

juifs ont recours à l'autobiographie, ou à l'autofiction, à ce besoin de refaire la trajectoire, d'inscrire des noms, des traces<sup>20</sup>.

Pour les deux rescapés que sont Doubrovsky et Federman, l'Occupation est non seulement le motif et le moteur de leur œuvre, mais aussi — et peut-être davantage — un événement fondateur du moi.

---

<sup>20</sup> Régine Robin, *Le Golem de l'écriture. De l'autofiction au cybersoi*, Montréal, XYZ Éditeur, 1997, p. 147. Dans l'autofiction *Le Livre brisé* de Doubrovsky, le narrateur se présente comme un sujet divisé pour qui l'écriture est une tentative d'unifier son être. Serge Doubrovsky, *Le Livre brisé*, Paris, Grasset, coll. « Le Livre de poche », 1999 [1989].

## L'occupation fantasmatique

*Allemagne, 1992. Serge Doubrovsky, Raymond Federman et Ronald Sukenick participent à un colloque intitulé « Autobiographie & Avant-garde<sup>21</sup> ». C'est la pause du matin et ils échangent autour d'un café. Ils partagent leur expérience sous l'Occupation (le surgissement de leurs souvenirs n'est sans doute pas étranger à leur présence en sol allemand). Remarquant l'intérêt que je porte à leur discussion, Doubrovsky m'invite à me joindre à eux. Quelques instants plus tard, l'organisateur de l'événement vient chercher Sukenick, on le demande au téléphone.*

FEDERMAN. [...] mon père, ma mère et mes deux sœurs furent saisis et ensuite déportés à Auschwitz où ils moururent dans les chambres à gaz. J'ai pu échapper parce que ma mère m'a caché dans un placard. Je considère ce jour traumatique du 16 juillet 1942 comme ma véritable date de naissance, parce que ce jour-là, on m'a donné un surcroît de vie<sup>22</sup>.

DOUBROVSKY. Toute mon histoire est la réponse à ces quatre années d'Occupation. C'est là que débute mon histoire<sup>23</sup>. Des mois et des mois, sans bouger de notre logis. Enfouis dans le pavillon de banlieue, mon père, ma mère, ma sœur et moi, terrés, atterrés, tous quatre<sup>24</sup>.

---

<sup>21</sup> Régine Robin évoque la tenue de cet événement dans « L'auto-théorisation d'un romancier : Serge Doubrovsky », *Études françaises*, vol. 33, n° 5, 1997, p. 56, en ligne : DOI : <https://doi.org/10.7202/036052ar>. Robin y cite d'ailleurs l'écrivain : « Par une curieuse coïncidence, parmi les invités à ce colloque, mon ami Sukenick, mon ami Federman et moi-même [...] ».

<sup>22</sup> Raymond Federman, *SURFICTION*, *op. cit.*, p. 149. Le 16 juin 1942 est appelé en France le jour de la rafle du Vel d'Hiv. Plus de dix mille juifs sont déclarés apatrides par le gouvernement de Vichy.

<sup>23</sup> Isabelle Grell citant Serge Doubrovsky. Isabelle Grell, « Pourquoi Serge Doubrovsky n'a pu éviter le terme d'autofiction ? », dans *Genèse et Autofiction*, dir. Jean-Louis Jeannelle et Catherine Violet, Louvain-la-Neuve, Academia Bruylant, 2007, p. 39.

<sup>24</sup> Serge Doubrovsky, *La Dispersion*, Paris, Mercure de France, 1969, p. 13-14. Doubrovsky a échappé à la déportation grâce à un gendarme venu avertir ses parents. Avec sa famille, il se réfugie chez une tante où il demeure caché dix mois.

FEDERMAN. J'attends dans le noir écoute en bas dans l'escalier à quatre pattes avec leurs petits paquets nomades dans la cour maintenant à plat ventre étoiles jeunes gémissantes au four père mère sœurs aussi en cris vite vers leur solution finale pour en finir<sup>25</sup>.

SAMBORSKI (*du bout des lèvres*). Pour échapper à la mort, mes ancêtres ont dû renoncer à leur rang social [...] si je suis ici aujourd'hui, je le dois à l'abnégation de Maria Samborska<sup>26</sup>.

FEDERMAN. Qui est cette femme ?<sup>27</sup>

SAMBORSKI. Mon arrière-grand-mère [...] Elle a procédé à un autodafé des photographies et des papiers officiels qui prouvaient que sa lignée et celle de son mari appartenaient à la petite noblesse du pays. Car en 1939, les Russes ne se contentaient pas de fermer les écoles, de procéder à des arrestations arbitraires ou de déporter des civils en Sibérie, ils exécutaient sommairement les membres de l'élite polonaise<sup>28</sup>.

DOUBROVSKY. La marque demeurera toujours. Ineffaçable. Un stigmate. L'étoile jaune<sup>29</sup>. La mort sur la poitrine<sup>30</sup>.

FEDERMAN (*d'humeur poétique soudainement*). Une étoile jaune tomba du ciel et frappa ma poitrine/C'est alors qu'ils m'attrapèrent/et m'enfermèrent dans une boîte/qu'ils traînèrent partout sur la terre/pour figurer ma honte<sup>31</sup>.

---

<sup>25</sup> Raymond Federman, *La Voix dans le cabinet de débarras/The Voice in the closet*, Madison, Coda Press, 1979, p. 6.

<sup>26</sup> David Samborski, *L'épigone*, manuscrit non publié, p. 66. Privilège de l'auteur : ces autocitations ont été légèrement modifiées afin d'assurer une plus grande fluidité au dialogue imaginaire.

<sup>27</sup> Apocryphe.

<sup>28</sup> David Samborski, *L'épigone*, *op. cit.*, p. 66.

<sup>29</sup> Serge Doubrovsky, *Fils*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2001 [1977], p. 239.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 324.

<sup>31</sup> Raymond Federman, *SURFICTION*, *op. cit.*, p. 151.

SAMBORSKI. Pendant quatre ans, mon grand-père a été soumis au travail forcé en Allemagne. En tant que Polonais non juif, il devait porter la lettre P sur sa poitrine<sup>32</sup>.

FEDERMAN. [...] ma responsabilité est de redonner un peu de dignité à ce qui a été humilié par l'impardonnable énormité<sup>33</sup>.

DOUBROVSKY. Je me divise spontanément en deux moitiés<sup>34</sup>.

SAMBORSKI. Éprouver/Que tout l'être craque/De peur, de silence et de dérélition<sup>35</sup>.

FEDERMAN (*distant*). Une faille existe entre l'actuel moi errant sans voix dans un paysage provisoire à deux langues et l'être virtuel que féderman prétend faire parler dans ses paquets de tromperies excrémentielles survivant qui se dissout en articulations verbeuses incapable de dire redire ce que j'avais à dire<sup>36</sup>.

SAMBORSKI. Si j'ai réussi à reconstituer l'histoire de mon grand-père — certes quelques éléments sont encore irrésolus —, cette quête des origines n'a su combler le vide que je ressens : les mêmes sentiments d'incomplétude et d'exclusion m'affligent<sup>37</sup>.

DOUBROVSKY (*s'animant enfin*). Si on est un, on se mutile. Être multiple, on se disperse [...] Vie réelle. Moitié de vie. Veux L'AUTRE MOITIÉ. Elle est. DANS L'IMAGINAIRE. J'ai donc pas de place réelle... J'EXISTE PAS. JE CO-EXISTE. Mon corps gît en Amérique [...] Aux Français, je parle d'Amérique. À Paris, j'évoque New York. Ma patrie c'est la France imaginaire. La réelle, par définition, j'y suis jamais. PEUX PAS Y ÊTRE. Interdite. Aux Juifs et aux chiens [...] <sup>38</sup>.

---

<sup>32</sup> David Samborski, *L'épigone*, *op. cit.*, p. 81.

<sup>33</sup> Raymond Federman, *La Fourrure de ma tante Rachel : roman improvisé en triste fourire*, Paris, Leo Scheer, 2000 [1997], p. 265.

<sup>34</sup> Serge Doubrovsky, *Le Livre brisé*, *op. cit.*, p. 80.

<sup>35</sup> David Samborski, *L'épigone*, *op. cit.*, p. 19.

<sup>36</sup> Raymond Federman, *La Voix dans le cabinet de débarras...*, *op. cit.*, p. 13.

<sup>37</sup> David Samborski, *L'épigone*, *op. cit.*, p. 106.

<sup>38</sup> Serge Doubrovsky, *Fils*, *op. cit.*, p. 256-257.

FEDERMAN (*encore plus distant*). Le thème central de sa fiction, c'est l'ABSENCE. [...] c'est ce qui manque, ce qui a été occulté délibérément ou inconsciemment parce qu'il écrit avant tout pour démontrer l'impossibilité et la nécessité de l'acte d'écriture à l'ère postmoderne/post-Holocauste<sup>39</sup>.

---

<sup>39</sup> Raymond Federman, *SURFICTION*, *op. cit.*, p. 135.



Par le détour des figures antérieures (et des archives)

Le détour ne vient pas en chemin, il le constitue, même  
il le fraye.

Jacques Derrida

Jusque-là, je me suis tenu en retrait, dans l'ombre des théories — « le commentaire n'existe que parce que cette identité est inquiète<sup>40</sup> », écrit Bruno Clément.

Serais-je l'héritier inconscient de cette vieille métaphysique platonicienne qui considérait que seule la parole vivante, le logos, a un accès à la présence (l'écriture n'étant qu'une médiation au service du langage) ? Dans son analyse du *Phèdre* de Platon, Jacques Derrida relève cette opposition en donnant l'exemple de la figure du logographe qui « rédigeait des discours qu'il ne prononçait pas lui-même [...], et qui produisaient leurs effets en son absence ». Derrida ajoute que le logographe est « l'homme de la non-présence et de la non-vérité<sup>41</sup> ». Le philosophe nous rappelle également que « Socrate compare à une drogue (pharmakon) les textes écrits que Phèdre a apportés avec lui<sup>42</sup> ». Pour Platon, l'écriture est nuisible, extérieure à la mémoire, productrice d'opinions plutôt que de vérité. En tant que *pharmakon*, elle est à la fois remède et poison. Ce n'est qu'une illusion si l'écriture est bénéfique à la mémoire, et c'est bien son artificialité que redoutait Platon.

Quant à moi, c'est de devoir renoncer à un artifice, soit la médiation d'un personnage, qui m'épouvantait. Le genre essayistique impliquait de figer mes propres pensées et

---

<sup>40</sup> Bruno Clément, *Le lecteur et son modèle. Voltaire, Pascal, Hugo, Shakespeare, Sartre, Flaubert*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Écrire », 1999, p. 16. La phrase qui précède cet extrait est encore plus instructive : « si l'identité de l'auteur et du narrateur [...] ne faisait ni doute ni problème, il n'y aurait pas matière à commentaire ».

<sup>41</sup> Jacques Derrida, *La dissémination*, Paris, Éditions du Seuil, 1972, p. 84. Derrida souligne que dans le *Phèdre*, Thot, le dieu de l'écriture, prend toujours la place d'un autre que lui : « Thot n'est jamais présent. Nulle part, il n'apparaît en personne. Aucun être-là lui appartient en propre » (p. 116).

<sup>42</sup> *Ibid*, p. 87.

ma propre voix — bien qu’elles soient traversées par tant d’autres — dans un logiciel de traitement de texte (support combien plus indéfectible que les tablettes de cire au demeurant). La crainte de mettre mon être à nu est sans doute la raison pour laquelle, jusqu’ici, par pudeur, je ne me suis dévoilé que par l’entremise d’un fragment théâtral<sup>43</sup>.

Je n’ai pas connu les affres de la guerre. Pas porté le poids de la honte ni de la culpabilité. Pas plus que je ne suis un survivant déchiré par cette question existentielle : pourquoi ma vie a-t-elle été épargnée alors que des millions d’autres ont été effacées ? En dépit du fait que je sois un enfant choyé de l’Amérique, une partie de moi semble manquante. Un vide indicible m’habite. La Seconde Guerre a forcé l’exil de mon grand-père, mutilé mon histoire familiale, et cette rupture est vraisemblablement à l’origine de mon égarement identitaire (si du moins je m’en remets à un diagnostic littéraire) : « [l]e récit empêché de l’ascendance propose des figures de soi différées et le portrait éclaté d’une fragile identité<sup>44</sup>. » C’est ce que conclut Laurent Demanze dans son analyse sur les récits de filiation. Est-ce pourquoi j’ai entrepris un travail de mémoire, pourquoi j’ai tenté de reconstituer la vie de mon aïeul en rassemblant des bribes d’information ? pourquoi je me suis ingénié à faire le pont entre le passé et le présent, entre l’histoire de ma famille et la mienne ?

Se heurtant au récit informulé de son père, mon paternel a été la première victime de cet héritage défailant. Pour composer avec ce manque, il a reconstruit le passé à partir de souvenirs confus et épars, de lettres échangées avec sa parenté en Pologne, mais

---

<sup>43</sup> Dans le fragment « L’occupation fantasmatique », je me suis adonné au « Théâtre de la mort ». Cette pratique autobiographique est généralement associée au Polonais Tadeusz Kantor. Virginie Lachaise caractérise ce genre de la façon suivante : « Espace de l’impossible deuil, où les morts côtoient les vivants sur le mode de leur éternel surgissement et de leur continue disparition, le Théâtre de la Mort exprima au plus haut point, à la fois la puissance rédemptrice de l’art et les irrémédiables conséquences traumatiques des massacres du XX<sup>ème</sup> siècle ». Dans Virginie Lachaise, « Le Théâtre de la mort de Tadeusz Kantor : un “gué secret” entre les vivants et les morts », *Conserveries mémorielles*, n° 18, 2016, para. 1, en ligne : <https://journals.openedition.org/cm/2190>.

<sup>44</sup> Laurent Demanze, *Encres orphelines. Pierre Bergounioux, Gérard Macé et Pierre Michon*, Paris, Librairie José Corti, coll. « Les Essais », 2008, p. 9-10.

surtout par le biais de fantasmes et d'inventions. C'est donc une histoire incomplète et déformée qu'on m'a transmise : marquée de béances, de failles, de demi-vérités et de secrets inavoués.

Je suis un orphelin qui, comme l'affirme Laurent Demanze à propos des figures d'héritiers qui abondent dans les récits contemporains, cherche « à travers son ascendance une parcelle enfouie de sa vérité singulière<sup>45</sup> ». Pour le dire autrement, cette quête des origines pourrait être un « détour nécessaire pour parvenir à soi<sup>46</sup> ». Mais je suis aussi le produit d'un héritage et d'une histoire familiale dont je souhaite maintenant devenir le sujet principal (même si j'ai souvent la sensation de marcher mécaniquement dans les traces de mes prédécesseurs). Deux forces contradictoires luttent en moi : ma volonté de m'identifier à mes ancêtres et celle de m'en distancier.

Ma dispersion dans l'archive peut aussi expliquer mon conflit identitaire. Dans les dernières années, j'ai accumulé de façon compulsive d'innombrables documents (influencé sans doute par Thomas et Rousseau), ainsi que des notes de lecture, des citations et des réflexions sur tous les sujets reliés de près ou de loin à l'exil, à l'identité, à l'autobiographie, à l'autofiction, à l'utilisation de documents, etc. Probablement un subterfuge pour différer l'acte scriptural, ce moment tant redouté. Hélas, cette pulsion d'archive n'a que temporairement apaisé mon anxiété : plus je fouillais et plus j'extrayais de la matière, et plus monstrueux devenait cet amoncellement de données disparates (une « tonne inerte de mots<sup>47</sup> » disait Hubert Aquin à l'égard de ses recherches documentaires). Encombré par tant d'informations, je n'arrivais plus à

---

<sup>45</sup> Laurent Demanze, *Encres orphelines...*, *op. cit.*, p. 9. À la même page, Demanze décrit le récit de filiation comme étant une « investigation inquiète, menée par un individu incertain ».

<sup>46</sup> Dominique Viart et al., *La littérature française au présent : héritage, modernité, mutations*, 2<sup>e</sup> édition augmentée, Paris, Bordas, 2008, p. 80. Pour Viart, le récit de filiation est un substitut à la démarche autobiographique.

<sup>47</sup> Jacinthe Martel citant Hubert Aquin (tiré d'un roman inachevé intitulé *Saga segretta*). Dans Nathalie Piégay-Gros, *Le Futur antérieur de l'archive*, présentation de Jacinthe Martel, Rimouski, Tangence, coll. « Confluences », 2012, p. 11.

réfléchir ni à retrouver ce qui était pertinent — par paresse, j’avais renoncé à construire un système de classification fonctionnel. Tout m’était devenu égal, au propre comme au figuré. Et, quelle que soit la notion psychanalytique capable d’expliquer l’origine de ce mal d’archive (pulsion de vie ou de mort, sublimation, surmoi surdéterminé), l’achèvement de cet essai était en péril. En désespoir de cause, je m’en suis remis à cette observation derridienne :

Pour garder, justement, on détruit, on laisse se détruire beaucoup de choses, c’est la condition d’une psyché finie, qui marche à la vie et à la mort, qui marche en tuant autant qu’en assurant la survie. Pour assurer la survie, il faut tuer. C’est ça, l’archive, le mal d’archive<sup>48</sup>.

L’archivation, par sa structure sélective, garde autant qu’elle détruit et cette sélection n’est pas seulement l’apanage de l’autorité et des institutions, l’inconscient procéderait de la même façon. Archiver, c’est donc autant garder que perdre. J’ai ensuite validé empiriquement cette proposition en procédant à la réduction de la moitié des données hétéroclites qui saturaient mon disque dur et qui envahissaient les diverses instances de ma psyché — et c’est pourquoi je me trouve encore face à l’écran de mon ordinateur plutôt que devant le mur blanc d’un institut psychiatrique.

---

<sup>48</sup> Jacques Derrida et al., *Trace et archive, image et art*, Bry-sur-Marne, INA, 2014, p. 117-118.

### Contre-enquête sur le *paysan polonais*

Lorsque vous êtes en quête de signes, ils finissent toujours par arriver.

Gérald Bronner

En consultant le résumé de mes recherches documentaires, je suis tombé sur une réflexion personnelle que j'avais consignée dans une note de bas de page<sup>49</sup> : *défauts dans l'étude : à exploiter*. Ce résidu oublié fut pour moi pareil aux poubelles tombées du ciel pour Thomas : une épiphanie.

Quelques jours plus tard, à la lecture d'un ouvrage de Nathalie Piégay-Gros, j'apprenais cependant que dans notre monde saturé par l'archive, où les détails peu signifiants prédominent sur ce qui est édifiant, la littérature prend aussi le parti de la « négativité de l'archive<sup>50</sup> » : jouant avec ce qui manque, avec ce qui échoue à restituer ce passé « voué à disparaître<sup>51</sup> ». Piégay-Gros fait aussi remarquer qu'il « importe moins, dans la fiction, l'archive elle-même que le mouvement qui conduit à la découvrir, l'enquête qu'elle suscite et exige<sup>52</sup> ». Pour me démarquer de cette tendance post-moderne qui valorise « ce qui fait défaut<sup>53</sup> », je me suis plutôt intéressé aux anomalies que présente l'enquête sociologique de Thomas et Znaniecki.

---

<sup>49</sup> Cette trouvaille dans une note de bas de page pourrait exaspérer les détracteurs de ces « perturbatrices » qui seraient surutilisées par certains historiens (notamment). À cet effet, Anthony Grafton fait remarquer ceci : « Au bout du compte, la production des notes peut ressembler moins à l'ouvrage habile d'un artisan acheminant une tâche précise à sa meilleure fin qu'à l'accumulation mécanique et au dépôt d'un tas de déchets ». Dans Anthony Grafton, *Les origines tragiques de l'érudition. Une histoire de la note en bas de page*, traduit de l'américain par Pierre-Antoine Fabre, Paris, Seuil, coll. « Librairie du XXe siècle », 1998 [1997], p. 9.

<sup>50</sup> Nathalie Piégay-Gros, *Le Futur antérieur de l'archive*, *op. cit.*, ex. p.41-47.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 44.

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 46. À la même page, Nathalie Piégay-Gros fait remarquer que ce déplacement « fait place à une enquête hasardeuse, souvent risquée, parfois douloureuse ».

<sup>53</sup> Nathalie Piégay-Gros, *Le Futur antérieur de l'archive*, *op. cit.*, p. 44.

J'ai concentré mon investigation sur le troisième volume de l'étude (rappelons qu'elle en contient cinq) qui s'articule autour de l'histoire de vie rédigée par un migrant désœuvré du nom de Wladek Wiszniewski. Pour les deux chercheurs de l'école de Chicago, le recours à un récit biographique poursuit l'objectif suivant :

[...] atteindre les expériences humaines réelles et les attitudes qui constituent la réalité sociale pleine, vivante, active ; or, la vie sociale concrète n'est concrète que si l'on prend en considération la vie individuelle qui sous-tend les événements sociaux<sup>54</sup>.

En parcourant les nombreuses rééditions du *Polish Peasant in Europe and America*, j'ai observé des irrégularités quant à la valeur accordée à cette histoire de vie. Par exemple, la première réédition parue en 1927 reléguait l'autobiographie à la toute fin de l'ouvrage<sup>55</sup>, alors qu'une édition américaine, datant de 1984<sup>56</sup>, l'expurgeait complètement. Dans une logique contraire, l'éditeur Nathan<sup>57</sup> publiait en 1998 une traduction qui ne conservait que le récit de vie. Il faut dire que dans la publication originale de 1919 ce segment de l'étude faisait déjà œuvre à part : Thomas et Znaniecki y délaissent momentanément leur enquête basée sur des échanges épistolaires pour y analyser le parcours de vie d'un homme « commun ». Dans les sciences sociales, il s'agirait de la première utilisation d'une autobiographie comme outil de recherche.

Outre ces variations d'ordre éditorial, c'est davantage l'acharnement que manifestent les chercheurs pour légitimer leur démarche novatrice qui a éveillé mes soupçons. Dès la deuxième page d'une très longue introduction méthodologique, traduite

---

<sup>54</sup> Thomas et Znaniecki (1998), *Le paysan polonais...*, op. cit., p. 20.

<sup>55</sup> William Isaac Thomas et Florian Znaniecki, *The Polish Peasant in Europe and America*, 2<sup>e</sup> édition, New York, Alfred A. Knopf, 1927.

<sup>56</sup> William Isaac Thomas et Florian Znaniecki, *The Polish Peasant in Europe and America*, édition abrégée dirigée par Eli Zaretsky, Urbana, University of Illinois Press, 1984.

<sup>57</sup> Ouvrage déjà cité. L'autobiographie de Wiszniewski est précédée par une longue introduction théorique de Thomas et Znaniecki. Dans sa préface, Pierre Tripier replace l'étude sociologique dans sa filiation intellectuelle. On y trouve également quelques éléments biographiques sur Znaniecki et une courte autobiographie de Thomas.

intégralement dans la version française, ils énoncent ceci : « On peut affirmer sans risque de se tromper que les récits de vie personnels [...] constituent le type parfait de matériau sociologique<sup>58</sup> ». Ce prédicat s'apparente d'ailleurs aux lettres de migrants que les auteurs qualifiaient aussi de « matériau parfait » dans le premier volume de l'étude. Comme s'il s'agissait d'un document attesté, ils déclarent que l'histoire de vie de Wiszniewski leur permettra de « déterminer les lois du devenir social<sup>59</sup> ».

Mais alors que leur analyse psycho-sociologique devait porter sur la paysannerie polonaise, Thomas et Znaniecki élargissent les frontières de leur étude pour se consacrer à la vie errante d'un non-paysan (à leur défense, ce sont davantage les attitudes des migrants que le phénomène de l'immigration polonaise qu'ils souhaitent théoriser). Bien que certains spécialistes soulèvent le fait que les deux chercheurs ne se sont pas souciés de cette question<sup>60</sup>, Thomas et son associé prennent soin d'aviser leurs lecteurs que Wiszniewski n'appartient plus à la classe paysanne : le migrant est un artisan (il a été apprenti chez un barbier et un boulanger) qui cherche désespérément à accéder à une classe supérieure.

En relevant certaines similitudes entre le parcours migratoire de Wiszniewski et celui de mon grand-père, j'en revins temporairement à ce qui m'avait conduit initialement à cette étude : comprendre la réalité sociale de mes ascendants. Mon aïeul, comme Wiszniewski, n'était pas un paysan, bien que lui aussi provînt d'un milieu rural. Ironiquement, mon grand-père n'hésitera pas à se faire passer pour un ouvrier agricole

---

<sup>58</sup> Thomas et Znaniecki (1998), *Le paysan polonais...*, *op. cit.*, p. 5.

<sup>59</sup> *Ibid*, p. 46. C'est aussi par le biais du récit de Wiszniewski que Thomas et Znaniecki vont illustrer leur théorie des trois types de personnalités sociales : soit le bohème, le philistin et le créatif. Ils appliquent leur grille conceptuelle aux attitudes du migrant en commentant le récit à même le texte. Dans le cas de la version française, les commentaires sociologiques sont insérés dans des notes en bas de page.

<sup>60</sup> Dont Vincent de Gaulejac et Jean-Michel Chapoulie. Ce dernier ne cache pas son étonnement devant le fait que la « pertinence empirique » de l'étude n'ait jamais été contestée. Après examen des familles à qui appartenaient les lettres recueillies par Thomas, Chapoulie conclut que celles-ci ne répondent pas précisément à l'appellation de « paysans ». Jean-Michel Chapoulie, « Comment écrire l'histoire de la sociologie... », *art. cit.*, p. 156-157.

afin d'émigrer au Canada. Pour survivre, comme plusieurs de leurs compatriotes à des époques différentes, les deux Polonais ont mené une vie d'itinérance sur les routes de l'Europe en occupant ici et là des petits boulots temporaires. Or, les motifs et les circonstances de leur exode différaient en tous points : alors que Wiszniewski immigre pour trouver du travail à l'aube de la Première Guerre mondiale, mon aïeul est contraint, quant à lui, à l'exil après la Deuxième.

Hormis la « malléabilité » de l'échantillon analysé, l'analyse qualitative de Thomas et Znaniecki contient d'autres écarts méthodologiques. Alors qu'ils demandent à leur sujet de rédiger une « sorte de curriculum vitae détaillé à partir de données factuelles et objectives<sup>61</sup> », c'est plutôt un récit subjectif et anecdotique que leur soumet Wiszniewski<sup>62</sup> — mais aurait-il pu en être autrement ? Il serait bien naïf, nous dit Pierre Bourdieu, de ne pas percevoir l'illusion propre à toute entreprise narrative, sa dissimulation et sa déformation, voire son mensonge<sup>63</sup>. Selon l'hypothèse du sociologue Vincent de Gaulejac, le riche contenu que recélait l'histoire de vie de Wiszniewski aurait incité les chercheurs à lui conférer « le caractère d'une méthode scientifique a posteriori<sup>64</sup> ». Cette supposition expliquerait la raison pour laquelle ils se donnent tant de mal à justifier l'utilisation d'une autobiographie dans le cadre d'une analyse sociologique. Pour attester la validité scientifique de leur méthodologie, les sociologues soutiennent, avec une certaine partialité, que la sincérité du récit de

---

<sup>61</sup> Vincent de Gaulejac, « À propos d'un paysan polonais... Un Nommé Wladek Wiszniewski », *Cahiers Internationaux de Sociologie*, vol. 108, 2000, p. 179, en ligne : <http://www.jstor.org/stable/40690845>.

<sup>62</sup> Orthographe correcte du nom du migrant. Tout comme les erreurs de notation du nom de mon grand-père dans les documents officiels, son patronyme apparaît sous différentes formes selon les comptes rendus ou les textes critiques. Dans un entretien avec Isabelle Grell, Serge Doubrovsky partage sa propre expérience de « déformation » patronymique : « Doubrovsky : on m'épelle avec un double 'w', un 'y', un 'i', 'Doubrowska', 'Doubrosky' ». Dans Isabelle Grell, « Pourquoi Serge Doubrovsky... », *op. cit.*, p. 39.

<sup>63</sup> Pierre Bourdieu, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 62-63, juin 1986, en ligne : DOI : 10.3406/arss.1986.2317.

<sup>64</sup> Vincent de Gaulejac, « À propos d'un paysan polonais... », *art. cit.*, p.179-180.



Wiśniewski est indiscutable du fait qu'il y manifeste un contentement de soi. Les événements rapportés par le migrant, ajoutent-ils un peu plus loin, ont été comparés à d'autres témoignages, ainsi qu'à sa correspondance privée, pour en confirmer l'exactitude. Cependant, Thomas et Znaniecki terminent leur introduction en nuancant leurs propos :

He does not seem to have intentionally lied. He did not know our standards, and any coloring or omissions can hardly hinder our understanding of his personality<sup>65</sup>.

---

<sup>65</sup> Thomas et Znaniecki (1918-1920), *The Polish Peasant...*, vol. 3, *op. cit.*, p. 87.

## L'échec d'une personnalité non créative

Ma place n'est jamais la mienne. J'existe. Là où je ne suis pas. Là où je suis. *J'existe pas...*

Serge Doubrovsky

Les auteurs de l'étude font la connaissance de Wladek Wiśniewski alors que celui-ci répond à leur annonce publiée dans un journal polonais de Chicago. Le nouvel arrivant leur cède sa correspondance privée et, un peu plus tard, accepte la proposition de Florian Znaniecki de rédiger son histoire de vie — pour Jean-Jacques Rousseau, qui a établi les normes de l'autobiographie, c'est à la demande d'un libraire d'Amsterdam qu'il entreprend l'écriture de ses *Confessions*<sup>66</sup>. Cette offre tombe à point pour Wiśniewski : il vient de perdre son emploi (dans un abattoir) et sa femme est enceinte.

Trois mois plus tard, le migrant peu instruit et dénué de toute expérience littéraire soumet un manuscrit de plus de 800 pages. À l'évidence, la rémunération à la page a impulsé son élan créateur, peut-être même excité son imagination. Selon Thomas et Znaniecki, seule la rétribution financière aurait motivé Wiśniewski au départ, ce que le migrant avoue candidement : « J'étais terriblement content, car à présent j'avais grand besoin d'argent. Je me suis mis sérieusement au travail ; je dormais très peu la nuit et j'écrivais sans arrêt<sup>67</sup>. » Celui-ci se serait laissé prendre au jeu et aurait finalement nourri une ambition littéraire<sup>68</sup>. Au demeurant, pour un ouvrier qui avait sans cesse

---

<sup>66</sup> Benoit Melançon, « Le malentendu épistolaire... », *op. cit.*, p. 77. Melançon ajoute qu'il s'agit aussi pour Rousseau de pallier l'ennui de sa retraite.

<sup>67</sup> Wladek Wiśniewski cité par Vincent de Gaulejac, « À propos d'un paysan polonais... », *art. cit.*, p. 180.

<sup>68</sup> Anna Kacperczyk nous apprend que plus jeune Florian Znaniecki était fasciné par l'intelligentsia de Varsovie, mais qu'il n'a pu intégrer son cercle. Après cet « échec », il aspire ensuite à être reconnu mondialement pour ses travaux sociologiques. Se pourrait-il que Znaniecki ait prêté ses propres ambitions à Wladek Wiśniewski ? Dans Anna Kacperczyk, « Revealing the Silenced Spots: The Influence of Thomas and Znaniecki on the Study of Marginalized Aspects of Social Life », *Qualitative Sociology Review*, vol. 16, n° 4, octobre 2020, p. 237-238, en ligne : DOI : <https://doi.org/10.18778/1733-8077.16.4.13>.

cherché à s'élever socialement, il s'agissait d'une occasion inespérée de laisser une trace, de s'inscrire dans l'histoire.

Tant la consistance du manuscrit que la vitesse de rédaction sidèrent les deux sociologues. Tout aussi étonnant est le contraste entre la qualité de sa structure romanesque et les irrégularités formelles du récit (ponctuation lacunaire, nombreuses erreurs de grammaire et de syntaxe). Vincent de Gaulejac affirme même que le *Récit de vie d'un migrant* est « construit comme un roman<sup>69</sup> » et qu'à sa lecture, il a eu « l'impression d'être au cinéma<sup>70</sup> ». Sans contredit, Wladek Wiśniewski maîtrise intuitivement les rouages de la mise en récit, démontre même une certaine audace en recourant parfois à des dialogues pour reconstituer des événements de sa vie ou à des fragments poétiques pour exprimer ses états d'âme. De leur côté, Thomas et Znaniecki prétendent que leur sujet aurait pu devenir un écrivain reconnu s'il était né dans un autre milieu et s'il avait bénéficié d'une meilleure éducation. Encore aujourd'hui, les talents littéraires innés de Wiśniewski semblent faire l'unanimité au sein de la communauté sociologique, comme en témoigne l'extrait suivant de Christine Delory-Momberger :

Wladek Wiszniewski a un art certain de la construction et de la mise en scène narratives, il sait évoquer les lieux et les personnages, a une intuition très sûre de l'épisode, du tableau, de la scène dialoguée, et use d'une écriture simple et efficace qui sert pleinement son projet<sup>71</sup>.

Or, l'écart entre les éloges réservés à la version publiée et les maladresses formelles du manuscrit original, « the poor external form of the original<sup>72</sup> », remet en question la fidélité au texte soumis par Wiśniewski. D'ailleurs, les deux chercheurs admettent

---

<sup>69</sup> Vincent de Gaulejac, « À propos d'un paysan polonais... », *art. cit.*, p. 181.

<sup>70</sup> *Ibid*, p. 181.

<sup>71</sup> Christine Delory-Momberger, *Les histoires de vie...*, *op. cit.*, p. 185.

<sup>72</sup> Thomas et Znaniecki (1918-1920), *The Polish Peasant...*, vol. 3, *op. cit.*, p. 86.

avoir réduit de moitié<sup>73</sup> le récit en en résumant certains passages (segments qui sont néanmoins indiqués dans le texte). De surcroît, il appert que l'introduction méthodologique cosignée par Thomas et Znaniecki serait également sujette à caution. En s'appuyant notamment sur l'analyse de Herbert Blumer publiée en 1939, Jean-Michel Chapoulie conclut qu'elle aurait été essentiellement rédigée par Florian Znaniecki. Bien qu'il soit avéré que Thomas l'ait dûment révisée, ce dernier la qualifiera de « déplorable » quelques années plus tard<sup>74</sup> — de la même manière qu'il exprimera des regrets à l'effet d'avoir accordé une valeur démesurée à la correspondance privée dans le cadre de ses recherches.

À la lumière de ces faits, il me semble légitime de poser la question suivante : dans quelle mesure le récit de vie de Wiśniewski a-t-il été corrigé, retravaillé, reconfiguré ? L'intégrité de ce texte fondateur de la sociologie paraît encore plus incertaine lorsqu'on tient compte qu'elle a dû traverser le filtre culturel de la traduction — et, encore une fois, l'identité du traducteur demeure hypothétique<sup>75</sup>. S'il est entendu que l'acte de traduction consiste à demeurer le plus fidèle possible à l'original, Jacques Derrida rappelle qu'il nécessite aussi une réécriture, une transformation : « elle restitue ce qui est “à traduire” sans copier ni représenter, elle fait croître le langage en le transformant et en l'ajoutant<sup>76</sup> ». En outre, le texte traduit n'est-il pas qu'une version parmi d'autres possibles ? Tout texte étant polysémique, il ne pourrait être interprété dans sa totalité ni être réduit à un seul sens. Et bien que d'une traduction émerge un autre texte, doté

---

<sup>73</sup> Pour Jacques Derrida, la traduction la plus fidèle consiste à dégraisser le texte source afin de mieux le réécrire. Je me suis demandé si Thomas et Znaniecki avaient appliqué ce procédé « par anticipation ». Selon la pensée derridienne, la traduction, à l'instar de l'archivage, implique une sélection : « Laisser tomber le corps, telle est même l'énergie essentielle de la traduction ». Dans Jacques Derrida, *L'écriture et la différence*, Paris, Seuil, 1967, p. 312.

<sup>74</sup> Jean-Michel Chapoulie, « Comment écrire l'histoire de la sociologie... », *art. cit.*, p. 146.

<sup>75</sup> Nulle part la paternité de la traduction n'est revendiquée ou révélée. Selon mon hypothèse, elle aurait été rédigée par « l'homme de l'ombre » Florian Znaniecki. N'est-ce pas lui qui était chargé de traduire les documents de l'étude et qui a mandaté Wlodek Wiśniewski d'écrire son histoire de vie ?

<sup>76</sup> Jacques Derrida, *Psyché ou inventions de l'autre*, Paris, Galilée, 1998 [1987], p. 222.

lui aussi d'une identité propre, il va sans dire que celui-ci est empreint d'un autre contexte et d'autres significations.

De « l'école » de la théorie du sens en traductologie, Danica Seleskovitch considère que la traduction consiste d'abord à interpréter (et à comprendre) puis à restituer dans une autre langue ce qui a été compris : « le sens n'est pas donné, livré tel quel, mais construit par l'orateur/scripteur ainsi que par l'auditeur/lecteur<sup>77</sup> ». En suivant cette perspective, la voix du traducteur s'introduit dans le texte et participe à la production du sens. La traduction devient ainsi un dialogue, une interaction s'apparentant davantage à une relation d'interdépendance que de soumission.

Dans le cas du troisième volume de l'étude, ce qui aurait pu être le lieu d'un dialogue entre deux mondes culturels, deux classes sociales, prend davantage la forme de narrations parallèles qui ne se rencontrent jamais. Thomas et Znaniecki affirment dans leur préambule théorique que la compréhension de l'intériorité d'un individu exige de se mettre à sa place<sup>78</sup>, pourtant, ils s'en tiennent à un rôle d'observateurs distants et extérieurs. À vrai dire, leur analyse sociologique emprunte un discours surplombant et ethnocentriste sur l'histoire de vie relatée par Wiśniewski. À ce propos, Vincent de Gaulejac soutient que certains commentaires des sociologues révèlent non seulement leur mépris, mais le rapport de domination qu'ils entretiennent avec leur sujet : « ils projettent leur propre système de valeur, ce qui les conduit à stigmatiser certains comportements de Wladek [...], au nom d'un moralisme sur lequel ils ne s'interrogent jamais<sup>79</sup>. » Et ce moralisme, ajoute-t-il, est sans doute la conséquence du

---

<sup>77</sup> Danica Seleskovitch, « Préface », dans Jean Delisle, *L'analyse du discours comme méthode de traduction. Théorie et pratique*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, coll. « Cahiers de traductologie 2 », 1984, p. 10, en ligne : DOI : <https://doi.org/10.1515/FLIN.1979.13.1-2.55>.

<sup>78</sup> Thomas et Znaniecki (1918-1920), *The Polish Peasant...*, vol 3., *op. cit.*, p. 20.

<sup>79</sup> Vincent de Gaulejac, « À propos d'un paysan polonais... », *art. cit.*, p. 184.

discours protestant « qui condamne tous ceux qui ne sont pas capables de faire fructifier leurs talents<sup>80</sup> ».

Les auteurs nous indiquent également que le récit doit être interprété selon leur typologie des personnalités sociales : si Wiśniewski est un philistin, il représente avant tout l'archétype de la couche inférieure de la société, qu'ils nomment « culturally passive mass<sup>81</sup> ». Le rôle de cette masse ne consiste qu'à maintenir un minimum de civilisation ; au mieux, à l'améliorer faiblement en assimilant partiellement les nouvelles valeurs culturelles mises de l'avant par une minorité de créateurs et d'inventeurs<sup>82</sup>. C'est pour cette raison, précisent-ils, que la personnalité de leur sujet s'avère inutile pour comprendre l'évolution sociale et historique de la société polonaise : « It makes us realize also that the greatest defect of our entire civilization has been precisely the existence of a culturally mass<sup>83</sup> ». Wiśniewski est aussi le parfait contre-exemple d'une personnalité créative, et Thomas et Znaniecki croient qu'en étudiant son cas ils pourront découvrir les causes de cet échec : « seule l'étude d'un homme ordinaire peut nous faire comprendre pourquoi il y a des hommes ordinaires<sup>84</sup> », rapporte la traduction française.

Si l'on peut saluer leur initiative de donner la voix à un homme appartenant à une classe confinée au silence, Thomas et Znaniecki semble instrumentaliser la parole de Wiśniewski. Leur glose, qui encadre le récit du migrant, est ponctuée de jugements de valeur ou de remarques dépréciatives<sup>85</sup> qui tendent à le figer dans une catégorie correspondant aux critères de leur typologie. On a l'impression que les revers de

---

<sup>80</sup> *Ibid.*, p. 184.

<sup>81</sup> Thomas et Znaniecki (1918-1920), *The Polish Peasant...*, vol. 3, *op. cit.*, p. 82.

<sup>82</sup> Je traduis ici. *Ibid.*, p. 82.

<sup>83</sup> *Ibid.*, p. 82.

<sup>84</sup> Thomas et Znaniecki (1998), *Le paysan polonais...*, *op. cit.*, p. 46.

<sup>85</sup> Ils qualifient leur sujet de non instruit, d'enfant non souhaité, de déviant, mais aussi de vaniteux et de cabotin.

Wiśniewski, ainsi que sa précarité financière et ses difficultés d'intégration, sont moins attribuables à ses conditions d'existence qu'à ses défauts de caractère : soit son instabilité, son comportement dissolu et l'incohérence de ses choix de vie.

Dans le but de valider empiriquement leur grille conceptuelle, se pourrait-il que Thomas et Znaniecki ont subverti, à un certain degré, le récit de vie fourni par Wiśniewski ? Rappelons que l'objet de l'étude était basé sur la conviction de Thomas selon laquelle les Polonais représentaient les immigrants les plus criminalisés à Chicago. D'après Jean-Michel Chapoulie, ce stéréotype était fortement ancré aux États-Unis, puisqu'ils comptaient parmi les « immigrants les plus dépréciés<sup>86</sup> ». Or, Chapoulie a répertorié plusieurs études qui récusent l'interprétation de Thomas. L'une de ces recherches, ironiquement, fut dirigée par la descendante même de Florian Znaniecki, sa fille Helena Znaniecki Lopota<sup>87</sup>.

Plutôt que de remettre en question les politiques d'immigration qui visaient une assimilation rapide (ce que la société souhaitait également), n'était-il pas de bon aloi de lier l'attitude belliqueuse des étrangers polonais à leur personnalité non créative ou à la désorganisation de leur groupe ethnique ? Est-il possible que le discours ambiant ait influencé Thomas et Znaniecki ? Auraient-ils modifié le récit de Wiśniewski afin de conforter certaines idées préconçues ? De la même façon que traduire, nous dit Anne Brisset, « c'est ajuster sciemment ou inconsciemment le texte de départ au discours autorisé qui lui correspond dans l'espace récepteur<sup>88</sup> ».

---

<sup>86</sup> Jean-Michel Chapoulie, « Comment écrire l'histoire de la sociologie », *art. cit.*, p. 158.

<sup>87</sup> *Ibid*, p. 159.

<sup>88</sup> Annie Brisset, « Les mots qui s'imposent : l'autorité du discours social dans la traduction », *Palimpsestes*, vol. 7, 1993, p. 112, en ligne : DOI : 10.4000/palimpsestes.655.

## L'histoire de vie de Wiśniewski, une autobiographie ?

Cette existence, qu'on a vécue dans le désordre, l'imprévu, l'agitation, secouée d'incontrôlables hasards, étirée à l'infini flasque des jours, bornée d'horizons fluctuants, la voilà, soudain, dense, compacte, cohérente, en un mot, mise au net : noir sur blanc.

Serge Doubrovsky

Georges May écrit que le geste autobiographique répond à deux besoins, celui de la compréhension de soi et celui de permanence : « [qu'] en dépit des accidents de parcours, contradictions, démentis, retours en arrière, zigzags et volte-face, on est bien demeuré soi-même <sup>89</sup> ». L'autobiographie ne repose-t-elle pas sur cette vieille conception substantialiste de l'identité ? Comme l'affirme le sociologue Jean-Claude Kaufmann, elle consiste en cette « conviction abstraite qu'il existe un "moi" hors des contingences et des contextes divers qui le reformulent<sup>90</sup> ».

En s'en tenant essentiellement aux défauts de caractère de Wiśniewski, Thomas et Znaniecki circonscrivent leur sujet au noyau dur de son identité. Ils le représentent selon des attributs stables et unifiés, ce qui, par ailleurs, répond à la rectitude de leur modèle théorique. En outre, le récit de vie de Wiśniewski semble correspondre en tous points à l'entreprise autobiographique traditionnelle telle que formulée par Laurent Jenny : « L'autobiographe ne raconte pas seulement les événements de la vie, il s'efforce de les ordonner, d'en trouver la logique secrète, de les rapporter à des causes<sup>91</sup> » — pour l'autobiographe Wiśniewski, ce « il » est doublé d'un « ils »

---

<sup>89</sup> Georges May, *L'Autobiographie*, Paris, PUF, 1984, p. 56.

<sup>90</sup> Jean-Claude Kaufmann, *L'Invention de soi, une théorie de l'identité*, Paris, Armand Colin, 2004, p. 157.

<sup>91</sup> Laurent Jenny, « La figuration de soi », *Méthodes et problèmes*, Genève, Département de français moderne, 2003, para. III, en ligne : <http://www.unige.ch/lettres/framo/enseignements/methodes/figurationsoi/>.



(Thomas et Znaniecki). Dans le contexte d'une étude sociologique, Pierre Bourdieu fait valoir que « le sujet et l'objet de la biographie (l'enquêteur et l'enquêté) ont en quelque sorte le même intérêt à accepter le postulat du sens de l'existence racontée<sup>92</sup> ».

Inspiré par l'exercice de classification des personnalités sociales, j'ai entrepris à mon tour de catégoriser l'histoire de vie de Wiśniewski soumise par Thomas et Znaniecki. Plus précisément, j'ai cherché à savoir si ce document sociologique répondait aux critères définitoires de l'autobiographie à l'aune de la théorie littéraire. Si je souhaitais faire court, il m'était possible de lui accoler cette étiquette générique en m'appuyant sur la seule formulation (plutôt consensuelle) de Philippe Lejeune : « récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité<sup>93</sup>. » Trois points succincts confirmaient mon hypothèse :

1. Wladek Wiśniewski est une personne bien réelle (il est le sujet d'une étude scientifique menée par des sociologues d'une institution reconnue).
2. Selon Vincent de Gaulejac : « L'essentiel du récit est centré sur la vie de Wladek<sup>94</sup> ».
3. Toujours selon Vincent de Gaulejac : « Wladek est un bohème et c'est ce trait de caractère qui est l'élément déterminant de sa trajectoire de migrant<sup>95</sup> ».

J'étais bien conscient que cette définition ambiguë, celle de Lejeune, pouvait qualifier un nombre incalculable de textes. Ce qui me préoccupait davantage, c'était l'exactitude

---

<sup>92</sup> Pierre Bourdieu, « L'illusion biographique », *art. cit.*, p. 69.

<sup>93</sup> Philippe Lejeune, *Le Pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1996, p. 14.

<sup>94</sup> Vincent de Gaulejac, « À propos d'un paysan polonais... », *art. cit.*, p. 180.

<sup>95</sup> *Ibid.*, p. 182. L'interprétation de Gaulejac contrevient à celle de Thomas et Znaniecki : ceux-ci concluent que c'est le philistinisme qui définit le mieux le migrant. Le « bohème » est réceptif aux influences extérieures et capable d'adaptation, mais il n'arrive pas à se constituer une identité stable et structurée. Le « philistin », quant à lui, se caractérise par sa rigidité. Possédant un moi structuré, il recherche la sécurité et se soumet aux normes sociales pour obtenir la reconnaissance de ses pairs. Le créatif a une personnalité constante et cohérente. Grâce à son aptitude pour l'autoréflexion, il se développe positivement et gère adéquatement les tensions entre ses aspirations internes et les opportunités que son milieu de vie peut lui offrir.

des faits relatés par Wiśniewski. Bien que Thomas et Znaniecki nous assurent de la sincérité de leur sujet, d'autant qu'ils ont validé les informations grâce à d'autres sources, ils ont dénoté chez Wiśniewski deux attitudes qui ont pu altérer légèrement les faits relatés. D'abord, il ne discernerait pas chez autrui les paroles ou les comportements défavorables à sa propre image et, d'autre part, sa mémoire aurait parfois tendance à sélectionner les détails désagréables d'une situation : « his memory frequently shows a kind of negative hedonistic selection<sup>96</sup> ». Selon Thomas et Znaniecki, ce tri inconscient n'altérerait pas l'authenticité du discours du migrant. Si la sincérité de Wiśniewski n'est pas mise en cause par les deux chercheurs, cette marque de faillibilité soulève toutefois la question de sa fiabilité. À cet égard, Greta Olson propose de distinguer les narrateurs « faillibles » de ceux « indignes de confiance ». Wiśniewski appartient vraisemblablement à la première catégorie, dont la non-fiabilité découlerait principalement de perceptions erronées : « 'inconscience' and 'fallible' imply that the narrator makes mistakes about how she perceives herself or her fictional world<sup>97</sup> ».

D'ailleurs, en sociologie comme en théorie littéraire, n'est-il pas convenu que la démarche autobiographique est non seulement une reconstruction de la réalité, mais qu'elle est aussi composée de fiction ? Je pouvais citer notamment Christian Lalive d'Épinay pour qui le récit d'un sujet résulte d'une mise en ordre subjective ayant pour but de construire du sens, il se raconte en « sélectionnant, donc en taisant ; il ordonne, valorise, hiérarchise donc élague, écarte, dévalorise<sup>98</sup>. » De son côté, Philippe Lejeune

---

<sup>96</sup> Thomas et Znaniecki, (1918-1920), *The Polish Peasant...*, vol. 3, *op. cit.*, p. 87.

<sup>97</sup> Greta Olsen, « Reconsidering Unreliability: Faillible and Untrustworthy Narrators », *Narrative*, vol. 11, n° 1, janvier 2003, p. 96, en ligne : <https://www.jstor.org/stable/20107302?origin=JSTOR-pdf>.

<sup>98</sup> Christian Lalive d'Épinay, « Récit de vie et projet de connaissance scientifique (ou que faire de la subjectivité ?) », *Recherches sociologiques*, vol. XVI, n° 2, 1985, p. 246, en ligne : [https://sharepoint.uclouvain.be/sites/rsa/Articles/1985-XVI-2\\_08.pdf](https://sharepoint.uclouvain.be/sites/rsa/Articles/1985-XVI-2_08.pdf). En littérature, Marie Darrieussecq affirme qu'à la différence de l'autobiographie « l'autofiction va volontairement — partant, structurellement — assumer cette impossible sincérité ou objectivité, et intégrer la part de brouillage et

suggère que l'acte de dire la vérité prévaudrait sur la vérité elle-même. Le pacte autobiographique consisterait essentiellement en un engagement discursif :

[...] que le narrateur se trompe, mente, oublie ou déforme, erreur, mensonge, oubli ou déformation prendront simplement, si on les discerne, valeur d'aspects, parmi d'autres, d'une énonciation qui, elle, reste authentique<sup>99</sup>.

Cette assertion m'évoquait la volonté de transparence de Jean-Jacques Rousseau qui, malgré tout, reconnaissait avoir fait appel à son imagination : « s'il m'est arrivé d'employer quelque ornement indifférent, ce n'a jamais été que pour remplir un vide occasionné par mon défaut de mémoire<sup>100</sup>. »

Par souci de rigueur « scientifique », je devais néanmoins surmonter l'aporie suivante : selon Lejeune, c'est moins l'intention de vérité d'un texte qui garantit l'authenticité du pacte autobiographique que l'homonymat auteur/narrateur/personnage : « L'autobiographie (récit racontant la vie de l'auteur) suppose qu'il y ait identité de nom entre l'auteur (tel qu'il figure, par son nom, sur la couverture), le narrateur du récit et le personnage dont on parle<sup>101</sup>. » S'il était manifeste que Wiśniewski était à la fois l'auteur (du moins l'un d'eux), le narrateur et le personnage de son histoire de vie, l'identité onomastique demeurait incomplète : son nom ne figurait pas sur la page couverture du livre et le sous-titre *Life-Record of an Immigrant* confinait à l'anonymat. Cette lacune dans le paratexte s'expliquait aisément du fait que le récit de vie a été rédigé dans le cadre d'une étude sociologique. Il y avait tout de même lieu de

---

de fiction due en particulier à l'inconscient ». Dans « L'autofiction, un genre pas sérieux », *Poétique*, n° 107, septembre 1996, p. 377. Du côté de la philosophie, chez Paul Ricoeur notamment, un récit de vie a toujours une composante fictionnelle : « [...] l'histoire d'une vie ne cesse d'être refigurée par toutes les histoires véridiques ou fictives qu'un sujet se raconte sur lui-même ». Dans *Temps et récit III, Le Temps raconté*, Paris, Seuil, coll. « L'ordre philosophique », 1985, p. 447. Pour Ricoeur, raconter sa vie, c'est passer d'une expérience temporelle à une conscience et à une existence historique, le récit étant l'intermédiaire.

<sup>99</sup> Philippe Lejeune, *Le Pacte autobiographique*, op. cit., p. 40.

<sup>100</sup> Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*, op. cit., p. 3.

<sup>101</sup> Philippe Lejeune, *Le Pacte autobiographique*, op. cit., p. 23-24.

s'interroger sur l'éthique des éditeurs (et des auteurs), qui ont escamoté le nom du migrant alors que son histoire occupe l'essentiel du troisième volume. Sans nier l'importance du rôle joué par Thomas et Znaniecki, Vincent de Gaulejac affirme que la sociologie devrait retenir le nom de Wladek Wiśniewski comme étant le réel initiateur de la démarche autobiographique.

Traces d'une hypothèse indéfendable  
(La branche polonaise de l'autofiction)

Autobiographie ? Non. C'est un privilège réservé aux importants de ce monde, au soir de leur vie et dans un beau style.

Serge Doubrovsky

Dans une autre version de ce mémoire, j'émettais une théorie fort différente.

J'y postulais que Wladek Wiśniewski, migrant désargenté issu de la ruralité polonaise, peu scolarisé et vierge de toute production littéraire, était le précurseur obscur de l'autofiction. Attribuer à un profane inconscient l'invention d'un « genre<sup>102</sup> » était tout un pied de nez à l'élite littéraire. Hélas, je n'ai su rassembler suffisamment d'arguments valables pour valider ma théorie — l'ébauche resterait donc lettre morte, mais l'exercice ludique fut pour moi une réelle expérience cathartique. C'est que mon hypothèse ne se fondait que sur une digression littéraire de Vincent de Gaulejac qui met en doute la véracité factuelle de l'histoire de vie du migrant (dans cette mouture finale, je réfère également à ce sociologue pour appuyer la thèse contraire, à savoir que le récit du migrant est une pure autobiographie) :

Seul le récit est vrai. Son auteur reconstruit un personnage qui lui ressemble, personnage de fiction dont l'histoire s'identifie à son récit, mais dont rien ne prouve que le récit rende compte de la réalité de son histoire<sup>103</sup>.

D'emblée — je parle ici de mon ébauche —, j'éveillais le doute de mon lectorat hypothétique en lui révélant que la mention « roman d'apprentissage » apparaissait sur la quatrième de couverture de l'édition française de *Life-Record of an Immigrant*<sup>104</sup>. Le terme roman n'annonçait-il pas le caractère fictionnel de cette autobiographie ? Près

---

<sup>102</sup> Dois-je rappeler que ce genre est toujours en quête de reconnaissance ?

<sup>103</sup> Vincent de Gaulejac, « À propos d'un paysan polonais... », *art. cit.*, p. 181.

<sup>104</sup> Je réfère ici à l'édition parue chez Nathan en 1998.

d'un siècle après la publication du récit de vie de Wiśniewski, nous dévoilait-on enfin, dans la traduction, le secret bien gardé de Thomas et Znaniecki ?

M'appuyant uniquement sur le constat hasardeux de Gaulejac, j'y affirmais, au premier chapitre, qu'il était raisonnable d'envisager que Wiśniewski se soit représenté par la médiation d'un personnage. Je référais ensuite à l'auteur et théoricien Philippe Forest qui soutient que tout récit de soi n'est que fiction puisque « le moi qui s'inscrit dans le texte n'y existe qu'à condition d'y figurer depuis toujours à la façon d'un "personnage"<sup>105</sup>. » Il va sans dire que certains extraits exemplifiaient cet argument selon lequel toute tentative autobiographique aboutit non pas à une représentation de soi, mais bien à une figuration de soi. Chez Raymond Federman, cette création de soi est pleinement assumée : « Quand l'histoire d'une vie passe dans le langage, ça devient une fiction<sup>106</sup> » ; « toute mon enfance, je l'ai complètement oubliée. Elle a été bloquée en moi. Donc tout ce que je vous dis, c'est inventé, c'est de la reconstruction<sup>107</sup>. » Je citais aussi son confrère Doubrovsky : « Serge Doubrovsky, j'en suis l'auteur, c'est mon personnage, mon double, mon moi en mots<sup>108</sup> »<sup>109</sup>.

Conscient que ni Doubrovsky ni Federman ne faisaient l'unanimité dans la communauté littéraire, je réservais deux « atouts » pour ma dernière main, car Gérard Genette s'est aussi prononcé sur l'autofiction, « récit de soi toujours plus ou moins

---

<sup>105</sup> Philippe Forest, *Le Roman, le Je*, Nantes, Éditions Pleins Feux, 2001, p. 34.

<sup>106</sup> Propos recueillis lors d'une entrevue accordée par Federman à Thierry Guichard. Dans « Raymond Federman, l'épopée d'un déplacé », *Le Matricule des anges*, n° 68, novembre-décembre 2005, p. 22.

<sup>107</sup> Raymond Federman, *Chut*, Paris, éd. Léo Scheer, coll. « Laureli », 2008, p. 23.

<sup>108</sup> Serge Doubrovsky, *Laissé pour conte*, Paris, Grasset, 1999, p. 237.

<sup>109</sup> Dans cette version préliminaire de l'essai, je signalais platement que le narrateur et le personnage de mon roman *L'épigone* me ressemblaient étrangement (bien entendu, je n'étais pas un écrivain fantôme à l'identité déchirée). J'y confiais même que mon choix de nommer mon narrateur Dombrovski, soit le faux patronyme de mon grand-père, était un hommage discret à Serge Doubrovsky.

teinté, voire nourri, volontairement ou non, de fiction de soi<sup>110</sup> », de même que Roland Barthes dans son « roman » : « Tout ceci doit être considéré comme dit par un personnage de roman — ou plutôt plusieurs.<sup>111</sup> » J'ajoutais que Régine Robin, à propos du cas de Barthes, insinuait que toute tentative biographique se solde par une non-coïncidence à soi : « le sujet est toujours à côté de lui-même, en défaut<sup>112</sup> ».

Dérivant lentement vers la fabulation, j'exposais dans le chapitre subséquent une nouvelle généalogie de l'autofiction. Par une rhétorique fallacieuse, je conduisais mon lectorat jusqu'au point nodal de ma thèse : Wladek Wiśniewski avait rédigé une autofiction plus d'un demi-siècle avant la création du néologisme par Serge Doubrovsky. Je faisais remarquer que l'auteur de *Fils* n'avait jamais réclamé la paternité du genre : ce n'est que pour mieux comprendre sa propre pratique qu'il l'avait définie et conceptualisée — mais aussi pour dépasser le modèle rousseauiste<sup>113</sup>. Au demeurant, l'écrivain attribuait plutôt à Colette et à André Breton les deux premières œuvres autofictionnelles : soit respectivement *Naissance du jour* et *Nadja*, toutes deux parues en 1928 — année qui coïncidait, étrangement, avec la naissance de Doubrovsky<sup>114</sup> ! Puis, pour attester les origines indécisées de cette pratique au périmètre

---

<sup>110</sup> Gérard Genette à propos de la définition imprécise de Serge Doubrovsky « mais il me semble toujours que cette définition large, désormais reçue, est trop floue pour ne pas s'appliquer aussi bien à toute autobiographie [...] » Gérard Genette, *Fiction et Diction*, Paris, Éditions du Seuil, 1991, p. 136.

<sup>111</sup> Roland Barthes, *Roland Barthes par Roland Barthes*, Paris, Seuil, coll. « Écrivains de toujours », 1995 [1975], dans l'incipit.

<sup>112</sup> Régine Robin, « Garder la maîtrise du roman de soi : la construction autobiographique », *Trans, L'artefact*, n° 9, 1998, p. 9, en ligne : <http://transvirtuel.com/T9/9-Robin.pdf>. Bien avant la découverte de l'inconscient en psychanalyse, Rousseau exprimait cette non-coïncidence à soi dans son autobiographie : « Je crois avoir déjà remarqué qu'il y a des temps où je suis si peu semblable à moi-même qu'on me prendrait pour un autre homme de caractère tout opposé ». Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*, *op. cit.*, p. 3.

<sup>113</sup> Philippe Gasparini, « Autofiction vs autobiographie », *Tangence*, n° 97, 2011, dans le résumé, en ligne : DOI : <https://doi.org/10.7202/1009126a>.

<sup>114</sup> Nathalie Crom, « Serge Doubrovsky, "L'autofiction existait avant moi. Simplement, je lui ai donné un nom" », *Télérama*, 2014, para. 4, en ligne : <https://www.telerama.fr/livre/serge-doubrovsky-l-autofiction-existait-avant-moi-simplement-je-lui-ai-donne-un-nom,116115.php>.

tout aussi flou, je recensais les écrivains qui avaient prétendu s'adonner au genre avant lui, le plus célèbre étant sans doute Michel Butor<sup>115</sup>.

Ce travail de reconstruction avait cependant soulevé en moi certaines questions éthiques (en ce qui concerne le révisionnisme historique, notamment). Un cauchemar récurrent hantait d'ailleurs mes nuits, mon inconscient condensant en une seule scène mes inquiétudes diurnes : après la publication de ma thèse transgressive, une meute d'auteurs et de théoriciens se jetaient à ma poursuite pour me pourfendre. En tête du peloton se trouvait Vincent Colonna, qui, tout écumant de rage, vociférait ceci : « L'autofiction est presque aussi ancienne que la littérature. Elle s'est développée à l'ombre du roman. Elle est son double dérobé ! Sa variante ironique et réflexive ! » Vraisemblablement, c'était ma lecture de la mythologie dressée par l'émule de Genette<sup>116</sup> qui avait donné lieu à ce rêve terrifiant.

Selon l'effroyable Vincent Colonna, il fallait remonter aussi loin que le premier siècle avant J.-C. pour découvrir le vénérable ancêtre de l'autofiction : à savoir Lucien de Samosate<sup>117</sup>, un rhéteur et auteur satirique. Tentant de légitimer ma démarche méthodologique auprès de mon lectorat virtuel, je prétextais que c'était à partir de critères formels restrictifs et préétablis (principalement l'homonymat onomastique) que Colonna avait élargi le spectre de l'autofiction à « une grande masse de textes qui pratiquent tous en somme la "fictionnalisation" de l'expérience vécue<sup>118</sup>. » Comme on

---

<sup>115</sup> Dans une entrevue accordée juste avant sa mort, Butor déclarait s'être livré à l'autofiction dans *Le Portrait de l'artiste en jeune singe : Capriccio*, soit dix ans avant Serge Doubrovsky. Dans Emmanuel Legeard, « Une Conversation avec Michel Butor », *Association des amis d'Emmanuel Legeard*, 2016, para. 2, en ligne : <https://amisdelegeard.wordpress.com/2016/03/24/michel-butor-la-modification/>.

<sup>116</sup> Vincent Colonna, *L'autofiction, essai sur la fictionnalisation de soi en littérature*, Thèse de doctorat, École des Hautes Études en Sciences sociales, 1989, en ligne : <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00006609>.

<sup>117</sup> *Ibid.*, p. 320.

<sup>118</sup> Elizabeth Molkou, « L'identité en question : autofiction et judéité », *Dalhousie French Studies*, vol. 70, 2005, p. 86, en ligne : <http://www.jstor.org/stable/407993>.



avait été clément à l'égard de théoriciens et de sociologues réputés — je pensais ici à Thomas et Znaniecki —, on pouvait bien me pardonner certains écarts.

Ma généalogie montrait clairement que les écrivains polonais constituaient la branche maîtresse du genre et que le premier autofictionnaire n'était nul autre que Wladek Wiśniewski. Afin de démontrer l'apport significatif des écrivains polonais à ce genre littéraire, je m'étais fortement inspiré d'un article d'Elizabeth Molkou. Frôlant dangereusement avec le plagiat, je transposais à la polonité l'hypothèse selon laquelle il y avait une « affinité possible entre l'autofiction et la judéité dans l'écriture<sup>119</sup> ». Puis, me modelant toujours à l'explication argumentative de Molkou, j'affirmais que la polonité était dépourvue de définition précise (tout comme la notion d'identité juive), et ce, même si la majorité des sociologues et des historiens s'entendent sur le fait que l'identité polonaise existe<sup>120</sup>. Je comblais ensuite ce vide définitoire à l'aide d'une interprétation esquissée par un obscur traducteur du nom de Louis Iribarne — celle-ci, cela va de soi, allait dans le sens de ma théorie :

La polonité est un produit de l'histoire, une création qui a permis aux Polonais de survivre face à l'extinction possible de leur communauté lors des Grandes Partitions au XVIII<sup>e</sup> siècle et lors des deux Guerres mondiales au XX<sup>e</sup> siècle. La polonité est en ce sens une question d'être ou de devenir<sup>121</sup>.

Pourtant, ce qui se destinait à n'être qu'une banale contrefaçon s'était abruptement transformée en une confrontation émotive avec le texte d'Elizabeth Molkou (la déclaration suivante en avait été l'étincelle) : « Faire de l'autofiction un phénomène indissociable de l'expérience du génocide procède à nos yeux d'une intuition

---

<sup>119</sup> *Ibid.*, p. 87.

<sup>120</sup> Caroline Archambault, « Les paroisses polonaises à Montréal (1979-1989) : la construction symbolique et socio-politique de l'identité des polonais montréalais lors des événements de Pologne », Mémoire de maîtrise, Montréal, UQAM, Département d'histoire, 2015, p. 8, en ligne : <https://archipel.uqam.ca/7869/1/M14011.pdf>.

<sup>121</sup> Louis Iribarne paraphrasé par Caroline Archambault, *ibid.*, p. 10. Louis Iribarne a traduit certaines œuvres de Witold Gombrowicz et de Bruno Schulz.

extrêmement féconde<sup>122</sup>. » Cette idée, disait l'article, était celle de Pierre Lepape : « Originellement, historiquement, l'autofiction est liée à l'expérience de la Shoah. Une réponse à l'impossibilité de lier autour d'un "je" l'expérience et l'écriture de l'abjection absolue<sup>123</sup>. »

L'assertion avait provoqué en moi un sentiment de déjà-vu. Même qu'à cet instant précis, j'avais projeté ma propre culpabilité sur Pierre Lepape, car les mots du critique m'évoquaient un passage de *SURFICTION* dans lequel Raymond Federman se met à distance de lui-même, « mais parce qu'il écrit avant tout pour démontrer l'impossibilité et la nécessité de l'acte d'écriture à l'ère post-moderne/post-Holocauste<sup>124</sup>. » Cédant à l'hybris, j'arguais, dans cette ébauche abandonnée, qu'au vingtième siècle des êtres humains aux ethnies, aux nationalités et aux confessions religieuses diverses avaient été la cible de la barbarie. De surcroît, j'y écrivais avec impudence que la Shoah n'était pas le seul génocide qu'avait connu l'humanité. S'il était indiscutable que l'extermination des juifs avait laissé une empreinte ineffaçable, d'autres événements historiques avaient eux aussi causé un traumatisme. Puis, de ma plume, je rétorquais à Molkou que des quatre auteurs juifs chez qui elle avait repéré une surdétermination de « la stratégie autofictive<sup>125</sup> », trois possédaient des origines polonaises<sup>126</sup>. Je m'étais alors interrogé à savoir quelle caractéristique prévaut lorsque l'on tente de définir socialement un individu : son appartenance à un pays ou à une religion<sup>127</sup> ? Comme le soulevait ma rivale, cette fois avec justesse, la judéité était forcément liée à une identité

---

<sup>122</sup> Elizabeth Molkou, « L'identité en question... », *art. cit.*, p. 94-95.

<sup>123</sup> Pierre Lepape cité par Elizabeth Molkou, *ibid.*, p. 94.

<sup>124</sup> Raymond Federman, *SURFICTION*, *op. cit.*, p. 135.

<sup>125</sup> Elizabeth Molkou, « L'identité en question... », *art. cit.*, p. 95.

<sup>126</sup> Seul Patrick Modiano « échappait » à ce fait. Le grand-père paternel de Serge Doubrovsky est né dans un ghetto polonais ; les parents de Georges Perec et Régine Robin sont des juifs d'origine polonaise.

<sup>127</sup> Car ce sont plus de trois millions de juifs polonais qui ont été exécutés par les nazis. Source : Institut international pour la mémoire de la Shoah, *Massacre des Juifs de Pologne*, en ligne : <https://www.yadvashem.org/fr/shoah/a-propos/sort-des-juifs/massacre-des-juifs-de-pologne.html>.

nationale et, par extension, l'« écriture juive » ne pouvait être logiquement dissociée d'une littérature nationale<sup>128</sup>. En prenant du recul, j'avais l'impression que c'était Patrick Modiano, par sa perspective globalisante, qui démontrait le mieux l'adéquation entre l'incertitude identitaire (propre au vingtième siècle) et la pratique autofictionnelle :

c'est parce qu'il y a eu menace de dévastation radicale du sujet [...] qu'il y a eu recours à cette monstruosité hybride qu'est l'autofiction, laquelle, loin d'être un repli sur soi, fut bel et bien un combat indissociable de l'histoire d'un siècle qui fut le premier à se donner pour but explicite [...] l'abolition définitive de la liberté individuelle<sup>129</sup>.

Ma riposte envers l'article de Molkou se terminait de façon plus modérée. J'invitais mon lectorat à réfléchir sur une question qui me paraissait des plus légitimes : est-ce que l'« impossible adhésion du sujet à lui-même [...], l'impossibilité d'un recours à des formes narratives traditionnelles », le renoncement « à tout espoir de cohérence et de toute continuité », et l'empreinte « de la blessure et de la destruction<sup>130</sup> » étaient exclusifs aux autrices et auteurs juifs ayant connu de près ou de loin le traumatisme de la Shoah ?

Dans cette version préliminaire, j'étais tout de même tombé dans le même piège que certains commentateurs en adoptant une approche « particulisante », liant l'autofiction au combat mené par les Polonais pour survivre aux partitions et aux deux Guerres mondiales. Ce lourd héritage et cette identité en pièces devenaient la matière même de l'écriture, une tentative d'en recoller les morceaux. En outre, je m'efforçais de convaincre mon lectorat que l'espace géographique du pays de mon grand-père était en quelque sorte l'allégorie du vide identitaire éprouvé par le sujet post-moderne :

---

<sup>128</sup> Elizabeth Molkou, « L'identité en question... », *art. cit.*, p.89.

<sup>129</sup> Marc Weitzmann, « L'Hypothèse de soi », dans *Mode d'emploi, autobiographie & autofiction*, Page des libraires, juin-juillet-août 1988, p. 49.

<sup>130</sup> Elizabeth Molkou, « L'identité en question... », *art. cit.*, p. 95.

Le sujet ne peut plus admettre l'imposture du biographique, l'imposture de la consistance du moi. Il écrira désormais d'un lieu vide, d'un site ravagé. Pris dans l'imaginaire, il fera varier les pièces, celles qui sont à sa disposition<sup>131</sup>.

Hors de tout doute, la Pologne d'avant-guerre était ce « lieu vide » décrit par Régine Robin : une vaste plaine dépourvue de toute barrière naturelle et ceinte par deux puissants belligérants, l'Allemagne et la Russie. Un territoire aux frontières fluctuantes qui ne fut longtemps qu'un lieu de passage entre l'Europe occidentale et orientale, un *no-man's-land* géographique<sup>132</sup>. En 1771, Jean-Jacques Rousseau y observait d'ailleurs une « région dépeuplée, dévastée, opprimée, ouverte à ses agresseurs, au fort de ses malheurs & de son anarchie [...]»<sup>133</sup>. C'était bien le portrait d'un « site ravagé » que le philosophe dépeignait dans *Considérations sur le gouvernement de Pologne*, ouvrage rédigé à l'aube de la première partition du pays (la Pologne sera dépecée à trois reprises : par la Prusse, l'Autriche et la Russie à la fin du 18<sup>e</sup> siècle). Du fait de la précarité de sa situation géopolitique, ainsi que des forces de désunion qui la divisaient (une noblesse esclavagiste, les inégalités sociales et les conflits internes), Rousseau s'étonnait de la survivance d'un état si fragilement constitué :

Un grand Corps formé d'un grand nombre de membres morts, & d'un petit nombre de membres désunis, dont tous les mouvemens presque indépendans les uns des autres, loin d'avoir une fin commune s'entre-détruisent mutuellement [...]<sup>134</sup>

---

<sup>131</sup> Régine Robin à propos d'Alain Robbe-Grillet et de la posture du sujet dans le roman moderne. Dans *Le Golem de l'écriture...*, *op. cit.*, p. 27-28.

<sup>132</sup> Bogdan Czaykowski paraphrasé par Caroline Archambault, « Les paroisses polonaises à Montréal... », *op. cit.*, p. 10.

<sup>133</sup> Jean-Jacques Rousseau, « Considérations sur le gouvernement de Pologne », dans *Collection complète des œuvres de J. J. Rousseau*, 1782, Wikisource, p. 418, en ligne : [https://fr.wikisource.org/wiki/Consid%C3%A9rations\\_sur\\_le\\_gouvernement\\_de\\_Pologne](https://fr.wikisource.org/wiki/Consid%C3%A9rations_sur_le_gouvernement_de_Pologne). Les considérations ont été écrites en 1771 et 1772.

<sup>134</sup> *Ibid.*, p. 419.

Si la Pologne semblait posséder quelque chose d'irréductible, elle est brisée. Pour Rousseau, le problème polonais réside dans l'indétermination de son identité nationale. Ce n'est qu'en se construisant une identité forte qu'elle peut s'unifier. Résumant la pensée de Rousseau, Jean-Luc Guichet infère que le défi de cette identité à forger consistait à conjuguer « tous les éléments épars d'identité déjà présents<sup>135</sup> ». La survie du pays passait inévitablement par la volonté de ses citoyens d'être polonais, ce qui ne pouvait se faire qu'au détriment de leur individualité. Or, pour Rousseau, cet acte performatif, soit de se déclarer polonais, devait se faire à la condition que les citoyens puissent être libres de tracer leur propre avenir :

c'est grâce à la liberté que les Polonais pourront construire leur identité et c'est réciproquement par l'affirmation de leur identité — ou plus précisément par le fait qu'ils revendiquent une identité qui s'identifie à leur existence même — que les Polonais pourront être libres<sup>136</sup>.

Le philosophe reste néanmoins évasif quant aux traits définitoires de cette identité. Indéterminée, en suspens, elle est donc à faire. De façon analogue, Philippe Zard nommera deux siècles plus tard la nécessité de reformuler les éléments constitutifs de la judéité : « vacuité égale aussi disponibilité : cette identité dont il ne reste que des débris se voit ainsi dotée d'une étonnante puissance configuratrice<sup>137</sup>. »

Ce lieu vide qu'était l'identité nationale polonaise possédait donc un vaste potentiel combinatoire. Or, l'État polonais était un cas singulier du fait des puissants belligérants qui l'entouraient et qui menaçaient son intégrité et son autonomie. La Pologne se voyait dans l'obligation de se différencier des autres entités européennes qui cherchaient à

---

<sup>135</sup> Jean-Luc Guichet, « La construction de l'identité polonaise », *La Pensée*, vol. 395, n° 3, 2018, p. 147, en ligne : <https://www.cairn.info/revue-la-pensee-2018-3-page-146.htm>Jean-Luc%20Guichet.

<sup>136</sup> *Ibid.*, p. 157.

<sup>137</sup> Philippe Zard référant au livre *La Place des étoiles* de Patrick Modiano dans lequel figure un Juif qui se métamorphose constamment. Dans « Fantômes de judaïsme. Spectres juifs chez Georges Perec et Patrick Modiano », *Pardès*, n° 45, 2009, p. 129, en ligne : <https://www.cairn.info/revue-pardes-2009-1-page-123.htm>.

l'assimiler : « Si vous faites en sorte qu'un Polonais ne puisse jamais devenir un Russe, je vous réponds que la Russie ne subjuguera pas la Pologne<sup>138</sup>. »

L'histoire donnera raison à la prescription suivante de Rousseau : « Vous ne sauriez empêcher qu'ils ne vous engloutissent, faites au moins qu'ils ne puissent vous digérer<sup>139</sup> ». Après sa troisième partition en 1795, la Pologne est en effet avalée par ses belligérants, même qu'elle est rayée de la carte de l'Europe. Quelques années plus tard, sa langue nationale est aussi bannie par ses envahisseurs. Alors que le pays disparaît littéralement, Michal Buchowski affirme que sa culture et son identité nationale subsistent grâce à certains intellectuels qui ont la volonté « de maintenir et de renforcer une communauté imaginée de Polonais<sup>140</sup> ». On ne l'avait pas encore digérée, puisqu'au terme de la Première Guerre mondiale, la Pologne retrouvait son indépendance et son statut de nation. Mais deux décennies plus tard, son peuple et son territoire sont à nouveau morcelés entre l'Allemagne et l'URSS. Puis, après le Second Conflit, la Russie subjuge bel et bien le pays de mon grand-père, qui devient un pays satellite du bloc soviétique. La Pologne renaîtra finalement de ses cendres lorsque l'URSS s'effondrera au début des années 1990.

L'historicité propre au combat mené par les Polonais expliquait le recours à l'autofiction chez les écrivains de cette nation. Il s'agissait d'une question d'être, de devenir. L'autofiction, comme l'énonce Régine Robin, répond au besoin de « se refaire une existence dans le texte [...], se rapiécer [...], se ressusciter<sup>141</sup>. » Il n'est donc pas étonnant que les écrivains polonais, tournés vers l'avenir, aient renoncé à l'autobiographie traditionnelle, pratique rétrospective et mortifère. Pour contourner

---

<sup>138</sup> Jean-Jacques Rousseau, « Considérations sur le gouvernement de Pologne », *op. cit.*, p. 427.

<sup>139</sup> *Ibid.*, p. 427.

<sup>140</sup> Michal Buchowski, « L'anthropologie polonaise : état des lieux », *Ethnologie française*, vol. 40, n° 2, 2010, p. 199, en ligne : <https://www.cairn.info/revue-ethnologie-francaise-2010-2-page-199.htm?ref=doi>.

<sup>141</sup> Régine Robin, *Le Golem de l'écriture...*, *op. cit.*, p. 147.

l'impasse biographique, ils ont emprunté le détour de la fiction pour construire une certaine vérité sur eux-mêmes. C'est ainsi, expliquais-je un peu trop longuement, que la bascule fictionnelle de l'autobiographie était advenue chez les Polonais (pour le reste du monde, il fallut attendre l'arrivée d'Alain Robbe-Grillet). Mais comme j'appréhendais l'impatience de mon lectorat, je m'étais alors astreint à présenter hâtivement ma nouvelle généalogie de l'autofiction.

## L'autofiction est-elle un remède à la dissolution du sujet post-moderne ?

L'œil du mélancolique fixe l'insubstantiel et le périssable, sa propre image réfléchie.

Jean Starobinski

J'ai la nostalgie d'une époque qui m'est étrangère, du confort d'une identité-substance, de vérités figées, inébranlables. Je suis à la recherche de ma totalité perdue. Mais je suis morcelé et l'étiologie de cette brisure m'est insoluble. Aucun événement historique ni traumatisme n'est à l'origine de cette atomisation. À contrecœur, je dois m'en remettre à ce diagnostic commun, indifférencié : je souffre de l'idéologie post-moderne.

Là où tout se défait et où s'affirme le refus des représentations univoques du monde, des visions totalisantes, des dogmes, des imputations de sens... chantier de construction où sont mis en procès la hiérarchie des connaissances et des valeurs, les paradigmes et les modèles, dans ces décombres, il n'y a plus à saisir une logique d'ensemble<sup>142</sup>.

Ce constat de l'ethnologue Georges Balandier trouve écho chez Régine Robin pour qui l'identité du sujet post-moderne s'inscrit dans « un jeu de miroirs où il n'y a plus de certitude, plus d'ancrage stable<sup>143</sup> ». Il ne nous resterait plus, conclut Robin, qu'« à construire sur ces débris<sup>144</sup> ». Bien après Thomas et Znaniecki (je n'arrive plus à m'en détacher), Jean-Claude Kaufmann suggérerait lui aussi que le trouble identitaire était consécutif de « la désagrégation des communautés<sup>145</sup> » : c'est qu'à la différence de ses prédécesseurs, qui étaient davantage encadrés par des institutions et des normes sociales, l'individu contemporain est livré à lui-même « pour définir le sens de [sa]

---

<sup>142</sup> Georges Balandier, *Le désordre*, Paris, Fayard, 1988, p. 159.

<sup>143</sup> Régine Robin, « Identités et mémoires de substitution », *Lignes*, vol. 6, n° 3, 2001, p. 259, en ligne : DOI : 10.3917/lignes1.006.0250, p. 259.

<sup>144</sup> Régine Robin, « Garder la maîtrise du roman de soi... », *art. cit.*, p. 107.

<sup>145</sup> Jean-Claude Kaufmann, *L'Invention de soi*, *op. cit.*, p. 58. Il affirme que c'est durant les années 1960 que s'est déroulée la véritable « révolution de l'identité » (p. 27).



vie<sup>146</sup> ». S'il lui est possible de s'émanciper d'un destin déjà tracé, cette libération suscite néanmoins un questionnement permanent et une incertitude quant à son sentiment d'identité.

Incapable de renoncer à ce besoin de m'inscrire dans une continuité, je m'attache à croire que ma confusion identitaire s'apparente à celle éprouvée par les déportés lors des grands conflits du siècle dernier. Et quitte à renoncer à toute rationalité, je pourrais bien attribuer mon syndrome à un soi-disant phénomène d'atavisme : mon grand-père, comme des millions d'autres, avait bel et bien souffert du traumatisme de la Deuxième Guerre et de la fracture de l'exil. Mais à bien y penser, ma simple condition de sujet post-moderne faisait de moi une personne déplacée. Non pas géographiquement et culturellement, mais bien psychologiquement et idéologiquement. Je suis décentré, à côté de moi-même, miné par le doute permanent et l'effritement des certitudes. Pour Jean Starobinski, affirme Éric Gagnon, la mélancolie et la réflexion « sont toutes deux un exil [...]. Elles impliquent chacune un écart, une distance avec la société et avec soi, une certaine ironie, mais aussi le sentiment d'une perte<sup>147</sup>. »

Mais contrairement au sujet post-moderne qui est seul face à lui-même, dépourvu de tous repères, les exilés polonais pouvaient compter sur le soutien de leur communauté d'immigrants pour s'adapter à leur nouveau milieu. Malgré la présence d'un tissu social, certains étaient toujours déboussolés, tiraillés entre deux systèmes de valeurs. Bien qu'il soit admis aujourd'hui que l'identité est un processus dynamique, rappelle Jean-Claude Kaufmann, l'idéologie post-moderne ne se serait pas totalement affranchie d'une conception substantialiste, la société imposerait donc encore à l'individu « de croire en lui-même comme entité stable et autonome<sup>148</sup> ». Le conflit identitaire se

---

<sup>146</sup> *Ibid.*, p. 27.

<sup>147</sup> Éric Gagnon, « Jean Starobinski : “critique et légitimation de l'artifice” », *Nuit blanche*, n° 84, automne 2001, p. 46, en ligne : <https://id.erudit.org/iderudit/20658ac>.

<sup>148</sup> Jean-Claude Kaufmann, *L'Invention de soi, op. cit.*, p. 30.

jouerait donc maintenant entre « injonction à la réflexivité et injonction à être soi<sup>149</sup> ». Face à cette contradiction fondamentale, le sujet contemporain ne ressentirait qu'une seule envie, soit de « revenir en arrière, comme si l'identité était non à construire, mais à trouver, telle une essence secrète, un objet qui aurait été perdu<sup>150</sup>. »

Ne suis-je pas « pluriel, hybride, fait d'identités multiples<sup>151</sup> » ? « Un sujet fragmenté, nomade qui peut se laisser dissoudre justement au gré des événements rencontrés et vécus<sup>152</sup> » (j'en suis réduit, hélas, à emprunter les mots d'un autre pour dire ce trouble qui me ronge). Et alors que l'absence de cadres et de règles sociales intériorisées entraînait des comportements déviants chez certains migrants polonais (errance, délinquance, alcoolisme, violence), pour nous, sujets post-modernes, c'est plutôt la menace de dépression qui nous guette<sup>153</sup> — ce qui, par ailleurs, n'exclut pas la présence des symptômes susmentionnés.

Pour Vincent Descombes, se rejeter en arrière s'avère inutile, la crise identitaire résultant d'« une incapacité à se représenter soi-même dans le futur tel qu'on l'envisage<sup>154</sup> ». Descombes étaye son assertion sur la biographie du psychanalyste Erik Erikson qui, lors de sa demande de naturalisation américaine, se serait attribué un patronyme de sa propre création ; l'acte performatif « aurait eu pour effet de faire de lui le fils de lui-même<sup>155</sup> ». En faisant table rase sur son passé (sa condition de juif et d'immigrant notamment) et en choisissant librement son nom, Erikson aurait

---

<sup>149</sup> *Ibid.*, p. 82.

<sup>150</sup> *Ibid.*, p. 82-83.

<sup>151</sup> Jean-Pierre Boutinet, « L'individu-sujet dans la société postmoderne, quel rapport à l'événement ? », *Pensée plurielle*, vol. 3, n° 13, 2006, p. 42, en ligne : DOI : 10.3917/pp.013.0037.

<sup>152</sup> *Idem.*

<sup>153</sup> Jean-Pierre Boutinet atteste ce phénomène collectif : « l'importance actuellement du syndrome dépressif comme mal endémique planant sur nos contemporains est une bonne illustration de cette menace de dissolution ». *Idem.*

<sup>154</sup> Vincent Descombes, « Les embarras de l'identité », *art. cit.*, p. 64.

<sup>155</sup> *Idem.*

finalement eu la sensation d'accéder à sa véritable identité. Dans le cas de Wladek Wiśniewski, son déplacement migratoire correspondrait moins à un fantasme d'autocréation qu'à un besoin de fuir. D'après Katarzyna Waniek, Wiśniewski souhaitait se libérer d'un environnement social oppressant et d'un milieu familial qui le stigmatisait<sup>156</sup>. Une fois rendu aux États-Unis, et c'est bien là toute l'ironie de son destin, il dut précisément faire face à ce qu'il désirait échapper en quittant la Pologne : non seulement Wiśniewski sera-t-il victime d'ostracisation, mais il sera aussi jugé et stigmatisé par ceux-là mêmes qui lui auront commandé une autobiographie.

Romain Gary n'est-il pas l'exemple parfait d'un écrivain qui a su se déprendre de l'image de lui-même, pour ne pas devenir, comme il le disait, le « prisonnier de la gueule qu'on lui a faite<sup>157</sup> » ? Pour Gary, le roman est une médiation par laquelle il est possible de sortir de sa réalité sociobiographique et d'expérimenter l'altérité :

Un besoin dévorant de me diversifier par de nouvelles et multiples identités et de vivre à travers elles une expérience totale de ce qu'il me faut d'abord créer pour pouvoir ensuite le découvrir [...] <sup>158</sup>

Si Wladek Wiśniewski était véritablement le pionnier de l'autofiction, comme je le prétendais (de façon ludique) dans une version préliminaire de ce mémoire, n'aurait-il pas exploré tous les possibles de son identité plutôt que de s'en tenir à des énoncés factuels, à un récit unidimensionnel, rétrospectif et linéaire sur son existence (bien entendu, tout témoignage comporte des éléments fictifs) ? Comme je le mentionnais auparavant, l'histoire de vie rédigée par Wiśniewski est en adéquation avec la théorie littéraire selon laquelle l'autobiographie traditionnelle vise à fixer une image stable et totalisante du moi ; alors que l'autofiction consisterait, selon la formulation de Philippe

---

<sup>156</sup> Katarzyna Waniek, « Emigration of Wladek Wiśniewski as an Escape — a Reinterpretation of The Polish Peasant in Europe and America volume 3 in the Light of the Autobiographical Narrative Interview Method », *Przegląd Socjologiczny*, vol. 68, n° 4, 2019, p. 49, en ligne : DOI : 10.26485/PS/2019/68.4/3.

<sup>157</sup> Romain Gary, *Vie et mort d'Émile Ajar*, Paris, Gallimard, 1981, p. 16.

<sup>158</sup> Romain Gary, *Pour Sganarelle*, Paris, Gallimard, 1965, p. 12.

Gasparini, à « “démultiplie[r]” les récits possibles de soi<sup>159</sup> ». Raymond Federman souligne la nécessité de rompre avec une conception unificatrice de la vie (et du réel) compte tenu « que la vie n’est pas linéaire, qu’elle est en fait discontinue et chaotique [...], on n’en fait jamais l’expérience en ligne droite ou de façon organisée<sup>160</sup> ».

J’ai la sensation que convergent enfin tous ces thèmes épars que j’ai abordés jusqu’ici, que prend forme, bien que tardivement, la problématique de cet essai — à l’évidence, je ne réfléchis qu’en écrivant<sup>161</sup>. La bascule fictionnelle de l’autobiographie ne coïnciderait-elle pas historiquement avec la rupture épistémologique de la notion d’identité ? Comme l’avance Dominique Rosse, le récit autofictionnel « ouvre un tout autre discours sur l’identité non assignable à un centre repérable, non coordonnée par des repères stables et nommables, non cernée par des paramètres lisibles dans un discours équivoque<sup>162</sup> ». Dans le même sens, Sébastien Hubier affirme que l’autofiction déplace le « je » autobiographique :

le *je* ne renvoie plus à une réalité permanente, mais au contraire à une multiplicité fragile qui ruine la croyance en une quelconque profondeur psychologique et ébranle du même coup l’idée de vérité unique<sup>163</sup>.

Or, cette problématisation du sujet mise en scène dans l’autofiction pourrait-elle embrouiller davantage l’incertitude identitaire de l’écrivain post-moderne ? Pour le dire autrement, l’autofiction est-elle un *pharmakon* ? Ne ferait-elle que « déplacer voire

---

<sup>159</sup> Philippe Gasparini, « Autofiction vs autobiographie », *art. cit.*, p. 13.

<sup>160</sup> Raymond Federman, *SURFICTION*, *op. cit.*, p. 18.

<sup>161</sup> À moins qu’il ne s’agisse d’une ruse de ma part. Je pourrais bien me faire l’épigone de Jacques Derrida : « un texte n’est un texte que s’il cache au premier regard, au premier venu, la loi de sa composition et la règle de son jeu ». Dans *La dissémination*, *op. cit.*, p. 79.

<sup>162</sup> Dominique Rosse, « Autofiction et Autopoiétique. La Fictionnalisation de Soi », *L’Esprit Créateur*, vol. 42, n° 4, 2002, p. 11, en ligne : <http://www.jstor.org/stable/2628843>.

<sup>163</sup> Sébastien Hubier, *Littératures intimes. Les expressions du moi, de l’autobiographie à l’autofiction*, Paris, Armand Colin, 2003, p. 122-123.

irriter le mal<sup>164</sup> », au point où le sujet ne se reconnaîtrait plus ? En s'appuyant sur les travaux de Michel Foucault, la médiation du récit (plus précisément la fiction) pourrait aider l'écrivain à se constituer et à se reconnaître comme sujet. L'individu, pour Foucault, se forme et se soigne par certaines pratiques (dont l'écriture) qu'il nomme techniques de soi : ces « actions par lesquelles on se prend en charge, on se modifie, on se purifie, on se transforme, on se transfigure<sup>165</sup> ». Pour accéder à une certaine vérité sur lui-même, il est nécessaire que le sujet « devienne, dans une certaine mesure, et jusqu'à un certain point, autre que lui-même<sup>166</sup>. » Le concept d'identité chez Foucault est essentiellement un processus de création fictionnelle qui est lié à une esthétique de l'existence, il s'agit littéralement de faire de sa vie une œuvre<sup>167</sup>.

Bien que plusieurs théoriciens soulignent l'effet salvateur de la pratique fictionnelle, à savoir qu'elle permettrait une certaine déprise des déterminations personnelles (généalogiques, psychologiques, culturelles ou sociales), Régine Robin nous met en garde contre les fantasmes d'autoengendrement ou de pluralisation identitaire :

Si l'identité est une notion largement imaginaire, impossible à fixer et à figer, si elle est inassignable [...], elle ne peut s'étendre dans toutes les directions, prendre toutes les formes, se vider jusqu'à l'implosion [...]<sup>168</sup>

Elle réfère notamment à Romain Gary qui, à travers la fiction, s'était senti renaître avant de finalement éprouver un sentiment de dépersonnalisation : « Parce que je

---

<sup>164</sup> Jacques Derrida, *La dissémination*, *op. cit.*, p. 124.

<sup>165</sup> Michel Foucault, *L'Herméneutique du sujet*, Cours au Collège de France, 1981-1982, Paris, Gallimard/Seuil, 2001, p. 13.

<sup>166</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>167</sup> À ce sujet Foucault affirme : « la principale œuvre d'art dont il faut se soucier, la zone majeure où l'on doit appliquer des valeurs esthétiques, c'est soi-même, sa propre vie, son existence. » Dans *Dits et écrits, 1954-1988, vol. IV, 1980-1988*, édition établie sous la direction de Daniel Defert et de François Ewald, avec la collaboration de Jacques Lagrange, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences », 1994, p. 402.

<sup>168</sup> Régine Robin, « Identités et mémoires de substitution », *art. cit.*, p. 258-259.

m'étais dépossédé. Il y avait à présent quelqu'un d'autre qui vivait le phantasme à ma place<sup>169</sup>. » Le psychosociologue Joseph Kastersztein arrive aux mêmes conclusions quant à un passage à l'acte dans la vie « réelle ». Une altérité totale serait susceptible de provoquer une confusion identitaire chez le sujet : « La structure identitaire n'est évidemment pas d'une plasticité totale [...]. Les difficultés qu'éprouvent les individus ou groupes à se redéfinir dans un contexte culturel nouveau en sont la preuve<sup>170</sup>. »

Et si la réponse à la crise du sujet post-moderne se trouvait dans l'étude centenaire de Thomas et Znaniecki ? Leur analyse empirique rendait compte des effets néfastes d'une rupture entre l'individu et son groupe culturel et social d'origine. C'est pourquoi ils préconisaient une adaptation progressive qui impliquait pour les migrants de garder un lien avec leur passé culturel (par le biais des institutions) autant que de s'en émanciper. À l'aune des théorisations des deux chercheurs, Alain Coulon postule que « l'adaptation n'est jamais un simple mimétisme, mais plutôt un métissage actif, qui exige de construire sa nouvelle identité<sup>171</sup>. » De ce métissage, et là, c'est ma propre hypothèse, apparaissaient des qualités nouvelles qui n'existaient pas dans les deux systèmes (isolés) d'organisation qu'étaient les sociétés polonaise et américaine. Eli Zaretsky infère d'ailleurs que les immigrants, du fait qu'ils « transportaient » avec eux les valeurs de leur pays d'origine, ne devenaient pas seulement des Américains, mais

---

<sup>169</sup> *Ibid.*, p. 262. Avec l'avènement du cyberspace, Régine Robin affirme que « nous sommes tous devenus des espèces de Gary/Ajar » (p. 263). Si l'image que j'avais construite de mon grand-père ne ressemblait pas autant à celle de Roman Kacew (nom d'origine de Gary), cette assertion ne m'aurait sans doute pas interpellé. Comme Kacew, mon aïeul était polyglotte et avait exercé plusieurs métiers. Tous deux avaient emprunté plusieurs identités, « pratiqué » la dissimulation, la métamorphose, la mystification.

<sup>170</sup> Joseph Kastersztein, « Chapitre premier. Les stratégies identitaires des acteurs sociaux : approche dynamique des finalités », dans Carmel Camilleri et al., *Stratégies identitaires*, Paris, Presses Universitaires de France, « Psychologie d'aujourd'hui », 1998, p. 30, en ligne : <https://www.cairn.info/strategies-identitaires--9782130428589-page-27.htm>.

<sup>171</sup> Alain Coulon résumant la pensée de Thomas et Znaniecki. *L'École de Chicago, op. cit.*, p. 32. Selon ces derniers, l'identité se construit à travers la lutte entre l'expression de soi et l'emprise exercée par la société. La principale responsabilité de la société « future » consisterait à enseigner à l'individu comment devenir une personnalité créative. Dans *The Polish Peasant...*, vol. 3, *op. cit.*, p.81.

des individus différents, uniques : des Polonais-Américains<sup>172</sup> (truisme, j'en conviens). Mais cette identité hybride, à la fois autre et provisoire, n'était ainsi « plus tout à fait polonaise, ni complètement encore américaine<sup>173</sup> ».

Afin de remédier à mon désenchantement, à mon conflit intérieur, je devais donc assumer l'ambiguïté constitutive de mon identité. Relier les innombrables dualités qui luttaient en moi : entre besoin de continuité et de rupture avec mon ascendance, entre tendance à l'assimilation et à la différenciation. Le remède consistait également à prendre acte de ce que le réel et la fiction sont indissociables, qu'ils font partie d'une même réalité. Cette idée, néanmoins, avait déjà traversé la pensée de l'écrivain français Alain Fleisher (il était aussi un juif d'origine hongroise et une victime collatérale de la Shoah) :

La vie supposée réelle de quelqu'un étant justement le lieu où se croisent et se mêlent, à parts égales, d'un côté les circonstances et les événements effectivement vécus, qui contribuent à former l'histoire et l'identité d'un être, et d'un autre tout ce qu'il a rêvé, imaginé, espéré, fabulé, et qui constitue l'autre moitié de son identité [...]<sup>174</sup>

Pour clore cette brève aventure de la pensée, et pour légitimer ma réflexion, il me fallait emprunter les mots d'un prédécesseur d'origine polonaise ; mais plus encore, témoigner du fait que l'être que je suis est d'abord héritage<sup>175</sup>.

En fin de compte : de ce duel entre la logique interne de mon œuvre et ma personne [...], de ce combat naît un être intermédiaire, hybride, qui, tout en étant moi, pourrait sembler ne pas être de ma plume — quelque chose qui n'est ni forme

---

<sup>172</sup> Je traduis librement Eli Zaretsky. Dans *The Polish Peasant in Europe and America. A Classic Work in Immigration History*, édition dirigée par Eli Zaretsky, Urbana, University of Illinois Press, 1996, p. 105.

<sup>173</sup> Je transpose à l'individu ce que Alain Coulon applique à la communauté américano-polonaise. *L'École de Chicago, op. cit.*, p. 32.

<sup>174</sup> Alain Fleisher, *Moi, Sándor F.*, Paris, Fayard, coll. « Alter ego », 2009, p. 19.

<sup>175</sup> Je paraphrase ici Jacques Derrida. La citation se trouve en exergue dans le présent essai. Dans Jacques Derrida, *Spectres de Marx, L'État de la dette, le travail du deuil et la nouvelle Internationale*, Paris, Galilée, 1993, p. 94.

pure ni mon expression immédiate, mais une déformation née de la sphère de « l'entre-deux » : d'entre-moi et le monde [...]»<sup>176</sup>.

C'est ce même Witold Gombrowicz qui, dans son journal, proposait cette ordonnance littéraire : « La mystification est recommandée pour un écrivain. Qu'il trouble un peu l'eau autour de lui pour qu'on ne sache pas qui il est<sup>177</sup> ». La pratique autofictionnelle ne serait-elle finalement qu'un *pharmakon* ? Non pas productrice « de vérité mais d'apparence<sup>178</sup> ». Un faux dévoilement ? Un jeu de dissimulation ?

Et si c'était par l'artifice qu'il est possible de lever les apparences ?

---

<sup>176</sup> Witold Gombrowicz, *Journal, tome I (1953-1958)*, traduit du polonais par Dominique Autrand, Paris, Gallimard, « Folio », 1995 [1986], p. 175.

<sup>177</sup> Witold Gombrowicz, *Journal, tome II (1959-1969)*, traduit du polonais par Dominique Autrand, Paris, Gallimard, « Folio », 1995 [1986], p. 186. Je ne saurai jamais ce qu'aurait pensé mon grand-père de ce compatriote qui tendait vers l'universalisme, qui souhaitait même « sortir le polonais de la Pologne pour en faire un homme tout court » (*Journal tome I*, p. 63). J'ai l'impression qu'il aurait préféré le remède rousseauiste au problème polonais : à savoir que le peuple devait se construire une forte identité nationale. Il aurait aussi préféré la nostalgie de la pureté de Rousseau à l'artifice de Gombrowicz.

<sup>178</sup> Jacques Derrida, *La dissémination*, *op. cit.*, p. 127.



## ANNEXE

Nouvelle généalogie abrégée de la branche polonaise de l'autofiction (tirée d'une version préliminaire de ce mémoire)

Serge Doubrovsky (1928-2017). Écrivain français né à Paris dont le grand-père paternel est issu d'un ghetto polonais. C'est dans son livre *Fils* publié en 1977 qu'il invente le néologisme oxymorique « autofiction ».

Jerzy Kosinski (1933-1991). Écrivain américain né à Łódź en Pologne sous le nom de Józef Lewinkopf. Selon Mark Weitzmann, petit-cousin de Serge Doubrovsky, ce serait plutôt Kosinski qui créa le concept d'autofiction en 1965 avec son livre *L'Oiseau bariolé* (les guerres intestines polonaises s'étendent jusqu'aux coulisses de la littérature. Dans son récit *L'Après-vivre*<sup>1</sup>, Doubrovsky affirme que Kosinski lui aurait subtilisé le terme durant leurs fréquentations amicales à New York).

Romain Kacew (1914-1980). Écrivain français aux origines juives né à Vilna dans l'Empire russe (plusieurs pays s'échangent la possession de la ville au fil du temps). Kacew est donc Russe jusqu'en 1920, Polonais entre 1920 et 1928, puis devient Français lorsqu'il emménage à Nice avec sa mère. Régine Robin affirme que Romain Gary « a fait vaciller les frontières entre le réel et le fictif. Il n'a cessé de le faire à travers l'emploi de pseudonymes, des mises en texte complexes et la mystification dans laquelle il s'est senti renaitre<sup>2</sup> ».

Witold Gombrowicz (1904-1969). Écrivain polonais né à Małoszyce en Pologne (située à l'époque en territoire russe). Il obtient une bourse pour aller en Argentine, mais une semaine après son arrivée, le Second Conflit mondial éclate. Après la guerre, la Pologne déclare Gombrowicz persona non grata, l'accusant d'être un ennemi de la

---

<sup>1</sup> Serge Doubrovsky, *L'Après-vivre*, Paris, Grasset, 1994.

<sup>2</sup> Régine Robin, « Identités et mémoires de substitution », *art. cit.*, p. 260.

cause nationale. Son récit *Ferdydurke* est selon Vincent Colonna un texte autofictionnel qui émane d'une « impossibilité culturelle<sup>3</sup> ». Dominique Garand infère d'ailleurs que l'exil a été pour Gombrowicz une occasion de se mettre à distance de lui-même : « la plongée dans l'altérité a été une manière radicale de prendre ses distances non seulement de la forme polonaise en général, mais de sa propre forme individuelle forgée au contact de la famille et des milieux intellectuels polonais<sup>4</sup> ».

Wladek Wiśniewski (n. d.). Boulanger bohème né à Lubotyń en Pologne. Wiśniewski migre à Chicago où il rédige son histoire de vie à la demande de Thomas et Znaniecki. En raison de ses souvenirs défaillants et de sa trajectoire de vie aussi incohérente que discontinue, Wiśniewski recourt à son imagination pour combler certains vides et donner sens à son existence. L'artifice fonctionne car les deux chercheurs soulignent les dons mnésiques (pour ne pas dire l'anamnèse parfaite) du migrant dans leur analyse sociologique : « [il] se retrouve inconsciemment dans l'état d'esprit de chaque période de sa vie au moment même où il la décrit, et adopte à nouveau tous les points de vue qui ont été les siens successivement<sup>5</sup> ».

Florian Znaniecki (1882-1958). Philosophe et sociologue né à Świątniki en Pologne qui contribua de façon significative à l'essor du récit autobiographique dans la culture polonaise<sup>6</sup>. En 1920, Znaniecki quitte l'Université de Chicago pour enseigner dans son

---

<sup>3</sup> Vincent Colonna, *L'autofiction, essai sur la fictionnalisation de soi...*, *op. cit.*, p. 213.

<sup>4</sup> Dominique Garand, *Portrait de l'agoniste : Gombrowicz*, Montréal, Liber, 2003, p. 36. Garand insiste également sur l'importance du masque chez Gombrowicz en ce qui a trait à son désir d'être autre à lui-même : « Ainsi le port du masque correspond-il chez Gombrowicz à un jeu théâtral (qu'il a pratiqué autant dans sa vie que dans son œuvre, les témoignages abondent à ce sujet) qui lui permet de prendre ses distances à l'endroit des formes sclérosées du moi et de faire éprouver, grâce à cet artifice même, le sentiment d'authenticité que procure la sortie momentanée des conventions, l'apparition de l'imprévu, de l'inédit, du non-encore formé » (*Ibid.*, p. 26).

<sup>5</sup> Thomas et Znaniecki (1998), *Le paysan polonais...*, *op. cit.*, p. 312 (note 166).

<sup>6</sup> Znaniecki créa un concours de la meilleure autobiographie écrite par un ouvrier afin d'étudier les conditions de vie de la classe prolétaire ; de tels concours furent tenus partout en Pologne jusque dans les années 1970. Pour encourager les ouvriers à rédiger leur histoire de vie, il cite l'exemple de Wladek

pays d'origine. Visionnaire, Znaniecki insiste sur l'aspect réflexif<sup>7</sup> de la démarche autobiographique lors de ses séminaires.

---

Wiśniewski : « You should not think that writing a story of your own life is very difficult. One of the best autobiographies worldwide was written by a Pole — a tramp, a bakery journeyman ». Dans Anna Kacperczyk, « Revealing the Silenced Spots... », *art. cit.* p. 217.

<sup>7</sup> Je traduis ici. Anna Kacperczyk, *op. cit.*, p. 216. Plusieurs théoriciens postulent que l'autofiction est une variante réflexive de l'autobiographie. Par exemple, Philippe Gasparini affirme qu'elle est « un lieu d'incertitude esthétique qui est aussi un espace de réflexion ». Dans *Autofiction. Une aventure du langage*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 2008, p. 46.

## BIBLIOGRAPHIE

- Archambault, Caroline, « Les paroisses polonaises à Montréal (1979-1989) : la construction symbolique et socio-politique de l'identité des polonais montréalais lors des événements de Pologne », Mémoire de maîtrise, Montréal, UQAM, Département d'histoire, 2015, en ligne : <https://archipel.uqam.ca/7869/1/M14011.pdf>.
- Arolsen Archives, *International Center on Nazi Persecution*, en ligne : <https://arolsen-archives.org/>.
- Balandier, Georges, *Le désordre*, Paris, Fayard, 1988.
- Barthes, Roland, *Roland Barthes par Roland Barthes*, Paris, Seuil, coll. « Écrivains de toujours », 1995 [1975].
- Bourdieu, Pierre, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 62-63, juin 1986, *L'illusion biographique*, p. 69-72, en ligne : DOI : 10.3406/arss.1986.2317.
- Boutinet, Jean-Pierre, « L'individu-sujet dans la société postmoderne, quel rapport à l'événement ? », *Pensée plurielle*, vol. 3, n° 13, 2006, p. 37-47, en ligne : DOI : 10.3917/pp.013.0037.
- Brisset, Annie « Les mots qui s'imposent : l'autorité du discours social dans la traduction », *Palimpsestes*, vol. 7, 1993, p. 111-132, en ligne : DOI : 0.4000/palimpsestes.655.
- Buchowski, Michal, « L'anthropologie polonaise : état des lieux », *Ethnologie française*, vol. 40, n° 2, 2010, p. 199-211, en ligne : <https://www.cairn.info/revue-ethnologie-francaise-2010-2-page-199.htm?ref=doi>.
- Chapoulie, Jean-Michel, « Comment écrire l'histoire de la sociologie : l'exemple d'un classique ignoré, Le paysan polonais en Europe et en Amérique », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, n° 5, 2001, p. 143-169, en ligne : <https://www.cairn.info/revue-histoire-des-sciences-humaines-2001-2-page-143.htm>.
- Clément, Bruno, *Le lecteur et son modèle. Voltaire, Pascal, Hugo, Shakespeare, Sartre, Flaubert*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Écrire », 1999.
- Colonna, Vincent, *L'autofiction, essai sur la fictionnalisation de soi en littérature*, Thèse de doctorat, École des Hautes Études en Sciences sociales, 1989, en ligne : <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00006609>.

- Coulon, Alain, *L'École de Chicago*, 5<sup>e</sup> édition, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je », 2012.
- Crom, Nathalie, « Serge Doubrovsky, “L'autofiction existait avant moi. Simplement, je lui ai donné un nom” », *Télérama*, 2014, en ligne : <https://www.telerama.fr/livre/serge-doubrovsky-l-autofiction-existait-avant-moi-simplement-je-lui-ai-donne-un-nom,116115.php>.
- Darrieussecq, Marie, « L'autofiction, un genre pas sérieux », *Poétique*, n° 107, septembre 1996, p. 369-380.
- Delory-Momberger, Christine, *Les histoires de vie. De l'invention de soi au projet de formation*, Paris, Anthropos, 2004.
- Demanze, Laurent, *Encres orphelines. Pierre Bergounioux, Gérard Macé et Pierre Michon*, Paris, Librairie José Corti, coll. « Les Essais », 2008.
- Derrida, Jacques et al., *Trace et archive, image et art*, Bry-sur-Marne, INA, 2014.
- Derrida, Jacques, *La dissémination*, Paris, Seuil, 1972.
- \_\_\_\_\_, *L'écriture et la différence*, Paris, Seuil, 1967.
- \_\_\_\_\_, *Psyché ou inventions de l'autre*, Paris, Galilée, 1998 [1987].
- \_\_\_\_\_, *Spectres de Marx, L'État de la dette, le travail du deuil et la nouvelle Internationale*, Paris, Galilée, 1993.
- Descombes, Vincent, « Les embarras de l'identité », *L'information psychiatrique*, vol. 91, 2015, p. 61-65, en ligne : <https://www.cairn.info/revue-l-information-psychiatrique-2015-1-page-61.htm>.
- Doubrovsky, Serge, *La Dispersion*, Paris, Mercure de France, 1969.
- \_\_\_\_\_, *Laisse pour conte*, Paris, Grasset, 1999.
- \_\_\_\_\_, *L'Après-vivre*, Paris, Grasset, 1994.
- \_\_\_\_\_, *Le Livre brisé*, Paris, Grasset, coll. « Le Livre de poche », 1999 [1989].
- Eddowes, Michael, *The Oswald file*, New York, C.N. Potter, 1977.
- Erikson, E. H., *Adolescence et crise : la quête de l'identité*, Paris, Flammarion, 1972 [1968].

- Federman, Raymond, *Chut*, Paris, éd. Léo Scheer, coll. « Laureli », 2008.
- \_\_\_\_\_, *La Fourrure de ma tante Rachel : roman improvisé en triste fourire*, Paris, Leo Scheer, 2000 [1997].
- \_\_\_\_\_, *La Voix dans le cabinet de débarras/The Voice in the closet*, Madison, Coda Press, 1979.
- \_\_\_\_\_, *SURFICTION*, traduit de l'américain par Nicole Maillet, *Surfiction : Fiction Now and Tomorrow*, Marseille, Le mot et le reste, 2012 [1975].
- Fleischer, Alain, *Moi, Sàndor F.*, Paris, Fayard, coll. « Alter ego », 2009.
- Forest, Philippe, *Le Roman, le Je*, Nantes, Éditions Pleins Feux, 2001.
- Foucault, Michel, *Dits et écrits, 1954-1988, vol. IV, 1980-1988*, édition établie sous la direction de Daniel Defert et de François Ewald, avec la collaboration de Jacques Lagrange, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences », 1994.
- \_\_\_\_\_, *L'Herméneutique du sujet*, Cours au Collège de France, 1981-1982, Paris, Gallimard/Seuil, 2001.
- Gagnon, Éric, « Jean Starobinski : “critique et légitimation de l'artifice” », *Nuit blanche*, n° 84, automne 2001, p. 46-48, en ligne : <https://id.erudit.org/iderudit/20658ac>.
- Garand, Dominique, *Portrait de l'agoniste : Gombrowicz*, Montréal, Liber, 2003.
- Gary, Romain, *Pour Sganarelle*, Paris, Gallimard, 1965.
- \_\_\_\_\_, *Vie et mort d'Émile Ajar*, Paris, Gallimard, 1981.
- Gasparini, Philippe, *Est-il je ?*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 2004.
- \_\_\_\_\_, *Autofiction. Une aventure du langage*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 2008.
- \_\_\_\_\_, « Autofiction vs autobiographie », *Tangence*, n° 97, 2011, p. 11-24, en ligne : DOI : <https://doi.org/10.7202/1009126a>.
- de Gaulejac, Vincent, « À propos d'un paysan polonais... Un Nommé Wladek Wiszniewski », *Cahiers Internationaux de Sociologie*, vol. 108, 2000, p. 179-186, en ligne : <http://www.jstor.org/stable/40690845>.
- Genette, Gérard, *Fiction et Diction*, Paris, Seuil, 1991.

- Gombrowicz, Witold, *Journal, tome I (1953-1958)*, traduit du polonais par Dominique Autrand, Paris, Gallimard, « Folio », 1995 [1986].
- \_\_\_\_\_, *Journal, tome II (1959-1969)*, traduit du polonais par Dominique Autrand, Paris, Gallimard, « Folio », 1995 [1986].
- Grafton, Anthony, *Les origines tragiques de l'érudition. Une histoire de la note en bas de page*, traduit de l'américain par Pierre-Antoine Fabre, Paris, Seuil, coll. « Librairie du XXe siècle », 1998 [1997].
- Grell, Isabelle, « Pourquoi Serge Doubrovsky n'a pu éviter le terme d'autofiction ? », dans *Genèse et Autofiction*, dir. Jean-Louis Jeannelle et Catherine Violet, Louvain-la-Neuve, Academia Bruylant, 2007, p. 39-51.
- Guichard, Thierry, « Raymond Federman, l'épopée d'un déplacé », *Le Matricule des anges*, n° 68, novembre-décembre 2005, p. 14-23.
- Guichet, Jean-Luc, « La construction de l'identité polonaise », *La Pensée*, vol. 395, n° 3, 2018, p. 146-157, en ligne : <https://www.cairn.info/revue-la-pensee-2018-3-page-146.htm>Jean-Luc%20Guichet.
- Hubier, Sébastien, *Littératures intimes. Les expressions du moi, de l'autobiographie à l'autofiction*, Paris, Armand Colin, 2003.
- Institut international pour la mémoire de la Shoah, *Massacre des Juifs de Pologne*, en ligne : <https://www.yadvashem.org/fr/shoah/a-propos/sort-des-juifs/massacre-des-juifs-de-pologne.html>.
- Jenny, Laurent, « La figuration de soi », *Méthodes et problèmes*, Genève, Département de français moderne, 2003, en ligne : <http://www.unige.ch/lettres/framo/enseignements/methodes/figurationsoi/>.
- Kacperczyk, Anna, « Revealing the Silenced Spots: The Influence of Thomas and Znaniecki on the Study of Marginalized Aspects of Social Life », *Qualitative Sociology Review*, vol. 16, n° 4, octobre 2020, p. 212-247, en ligne : DOI : <https://doi.org/10.18778/1733-8077.16.4.13>.
- Kastersztein, Joseph « Chapitre premier. Les stratégies identitaires des acteurs sociaux : approche dynamique des finalités », dans Carmel Camilleri et al., *Stratégies identitaires*, Paris, Presses universitaires de France, « Psychologie d'aujourd'hui », 1998, p. 27-41, en ligne : <https://www.cairn.info/strategies-identitaires--9782130428589-page-27.htm>.

Krolikowski, Lucjan, *Stolen childhood. A saga of polish war children*, traduit du polonais par Kazimierz J. Rozniatowski, Authors Choice Press, Lincoln, 2001 [1983].

Lachaise, Virginie, « Le Théâtre de la mort de Tadeusz Kantor : un “gué secret” entre les vivants et les morts », *Conserveries mémorielles*, n° 18, 2016, en ligne : <https://journals.openedition.org/cm/2190>.

Lalive d'Épinay, Christian, « Récit de vie et projet de connaissance scientifique (ou que faire de la subjectivité ?) », *Recherches sociologiques*, vol. XVI, n° 2, p. 237-249, 1985, en ligne : [https://sharepoint.uclouvain.be/sites/rsa/Articles/1985-XVI-2\\_08.pdf](https://sharepoint.uclouvain.be/sites/rsa/Articles/1985-XVI-2_08.pdf).

Legéard, Emmanuel, « Une Conversation avec Michel Butor », *Association des amis d'Emmanuel Legéard*, 2016, en ligne : <https://amisdelegéard.wordpress.com/2016/03/24/michel-butor-la-modification/>.

Lejeune, Philippe, *Le Pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1996.

May, Georges, *L'Autobiographie*, Paris, PUF, 1984.

Melançon, Benoit, « Le malentendu épistolaire. Note sur le statut de la lettre dans les Confessions », dans *L'invention de l'intimité au siècle des Lumières*, Nanterre, Université de Paris X, coll. : « Littérales », 1995, p. 77-90.

Molkou, Elizabeth, « L'identité en question : autofiction et judéité », *Dalhousie French Studies*, vol. 70, 2005, p. 83-97, en ligne : <http://www.jstor.org/stable/40799348>.

Olson, Greta, « Reconsidering Unreliability: Faillible and Untrustworthy Narrators », *Narrative*, vol. 11, n° 1, janvier 2003, p. 93-109, en ligne : <https://www.jstor.org/stable/20107302?origin=JSTOR-pdf>.

Piégay-Gros, Nathalie, *Le Futur antérieur de l'archive*, présentation de Jacinthe Martel, Rimouski, Tangence, coll. « Confluences », 2012.

Ricoeur, Paul, *Temps et récit III, Le Temps raconté*, Paris, Seuil, coll. « L'ordre philosophique », 1985.

Robin, Régine, *Le Golem de l'écriture. De l'autofiction au cybersoi*, Montréal, XYZ Éditeur, 1997.

\_\_\_\_\_, « Garder la maîtrise du roman de soi : la construction autobiographique », *Trans, L'artefact*, n° 9, 1998, p. 101-118, en ligne : <http://transvirtuel.com/T9/9-Robin.pdf>.



- \_\_\_\_\_, « Identités et mémoires de substitution », *Lignes*, vol. 6, n° 3, 2001, p. 250-274, en ligne : DOI : 10.3917/lignes1.006.0250.
- \_\_\_\_\_, « L'auto-théorisation d'un romancier : Serge Doubrovsky », *Études françaises*, vol. 33, n° 5, 1997, p. 45-59, en ligne : <https://doi.org/10.7202/036052ar>.
- Rosse, Dominique, « Autofiction et Autopoiétique. La Fictionnalisation de Soi », *L'Esprit Créateur*, vol. 42, n° 4, 2002, p. 8-16, en ligne : <http://www.jstor.org/stable/26288433>.
- Rousseau, Jean-Jacques, *Les Confessions*, introduction, bibliographie, notes, relevé des variantes et index par Jacques Voisine, édition révisée et augmentée, Paris, Garnier, coll. « Classiques Garnier », 1980.
- \_\_\_\_\_, « Considérations sur le gouvernement de Pologne », dans *Collection complète des œuvres de J. J. Rousseau*, 1782, Wikisource, en ligne : [https://fr.wikisource.org/wiki/Consid%C3%A9rations\\_sur\\_le\\_gouvernement\\_de\\_Pologne](https://fr.wikisource.org/wiki/Consid%C3%A9rations_sur_le_gouvernement_de_Pologne).
- Seleskovitch, Danica, « Préface », dans Jean Delisle, *L'analyse du discours comme méthode de traduction. Théorie et pratique*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, coll. « Cahiers de traductologie 2 », 1984, p. 9-11, en ligne : DOI : <https://doi.org/10.1515/FLIN.1979.13.1-2.55>.
- Spoerer, Mark et Jochen Fleischhacker, « Forced Laborers in Nazi Germany: Categories, Numbers, and Survivors », *The Journal of Interdisciplinary History*, vol. 33, n° 2, 2002, p. 169–204, en ligne : [www.jstor.org/stable/3656586](http://www.jstor.org/stable/3656586).
- Symmons-Symonolewicz, Konstantin, « The Polish Peasant in Europe and America. Its First Half-a-Century of Intellectual History (1918–1968) », *The Polish Review*, vol. 13, n° 2, 2008, p.14-27, en ligne : <https://www.jstor.org/stable/25776771>.
- Thomas, William Isaac et Florian Znaniecki, *The Polish Peasant in Europe and America : Monograph of an Immigrant Group*, 5 vol., Boston, Richard G. Badger, The Gorham Press, 1918-1920.
- \_\_\_\_\_, *The Polish Peasant in Europe and America*, 2<sup>e</sup> édition, New York, Alfred A. Knopf, 1927.
- \_\_\_\_\_, *The Polish Peasant in Europe and America*, édition abrégée dirigée par Eli Zaretsky, Urbana, University of Illinois Press, 1984.
- \_\_\_\_\_, *The Polish Peasant in Europe and America. A Classic Work in Immigration History*, édition dirigée par Eli Zaretsky, Urbana, University of Illinois Press, 1996.

\_\_\_\_\_, *Le paysan polonais en Europe et en Amérique. Récit de vie d'un migrant (Chicago 1919)*, « *Une sociologie pragmatique* », traduction de Yves Fauillat et préface de Pierre Tripier, Paris, Nathan, coll. « Essais et recherches », 1998.

Viart, Dominique et al., *La littérature française au présent : héritage, modernité, mutations*, 2<sup>e</sup> édition augmentée, Paris, Bordas, 2008.

Waniek, Katarzyna, « Emigration of Władek Wiśniewski as an Escape — a Reinterpretation of The Polish Peasant in Europe and America volume 3 in the Light of the Autobiographical Narrative Interview Method », *Przegląd Socjologiczny*, vol. 68, n° 4, 2019, p. 49-73, en ligne : DOI : 10.26485/PS/2019/68.4/3.

Weitzmann, Marc, « L'Hypothèse de soi », dans *Mode d'emploi, autobiographie & autofiction*, Page des libraires, juin-juillet-août 1988, p. 48-51.

Zard, Philippe, « Fantômes de judaïsme. Spectres juifs chez Georges Perec et Patrick Modiano », *Pardès*, n° 45, 2009, p. 123-135, en ligne : <https://www.cairn.info/revue-pardes-2009-1-page-123.htm>.